This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

~~O/C 2460 A. 1~~
TNR. 47671

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

AMES RELIGIEUSES

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

L'Inquiétude religieuse. Aubes et lendemains de conversion. (*Ouvrage couronné par l'Académie française.*) 2e édition, 1 vol. in-16. . . . . **3 fr. 50**

Digitized by Google

HENRI BREMOND

AMES RELIGIEUSES

JOHN KEBLE

LA VIE RELIGIEUSE D'UN BOURGEOIS AU XVIIe SIÈCLE

LA VOCATION DE L'ABBÉ DE BROGLIE

EDOUARD THRING

LES ACTEURS D'OBERAMMERGAU

QU'EFERAIT LE CHRIST?

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE DIDIER

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1902

Tous droits réservés

Digitized by Google

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 NOV 1966
OF OXFORD
LIBRARY

Digitized by Google

Christians are the only bible which the men of the world read to day.

Bp. WESCOTT.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

Il faut bien que, dans l'humilité de ses débuts, la psychologie religieuse se défende les généralisations fantaisistes et se résigne à recueillir patiemment des monographies. Plus tard, quand les grandes synthèses seront mûres, on aura enfin le droit de raconter l'évolution de la prière à travers les siècles et d'aborder l'histoire universelle de la sainteté. Notre temps ne verra pas l'achèvement d'un pareil travail, qui repose lui-même sur tant d'autres sciences encore mal définies. Mais, pour être ainsi timides et hésitantes, les études auxquelles nous devons nous limiter n'en sont ni moins attachantes ni moins fécondes. A chaque figure nouvelle que nous présente le hasard de la sympathie ou de la rencontre, c'est tout le problème religieux qui s'impose à nous dans sa richesse infinie. « Tout mon objet dans *Port-Royal* — écrit Sainte-

Digitized by Google

Beuve à propos d'un des plus vastes fragments de synthèse qui aient été jamais tentés en ce genre, tout mon objet est d'étudier et d'exposer la *grandeur* et la *folie chrétienne*, sans la diminuer et sans la partager en rien[1]. » Qu'il la partage ou non, peu nous importe ici, et, pour nous, nous ne pensons pas que l'impartialité exige un détachement si absolu; mais, quant au reste, on ne saurait mieux faire sentir l'intérêt et la valeur, non seulement d'un livre comme *Port-Royal*, mais des plus modestes contributions.

J'avais groupé dans un précédent recueil un certain nombre d'âmes, prises à la veille ou au lendemain de leur conversion, âmes de désir et d'inquiétude, avides de voir se réaliser en elles et autour d'elles le triomphe de la grâce, frémissantes devant les lenteurs de la lumière définitive et les déceptions entrevues.

Quoique très différents les uns des autres, les chrétiens avec qui on va faire ou refaire ici connaissance, se ressemblent par une commune sérénité. C'est un curé anglican qui, au milieu

1. Notss qui précèdent la table générale et analytique. Sainte-Beuve ajoute : « On n'avait pas fait cela encore à ce degré de curiosité et d'impartialité. »

Digitized by Google

des enfants et des fleurs, oublie le tumulte des controverses ; c'est un jovial bourgeois de France, rayonnant de santé, également cher à Dieu et aux hommes ; c'est un puritain qui s'apaise dans la joie du devoir accompli et l'épanouissement d'une rude tendresse ; c'est une ferme intelligence, née catholique dans un milieu semi-protestant, et qui trouve dans ce bel édifice dogmatique, élevé par l'Église romaine, une suffisante raison de croire ; c'est enfin un village de Bavière qui donne au monde le spectacle de ce que la foi populaire a de plus naïf, de plus sincère et de plus vivant. Seul, ici, le tableau de la petite église idéale d'un prophète américain rappelle qu'aujourd'hui surtout, après comme avant le don de la foi, plusieurs demeurent troublés et ne trouvent de sécurité que dans la conscience de leur propre détresse. « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais pas trouvé. »

Janvier 1902.

Digitized by Google

Digitized by Google

UN SAINT ANGLICAN

Digitized by Google

Digitized by Google

UN SAINT ANGLICAN

JOHN KEBLE

(1792-1866 [1])

Peu d'hommes ont été plus aimés que Keble, et ceux même qui ne l'ont connu que par ses amis, ses lettres, ses livres, ne peuvent se promettre de parler de lui comme s'il leur était étranger. Aussi, voudrais-je éviter de reprendre, à propos de lui, une vieille et banale image qu'on a prodiguée à tant de médiocrités indifférentes ; mais il faut bien y avoir recours puisque, à mon sens, aucune n'éclaire mieux les profondeurs de cette âme charmante et ne résume plus exactement l'histoire de cette vie. Ame et vie ressemblent à un lac très pur dont les eaux donnent une beauté nouvelle

1. Œuvres de Keble. — Sir J. T. Coleridge, *A Memoir of the Rev. J. Keble ;* — W. Lock, *John Keble ;* — Ch. Yonge, *Musings on the Christian Year.* — Newman, *Apologia.* — Church, *the Oxford Movement.* — Fairbairn, *Catholicism roman and anglican*, etc. — Cette étude est le développement d'une conférence donnée, le 6 mars 1901, à l'Institut catholique de Paris.

Digitized by Google

aux fleurs des collines voisines et au bleu du ciel qu'elles reflètent. Assez vaste pour aider au rêve, assez étroit pour que l'œil puisse en embrasser les contours et en aimer la forme élégante, ce lac s'épanouit dans un paysage qui n'a rien de majestueux ni de grandiose, où tout respire la douceur et la paix. Le fond de ces eaux limpides semble à portée de la main et recule pourtant à mesure qu'on essaie de l'atteindre. Les cris de la terre s'arrêtent à quelque distance, et on n'entend sur ses bords que des cantiques, des voix d'enfants et des confidences d'amis.

La tristesse, quand elle pénètre jusque-là, se rassérène bien vite, et les larmes n'ont bientôt plus d'amertume dans cet air baigné d'espérance et de charité. Une seule fois, dans sa longue histoire, ce lac fut bouleversé par une tempête violente qui, sur les mers voisines, multipliait les naufrages. Ses eaux inquiètes se soulevèrent ; on eût dit qu'elles voulaient briser et rejeter au loin les chères images qu'elles berçaient, la veille encore, avec amour. Ce fut court. Le calme revint, et le temps, sans jamais effacer les dernières traces de ce grand ravage, eut bientôt rendu à ce petit coin du monde son inaltérable paix.

Ainsi de Keble. Un drame d'angoisse intime coupe en deux parties sa longue carrière, et, chose étonnante, ces deux parties, avant et après la

Digitized by Google

conversion de Newman, sont, je ne dis pas également heureuses, mais également calmes, paisibles, confiantes. Sauf pendant ces quelques mortelles années de doute et d'incertitude, tout est douceur dans son âme et dans sa vie, et c'est ce qui lui donne, à nos yeux, un caractère d'attachante et troublante originalité. J'ai essayé d'expliquer ailleurs comment Pusey était de ceux qui, humainement parlant, ne doivent pas se convertir[1]. Keble ne ressemble pas à Pusey. Il représente excellemment ces âmes complexes, indécises, d'esprit ouvert et de cœur parfois timide, ennemies des résolutions extrêmes, humbles et qui se défendent de chercher des clartés nouvelles avant d'avoir pleinement répondu à ce que les anciennes exigeaient d'elles, et qui, enfin, résignées plus que convaincues, s'arrêtent au milieu du chemin et y élèvent un abri provisoire, en attendant, dans le désir et la crainte, qu'une voix plus impérieuse leur commande d'avancer. Ces caractères sont de tous les temps et de tous les pays. Mais, au lieu que chez nous, par exemple, une telle attitude ne va pas sans gêne, contrainte et tristesse, pour l'anglais, pour l'anglican, elle peut être, elle est souvent satisfaite, sereine, joyeuse. L'exemple de Keble va nous le montrer.

1. *L'Inquiétude religieuse*, p. 23-90.

Digitized by Google

I

« *Sweet is the smile of home :* Doux est le sourire de la maison. » Ce vers d'un cantique de la *Christian Year* se présente naturellement à la mémoire quand, par la porte encadrée de jasmins et de roses, on entre dans le presbytère de Hursley. Afin que cette impression de douceur soit sans mélange, choisissons, pour notre visite, une de ces années heureuses, de 1835 à 1840, où aucune sérieuse divergence d'idées ne fait redouter la catastrophe future. Depuis 1835, Keble est curé de cette petite paroisse, d'où il suit et encourage au combat ses amis d'Oxford. Il a attendu la mort de son vieux père pour se marier et pour accepter ce bénéfice qu'il doit garder trente ans encore, jusqu'à sa mort.

Sweet is the smile of home. Keble, assis près de la fenêtre, corrige, en souriant, les épreuves d'une nouvelle édition de Hooker, pendant que sa femme chante au piano. C'est une des fantaisies de ce poète. Assez pauvre musicien lui-même, il aime qu'on chante pendant qu'il travaille, ou du moins, quand, la veille d'un sermon, le sens des paroles

Digitized by Google

chantées pourrait le distraire, il veut qu'on reste au piano pour entraîner le mouvement de ses pensées. Le travail fini, il descend pour aller visiter l'école, ses pauvres et ses malades, ou bien il se promène lentement dans une allée de grands arbres qu'il appelle sa cathédrale. Il rentre. Sa sœur ou Mme Keble lisent, à haute voix, quelques pages de *la Divine Comédie* ou un livre français. Des amis viennent, le jeune vicaire et sa femme, ou bien Moberly, principal du collège de Winchester, qui est tout près de Hursley, le juge Coleridge, Newman, Pusey, Williams ou quelque autre *tractarien*. On cause : on donne les nouvelles d'Oxford et du monde politique, et puis naturellement, sans ombre d'effort, sans contention, l'enjouement cesse, l'humour s'interrompt, le sourire se fait plus grave. Une allusion, un souvenir, un mot ont ramené Keble à sa contemplation habituelle des choses saintes. C'est, par exemple, la pensée de l'état de l'âme après la mort. Il laisse tomber sa voix, signe ordinaire chez lui d'une émotion religieuse intense, et ses amis se rapprochent de lui dans un silence plus recueilli. « Ces morts bienheureux qui sont tout près de nous. Pensez donc. Libres du péché et de la tentation ; que cette certitude est réconfortante ! » et sa voix descend encore pour parler avec un respect qui touche à la crainte, et qui n'en est pas

Digitized by Google

moins suave, du bonheur de ces âmes qui voient de tout près le Christ. Mais bientôt il se ravise, il a peur d'avoir trop parlé de lui, et d'avoir donné de sa vie intime une impression trop favorable, et le voilà qui relève ses lunettes au-dessus du front, et met de nouveau l'entretien sur quelque sujet plaisant. Ses yeux pétillent de malice, tout l'amuse et il rit, comme un enfant, de quelque saillie qu'il a entendue ou de quelque malice qu'il prépare. Alors on se met à table. Après le repas, tous se rendent ensemble à l'église pour le service. Puis, quand le temps est beau, on lambine dans le jardin avant de rentrer pour la prière du soir. La prière dite, Mme Keble entonne encore un cantique; les hôtes reprennent le refrain en chœur, et la maison s'endort sur une parole de confiance.

Soleil de mon âme, ô cher sauveur,
Si tu restes avec nous, nous ne sommes pas dans la nuit [1].

Que le lecteur veuille bien excuser ces citations poétiques. Le nom de Keble est attaché à quelques-uns des plus beaux cantiques d'Angleterre, et si ces deux principaux ouvrages la *Christian Year* et la *Lyra Innocentium* étaient moins inconnus en France, une glose anecdotique, qui relierait entre eux les principaux passages de ces deux

1. *Christian Year. Evening Hymn.*

Digitized by Google

poèmes, me donnerait le récit le plus simple et le plus vrai de sa vie.

L'enfance de Keble[1] s'était écoulée à l'ombre de l'église de Fairford, en Glocestershire, dont son père, curé de Coln-St. Aldwyn's, avait la charge. L'histoire de cette église est curieuse et elle racontait d'avance, d'une manière symbolique, la mission de cet enfant qui devait essayer de rajeunir et de réchauffer l'anglicanisme par ce que la piété catholique a de plus tendre et de plus charmant. Un pirate de Bristol, s'étant emparé d'un vaisseau flamand qui portait, je ne sais où, une série de riches vitraux, l'église de Fairford avait été élevée pour recevoir dignement cette magnifique capture. Rien n'est petit dans l'histoire des âmes et de la grâce, et il n'est pas indifférent de noter ces lointaines influences qui, à travers l'âme de son meilleur ami, devaient atteindre Newman. Ces vitraux ont sûrement leur part dans la formation religieuse du poète de *l'Année chrétienne*, chez qui les impressions d'enfance devaient être si profondes. Il se rappellera toujours avec ferveur ces peintures qui associèrent les pensées de l'Évangile à l'éveil de sa vive imagination, et quand, longtemps après, du prix de ses livres, il élèvera lui-même une église, il trouvera une

1. Il est né à Fairford en 1792, huit ans avant Pusey, neuf ans avant Newman, onze ans avant Froude.

Digitized by Google

grande douceur à s'inspirer, pour l'ensemble et le détail des vitraux, de ses souvenirs de Fairford.

Par une rare faveur, John Keble ne quitta sa famille que pour aller à Oxford. Son père avait assez de culture pour se charger de préparer lui-même ses enfants aux concours universitaires, et l'internat, le triste internat de ces temps reculés, leur fut épargné. Cette éducation exclusivement familiale devait avoir, pour l'histoire qui nous occupe, des conséquences infinies. Aubrey de Vere raconte, dans ses *Mémoires*, que Newman expliquait en partie, par là, comment Keble ne s'était pas converti. Une si profonde vénération se mêlait à son amour filial que la pensée de creuser un abîme entre son père et lui aurait rendu presque impossible toute délibération sérieuse sur un tel sujet[1]. « Je ne crois pas avoir jamais reçu une lettre de Keble, écrit Coleridge, où il ne m'ait donné des nouvelles de son père ou cité quelque remarque de lui ; et, dans plusieurs circonstances importantes, un mot de son père, un simple regard, suffisaient à lui dicter une décision... Il resta toujours fidèle aux exercices de piété qu'il lui avait vu pratiquer, et quand il voulait approuver une doctrine religieuse avec plus de force, il

1. *Recollections of Aubrey de Vere*, p. 276-277.

Digitized by Google

avait l'habitude de dire : « C'est tout à fait ce que mon père m'a appris[1]. »

Pourtant, si je les ai bien compris tous deux, l'enfant ressemblait plutôt à sa mère. D'elle, sans doute, lui viennent les traits caractéristiques de sa délicate nature, cette fraîcheur et jeunesse de pensées, de sentiments et d'images, cette avide curiosité de ce qui, même dans les choses de piété, offre plus de grâce et de tendresse, cette souplesse à comprendre les autres âmes, et enfin une sorte d'instinct de tout ramener au calme, à l'apaisement, de se résigner aux compromis, de fuir les partis extrêmes, non pas certes par égoïsme, mais par une soif de concorde et comme par une peur religieuse de la souffrance. Ces choses se sentent mieux qu'elles ne s expliquent, et je vais essayer de prendre sur le vif ce dernier ensemble de dispositions, en feuilletant les lettres écrites par Keble dans quelques-uns des moments les plus douloureux de sa vie.

Voici, par exemple, au lendemain de la mort de cette mère, quelques lignes envoyées à Coleridge :

Je n'ai jamais rien vu qui ressemblât plus à un ange que ma chère sœur Marie-Anne, venant m'éveiller dimanche matin, pour me dire que maman venait de s'en aller si doucement, presque sans un soupir.

1. Sir J. Coleridge, *Memoir of the Rev. J. Keble*, p. 7 et 564 (édit. de 1869).

Digitized by Google

On attache parfois peut-être trop de prix à ces circonstances qui sont, après tout, si peu de chose en comparaison du grand changement qu'elles précèdent. Mais, à mes yeux, il n'y a rien de plus précieux sur terre que de voir ceux que nous aimons le plus s'évanouir ainsi, sans peine, sans trouble, sans délire, et passer insensiblement de la terre au ciel[1].

Le lendemain de cette mort, il eut la force de retourner à Oxford, où il devait faire passer des examens, et il y resta jusqu'au jour des funérailles. Un des candidats ayant préparé l'*Alceste*, d'Euripide, l'explication tomba, par hasard, sur les lamentations d'Eumelus au moment de la mort de sa mère. Keble était debout, selon l'usage d'alors. Il se contint pendant toute la lecture du triste passage, puis, vaincu par l'émotion, il se laissa tomber sur sa chaise, et il resta quelque temps la tête dans les mains et silencieux.

Il est clair que, chez un homme de tant d'affection, une telle résignation suppose une foi profonde. Mais la pensée religieuse n'explique pas tout ici, ou du moins elle s'harmonise avec les tendances optimistes et l'allégresse naturelle d'une âme pure, frêle et confiante, qui ne semble pas avoir été créée pour souffrir. Entraînée par ce double élan, la volonté maîtrise promptement tout ce qui menacerait de rompre l'harmonie intérieure

1. Coleridge. I, p. 103-104.

Digitized by Google

et de troubler la sereine splendeur des visions accoutumées. Rien ne le montre mieux que les lettres écrites, trois ans après la mort de sa mère, sous le coup d'un nouveau deuil.

Marie-Anne, la plus jeune de ses sœurs, mourut à l'automne de 1826. Vive, spirituelle, pleine d'entrain, toujours prête à recevoir les railleries de son frère et à leur répondre, l'aimable jeune fille était la joie du presbytère de Fairford. La sœur aînée, Élisabeth, étant toujours malade, Keble venait passer ses moments de mauvaise humeur auprès de Marie-Anne, et, pour s'être plus souvent taquinés, tous deux s'en aimaient davantage. Comme pour sa mère, comme pour la jeune femme de Pusey, comme pour Froude, on se demande, en la voyant prématurément disparaître, si Dieu n'a pas voulu épargner à cette âme un sacrifice qui lui aurait paru, à elle, plus inévitable qu'à d'autres et devant lequel elle n'aurait pas reculé.

La chère âme, écrivait Keble à Coleridge, il n'y a, je crois, aucune présomption à se réjouir dans la pensée de sa nouvelle situation... Si ce n'était pour mon père et pour Elisabeth, cette vue me causerait une sorte de plaisir mélancolique, mais sans mélange[1].

La lettre qu'il adresse à Froude est plus caractéristique encore. Toujours inquiet, le jeune

1. Coleridge, I, p. 137.

Digitized by Google

homme ne cessait de se préoccuper du souvenir de ses fautes et de la difficulté d'accomplir tout le bien que l'on rêve. Keble profite de la mort de Marie-Anne pour ramener son ami à des idées plus sereines.

Ma seule amertume est de me souvenir que je n'ai pas toujours été assez bon pour elle... mais je sais que j'ai tort de m'abandonner à ce sentiment, et je compte bien ne plus le faire. Un remords trop amer ne me semble pas compatible avec la foi dans la rédemption. Ainsi donc, j'entends bien, autant qu'il dépendra de moi ne plus me tourmenter (*I don't mean to be uncomfortable*) de la pensée de mes anciennes fautes. Cela n'est bon qu'à rendre les mains paresseuses, à paralyser notre courage et celui de nos amis. Donc, si vous voulez bien, cessons, à l'avenir, de nous entretenir l'un l'autre dans des sentiments de mélancolie.

Regardons au contraire décidément toujours les choses par le bon côté (*Let us always resolutely look to the bright side of things*)... Jamais, avant la mort de Marie-Anne, je n'avais si bien réalisé la valeur de l'allégresse comme vertu chrétienne... Le souvenir de son allégresse à elle nous donne du cœur à tous. Nous nous répétons combien elle serait fâchée de nous voir tristes à cause d'elle, elle qui voulait que son monde fût toujours content... Vous n'imaginez pas combien je pense à vous, depuis surtout que j'essaie de m'entraîner au contentement et à la joie, car je me figure que vous et moi nous avons besoin des mêmes méthodes... En tout cas, ne vous laissez abattre ni par vos fautes, ni par aucune espèce d'ennui. Cela ne convient pas à ceux pour qui est mort le Christ... C'est la leçon que m'a apprise ma chère Marie-Anne... Elle parlait souvent de vous, et je

Digitized by Google

suis sûr qu'elle prie pour vous, car elle devinait vos inquiétudes et ce genre de souffrance la désolait[1]...

Voir toujours et résolument le bon côté des choses, voilà dans quelle direction, au soir des années de jeunesse, il oriente sa vie intérieure. Déjà, il pourrait prendre pour devise le vers qu'il écrira plus tard dans un de ses plus célèbres poèmes : *Away with thoughts of gloom!* Pas d'idées noires, pas d'inconsolables tristesses, pas d'inutiles regards en arrière, pas de longues indécisions! Cette résolution très arrêtée fait prévoir d'avance quelle sera son attitude aux moments critiques, et avec quelle souplesse joyeuse ou résignée il se pliera aux circonstances sans essayer d'en modifier violemment le cours. Un des artistes qui travaillaient à l'église de Hursley, ayant sculpté des limaces sur le chapiteau d'une colonne, Keble se montra fort mécontent de cette idée. Pensant lui être agréable, on transforma les limaces en papillons ; mais lorsque, le lendemain, Keble s'aperçut de la métamorphose : « A quoi bon, dit-il ; j'avais déjà trouvé un sens symbolique qui pût convenir au premier motif! »

Mais, sans perdre tout à fait de vue le tableau de poésie familiale et paroissiale que je décrivais tout à l'heure, revenons un peu en arrière, sur

1. Coleridge, I, p. 139-142.

Digitized by Google

ces années d'Oxford pendant lesquelles les convictions religieuses de Keble se confirmèrent et se précisèrent sans rien perdre de leur grâce originelle et de leur fraîcheur.

Scholar de *Corpus Christi*, en 1807, agrégé d'Oriel en 1811, sa carrière académique avait été exceptionnellement brillante; et quand, en 1831, il s'était présenté pour la chaire de poésie, il n'avait eu à redouter aucune sérieuse concurrence. Mais rien de tout cela n'avait altéré sa simplicité. « Il a l'air si peu convaincu de son importance, et fait si peu d'embarras, — écrivait alors Newman, — qu'on le prendrait pour un étudiant, sans songer à voir en lui le premier homme d'Oxford. » « C'est un homme, dit un autre contemporain, comme on n'en rencontre pas tous les jours... Simple, timide, sans vernis mondain dans ses manières, et pourtant sans rien de rude ou de maladroit. Il parle très peu, mais semble toujours s'intéresser à ce qui se passe devant lui, et il dit, sans avoir l'air de s'en douter, les plus jolies choses... Sans ombre d'embarras, tout paraît l'intéresser, et toute sa personne respire une si joyeuse tranquillité que je ne comprends pas comment sa famille peut vivre sans lui. Mais le côté religieux de sa nature est plus frappant encore; d'ailleurs, tout le reste vient de là. Je n'ai jamais vu personne qui répon-

Digitized by Google

dit plus exactement à l'idée que j'ai de ce que doit être un homme vraiment religieux, et cela encore, bien entendu, passez-moi le mot, avec si peu d'étalage. — C'est un curieux mélange d'humilité et de tendresse; plus on le voit, et plus on s'oublie soi-même. »

Quand, par hasard, de tels hommes sont chargés de la formation de la jeunesse, on n'imagine pas quelle merveilleuse influence ils peuvent prendre sur elle. Ce fut le rare bonheur des quelques élèves d'Oriel qui furent sous la tutelle de Keble, et le bonheur de Keble lui-même, qui dut à ses relations avec eux le plein épanouissement de son talent, la révélation de lui-même et de sa véritable mission.

A Oxford, le *tutor* n'est, à proprement parler, ni un professeur ni un surveillant. De la première de ces fonctions, il garde ce qu'elle a de moins majestueux et pédantesque; de la seconde, ce qu'elle peut permettre de plus encourageant et de plus fraternel. Dans le domaine du travail, une aimable formule résume son action : il *lit* avec ses élèves, ils lisent ensemble, c'est-à-dire que lui et eux vivent dans une intimité littéraire où, tour à tour, les grands écrivains sont conviés. En dehors des études, le *tutor* est un ami un peu plus grave, un donneur de conseils d'autant mieux reçus qu'ils tombent de moins haut; un

Digitized by Google

compagnon de promenade, un remueur d'idées morales, un apôtre, enfin, sans la robe et sans le sermon. On voit l'élasticité du programme, et comment le tuteur peut n'être qu'un camarade ordinaire, ou qu'un répétiteur morose et pressé; on voit aussi quels *tutors* durent être des hommes comme Keble, Froude et Newmann.

Lorsque, en 1823, Keble, après la mort de sa mère, voulant se rapprocher de sa famille, prit une petite vicairie près de Fairford, quelques-uns de ses plus brillants élèves, Robert Wilberforce, Isaac Williams et Froude, quittèrent Oxford et vinrent s'installer avec lui. — Voit-on d'ici quelques étudiants en Sorbonne se réfugiant, pendant deux ou trois ans, dans un petit village de Normandie, auprès d'un de leurs professeurs en congé ? — Années délicieuses et fécondes pour ces riches natures, dont aucune contrainte ne gênait l'épanouissement. Ils durent se les rappeler souvent plus tard avec reconnaissance et avec regret, quand la mort de Froude ou quand des épreuves plus cruelles les ramenèrent vers ces souvenirs. Mais alors tout était à la joie, personne ne prévoyait les angoisses du lendemain, et le jardinier du presbytère, témoin de leurs ébats d'étudiants, répétait avec une croissante surprise : « C'est encore notre patron qui est le plus grand enfant de la bande ! »

Digitized by Google

Cependant, Dieu travaillait sous cette ombre joyeuse, et ces jeunes hommes, qui, en d'autres temps, auraient fondé un nouvel ordre monastique, se préparaient, sans le savoir, à vivifier le sentiment religieux dans leur Église et dans leur pays. L'influence de Keble augmentait chaque jour sur eux, et par eux devait s'étendre sur les élèves et sur les amis qu'ils allaient bientôt retrouver à Oxford. Chose étrange que le prestige de cet humaniste timide et souriant. La pensée de Dieu, la conviction du néant du monde dont il était pénétré, s'incarnaient en lui, pour ainsi dire, et forçaient les plus insouciants à devenir graves. Il avait comme un instinct de la présence de Dieu au plus intime du cœur de l'homme, et le don d'amener les âmes à se replier doucement sur elles-mêmes pour le rencontrer. « Je n'oublierai jamais, — raconte Isaac Williams — une promenade avec notre *tutor*, d'où je date ma conversion. Il m'avait invité à venir avec lui à Southrop. Ce fut l'affaire de quelques pas et de quelques mots, et ma vie fut changée pour toujours. Si Dieu se montrait miraculeusement à moi, je n'aurais pas une plus forte conviction de sa présence que celle que j'eus ce jour-là. » Wilberforce, qui devait un jour devenir catholique, a dit lui-même que la pensée de la piété et sagesse de Keble l'avait seule empêché de se convertir plus tôt. D'ailleurs, cette merveil-

Digitized by Google

leuse action n'avait rien qui ressemblât à une direction officielle et à un apostolat organisé. C'était, dans l'humilité, la bonne humeur et le silence, le sûr rayonnement d'une conviction profonde et paisible; c'était l'appel toujours entendu de l'âme à ce qu'il y a de meilleur dans les autres âmes, et le travail mystérieux et constant d'une vertu d'autant plus séduisante qu'elle s'ignorait elle-même, et ne cherchait pas à s'imposer.

Parmi les premiers élèves de Keble à Oriel était un jeune homme que, dans une page admirable, le plus fin et le plus mesuré des lettrés anglais a pu comparer à Pascal[1]. Il s'appelait Richard Hurrel Froude, et, au milieu de cette pléiade de nobles natures et de riches talents, je ne vois personne qu'on puisse lui égaler, sauf, bien entendu, ce Newman qui éclipse tout.

Les petits esprits que scandalisaient la mordante ironie, et les impertinences souvent gamines de Froude, ne pardonnaient pas à Keble sa complaisance pour un si libre caractère et pour un esprit aussi pervers. Rien de plus naturel, cependant, que l'intimité entre ces deux hommes. Sous les indignations violentes et les inquiètes colères de Froude, il eût été facile de découvrir un immense dégoût de tout mensonge et un brûlant besoin de

1. R. Church, *The Oxford Movement*, p. 56-57.

Digitized by Google

sentir, de toucher la réalité des idées, des sentiments, des vertus et de la foi. Cette critique si dure à toutes les tromperies des mots, des formules et des façades, s'arrêta court devant un homme dont l'humilité était sincère, la charité cordiale et la religion vivante. Dès sa première entrevue avec Keble, Froude était conquis, et l'on vit alors quels trésors d'attachement et de respect étaient dans son cœur.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter les grandes choses qui furent la conséquence de cette rencontre entre Keble et Froude, puis, par Froude, entre Keble et Newman. Tout le mouvement d'Oxford est dans ces trois noms. Mais il nous suffit de constater comment ces relations universitaires confirmèrent, chez le *tutor* d'Oriel, les dispositions religieuses qu'il tenait de son éducation à Fairford et dans lesquelles son mariage et la pratique du ministère paroissial devaient le confirmer pour toujours.

Le fond de des dispositions était, comme nous l'avons vu, une grande douceur de sentiments, une exquise realisation de la présence et de l'action de Dieu et l'habitude de mêler les idées du ciel à ce que les joies et affections de la terre ont de plus suave et de plus saint. En communiquant discrètement à ses élèves cet évangile de divine et d'humaine tendresse, dont il avait vécu

Digitized by Google

lui-même au presbytère familial, il en éprouvait mieux chaque jour le sérieux et la force, et il s'attachait davantage à ces idées et à ces sentiments, qui passaient de sa vie dans celle de ses amis.

Sans doute les sujets de tristesse ne manquaient pas, et Keble ne se faisait pas illusion sur l'état de lamentable décadence où l'Église anglicane était tombée. Mais cette vue ne troublait en rien sa paix intérieure. Il se rappelait que l'Église des premiers siècles avait connu de semblables épreuves ; il se rassurait en pensant aux nombreuses transformations morales que la grâce opérait autour de lui, et il saluait comme un signe évident d'une providence particulière de Dieu sur l'Église anglicane la récente conquête de Newman.

Et puis, pour lui rendre cœur, pour tout apaiser en lui et pour lui faire trouver dans la tristesse même un charme céleste, la poésie était là. En 1827, il se décida à faire paraître un petit livre de poésies intimes, écrites au jour le jour, et qui se trouvaient à la longue avoir formé comme un commentaire poétique de *l'Année chrétienne*. Il nous faut dire un mot de ce livre, où l'auteur s'est peint lui-même tout entier.

La poésie telle que Keble la comprend, est une sœur jumelle de la dévotion et qui ressemble à sa

Digitized by Google

sœur de telle façon que la plus délicate des analyses a de la peine à les distinguer. Chez lui, en effet, comme chez certains autres privilégiés, toute poésie tourne à la prière et toute prière est poésie. Il ne s'agit point ici de la haute contemplation mystique, où l'image devient sublime par son insuffisance même et sa nécessaire obscurité. Non ; Keble n'est aucunement un mystique au sens propre du mot. Cet homme d'Église, nourri de respect pour la tradition et la liturgie anglicane, ce chrétien à qui toutes les pages de la Bible sont familières, ce poète formé à l'école d'Homère et de Wordsworth, écoute avec ravissement ce que l'histoire divine et humaine et ce que la nature lui apprennent sur les perfections et l'amour de Dieu. Il sait bien que Dieu est plus beau que tous les symboles, et qu'aucun sacrement ne nous rassasie pleinement de lui ; mais cette âme pure et harmonieuse se contente, en attendant une plus directe rencontre, des splendeurs que laissent entrevoir les symboles et de la suavité que recèlent les sacrements. En attendant la pleine lumière qui n'est pas de ce monde, Keble chantera la douceur du crépuscule et verra, dans l'incertitude même où nous sommes, je ne sais quelle jouissance et quelle vertu.

Il y en a qui, seuls dans les ténèbres,
Souhaitent voir la nuit finir,

Digitized by Google

Alors même que l'aurore devrait leur découvrir
Le secret de leur propre souffrance.
Plus que le tourment du doute
Ils acceptent la torture de la douleur.
« Disperse le nuage, » crient-ils à Dieu.
Et si nous devons mourir,
Donne ton soleil et laisse-nous mourir !

Ils ne sont pas sages, ceux-là, ils n'ont pas compris combien il est bon de se laisser mener dans la nuit par la main invisible du Tout-Puissant, « et de laisser leur frêle barque dans l'étroit sillage de l'arche bénie ». Cette pièce, très imporportante pour l'étude qui nous occupe, est intitulée : *Bienfaits de l'incertitude* : *The benefits of uncertainly*[1].

Une autre fois, il loue le Seigneur des imperfections qu'il a laissées à nos sens. Notre œil voit si peu et si imparfaitement, notre mémoire laisse échapper ses plus précieuses richesses ! C'est vrai, et cela est excellent. L'infirmité de notre vue nous épargne bien de tristes spectacles, et il y a tant de choses qu'il est si bon d'oublier !

Et puis, et surtout :

Ces yeux qui, maintenant, clignent de faiblesse,
Éblouis devant les atomes qui brillent dans un rayon de [soleil
Verront le plein éclat de la gloire du roi
Et ne se fermeront pas devant cette vision bénie[2].

1. *Christian Year*, VIe Dimanche après l'Epiphanie.
2. *Ibid.*, IVe Dimanche de l'Avent.

Digitized by Google

Comment nous plaindre d'ailleurs de la part qui nous est faite, à nous qui avons le Christ et qui pouvons l'aimer comme un frère et comme un ami ?

« Tu es mon père, et ma mère chérie
Et mon frère aussi, doux époux de mon cœur ! »
Ainsi parle Andromaque dans l'angoisse du pressentiment.
Quand elle embrasse Hector pour la dernière fois. [foi,
— Ainsi nous, à tout jamais, à la lumière immortelle de la
Nous nous fiançons au crucifix pour la souffrance et pour [le bonheur[1].

Mais il faut le lire et le relire pour sentir combien le Christ lui est intimement présent :

Mon Sauveur, est-il vraiment possible
Qu'il me soit bon d'être loin de vous.
La mère veille et reste près du berceau,
Alors même que le sommeil a fermé les yeux de son enfant.
C'est qu'il lui serait trop dur d'entendre sa plainte.
Mais moi, je suis plus faible qu'un enfant,
Et tu m'es plus cher qu'une mère ;
Sans toi le ciel serait un désert.
Comment puis-je vivre ici sans te voir[2].

Il se plaint, mais il se résigne bien vite, en pensant aux dons du Saint-Esprit qui l'unissent plus profondément à Notre-Seigneur. Ainsi presque chacun de ses poèmes commencé dans la tristesse s'achève dans la consolation et dans la paix !

1. *Christian Year*, lundi de la Semaine sainte.
2. *Ibid.*, IVe Dimanche après Pâques.

Digitized by Google

Pour que rien ne manque à la suavité de son inspiration religieuse, le poète invoque avec tendresse celle que la prière catholique appelle « notre douceur et notre espérance ».

Ave Maria ! Vierge bénie
Lys embaumé du paradis...
Ave Maria ! Mère bénie,
Contre qui dans un échange de caresses
Se serre l'Enfant Dieu...
Ave Maria, toi dont le nom,
Sauf l'adoration, a droit à tous les amours[1].

« S'il y a un écrivain anglican — écrivait Newman en 1846 — qui ait fait preuve d'une dévotion profonde, tendre, loyale à la sainte Vierge, c'est bien l'auteur de *l'Année chrétienne*. L'image de la Vierge et de l'Enfant semble être l'unique vision qui ait formé son cœur et son intelligence, et les ancien d'Oxford disent que, il y a vingt ou trente ans, tandis que les autres chambres d'étudiants étaient ornées du portrait de Napoléon à cheval, ou de sujets mythologiques, il y avait un homme jeune et plein d'avenir, qui avait suspendu aux murs de sa chambre la Madone de saint Sixte et le saint Jean du Dominiquin[2]. »

Mais je ne puis songer à donner ici une idée de cet exquis petit livre de cantiques. Peu de lec-

1. *Christian Year*, *Annonciation*.
2. Newman, *Essays*, II.

Digitized by Google

tures sont plus pieuses, plus pleines, plus bienfaisantes, et, pour me servir d'une image chère aux tractariens, jamais Dieu ne fit porter, aux tribus séparées, par un plus aimable prophète, un plus tendre et plus gracieux message. La plupart de ceux qui l'ont reçu et qui en vivent encore sont restés anglicans, et Keble, lui-même, n'est pas allé jusqu'au bout des *soft*, *meek*, *tender ways* du Dieu qui n'est pas dans le tonnerre ou dans la tempête ; mais ceux qui, formés par ce livre, sentirent la nécessité d'aller plus loin ont pu cependant lui rester fidèles et n'ont eu à rétracter aucune de ses leçons.

Dans une de ses strophes les plus parfaites, Keble parle de ces hommes, qui, au milieu du monde, dans la poussière des rues et les cris du marché, écoutent, au dedans d'eux-mêmes, une musique délicieuse :

Faisant avec plus de cœur la besogne de la journée,
Parce qu'au fond de leur âme chante un refrain du ciel[3].

Il ne pouvait plus exactement se dépeindre lui-même, et la facilité naturelle et surnaturelle qu'il avait de faire taire en lui les raisons de trouble et d'inquiétude pour écouter la musique de la confiance et de l'abandon. Il voit très clairement — et en cela il diffère de Pusey — les difficultés presque insolubles du chemin, mais il va quand

1. St Mathew's day.

Digitized by Google

même et s'en remet avec une sérénité d'enfant à la bonté infinie de Dieu.

Comme on peut facilement le prévoir, si la fièvre intellectuelle et les préoccupations littéraires d'Oxford n'ont en rien troublé chez Keble ces sentiments de simple, affectueuse et confiante dévotion, le calme d'un petit presbytère de campagne va leur donner plus de force encore et plus de douceur. En effet la carrière universitaire du poète de la *Christian Year* fut courte; le devoir filial d'abord, puis l'attrait du repos et du silence lui avaient fait choisir le ministère pastoral et, après quelques postes provisoires, accepter définitivement la cure et le bénéfice de Hursley.

Or, comme si la Providence avait voulu que tout concourût à augmenter en lui l'inclination que je décrivais tout à l'heure, le curé de Hursley passa presque toute sa vie, à égayer, à distraire, à consoler, deux malades, sa femme et sa sœur Elisabeth. Nous les avons aperçues toutes deux, lisant, près de lui, *la Divine Comédie* dans le petit salon du presbytère. Rien de touchant que cette vie à trois, elles ne se soignant que pour lui, lui s'oubliant pour ne s'occuper que d'elles. L'épuisement physique avait rendu plus paisible encore la très calme nature d'Elisabeth. Les quelques traits qui nous restent d'elle nous font deviner ce que dut être, dans la maison, malgré

Digitized by Google

tout heureuse, le rayonnement de cette pieuse résignation. Un jour qu'elle était assise au jardin, un coup de vent renversa à ses pieds quatre petits oiseaux et leur nid. On les remit dans leur nid sur les genoux d'Élisabeth et on courut demander au jardinier de les replacer sur l'arbre d'où ils étaient tombés. Dès que la jeune fille fut seule, le père et la mère, perchés sur une branche voisine, descendirent et s'occupèrent de leurs petits, comme si personne n'avait été là. Un autre jour, on parlait devant elle de la peine qu'avaient causée à quelqu'un des paroles de violent mépris : « Oh ! l'affreuse chose que le mépris ! » dit-elle, et sa douce figure prit une expression d'horreur.

Mme Keble — *la dear Charlotte*, dont parlent presque toutes les lettres — avait tout à fait, dit un évêque américain, l'air de la femme d'un poète. Ce n'est pas à elle pourtant que rêvait le jeune agrégé pendant les délicieuses vacances de Sidmouth, quand il écrivit son joli poème sur le mystérieux épanouissement des fleurs, des étoiles et de l'amour.

Qui a vu jamais la première rose
. Ouvrir son doux calice,
Ou, le soir, quand le soleil descend,
La première douce étoile, dans la couronne du soir,
Allumer les étincelles de son aigrette[1] ?

1. *Christian Year*, IVe Dimanche de Carême.

Digitized by Google

Mais tout porte à croire que la réalité valut mieux que le rêve; et, en tout cas, Keble dut à cette union de longues années de calme et constant bonheur.

Le plus récent des biographes de Keble, gagné à la contagion d'optimisme qui se dégage de tous les livres de son héros, explique naïvement combien il fut avantageux à celui-ci d'épouser une personne d'une si chétive santé. « Ce fut là, dit-il, une bénédiction pour son mari, car cette santé imposait de fréquents changements d'air ; et, grâce à cela, les deux époux firent de nombreux voyages, au pays de Galles, en Suisse et ailleurs [1]. » Keble aurait souri de cette remarque judicieuse. Lui aussi, il regardait ce mariage comme une bénédiction, mais pour une tout autre cause.

Son ami Coleridge, très inquiet lui-même sur la santé de sa fiancée, avait écrit à Keble pour lui demander conseil.

Je suis désolé de ce que vous me dites sur la santé de miss B..., lui fut-il répondu. Je n'ai aucune peine à entrer dans vos sentiments. Je me suis souvent demandé comment il se fait que la maladie nous attache davantage à ceux que nous aimons. Il y a là une providence de sacrifice et de miséricorde... Oui, de miséricorde, parce qu'en nous donnant la mission de leur rendre plus de services, elle nous attire vers la pensée d'un autre monde... Mais,

1. W. Lock, *Keble*, p. 86.

Digitized by Google

sans l'habitude du sentiment religieux et de l'abandon à Dieu, je ne conseillerais à personne de s'engager dans cette voie. — Que ce devait être dur pour les païens de perdre leurs proches, plus dur encore pour les chrétiens paganisés ! Mais, nous, chrétiens pour de bon, la crainte, ni même la certitude morale de la maladie, ne doit pas nous empêcher de conclure un mariage, qui, sous les autres rapports, nous convient[1].

Quand il écrivait ces choses, dix ans avant son propre mariage, Keble ne songeait pas encore à se les appliquer à lui-même, mais ajoute le bon Coleridge : « Je suis bien sûr qu'il n'aurait désavoué les sentiments de cette lettre à aucune époque, même la moins romanesque de sa vie. »

Telle qu'on la devine à travers des biographies insuffisantes, Mme Keble était une femme d'une aimable distinction, d'un grand charme d'esprit et de cœur. De son lit de malade, elle savait se faire entendre d'un regard, tout diriger, tout mettre en ordre et imposer insensiblement sa volonté autour d'elle. Toute prête d'ailleurs à prévenir les fantaisies de son mari. Celui-ci aimait fort les couleurs voyantes, et sa femme, dont le goût était plus discret, trouvait le moyen je ne sais comment, de concilier ces deux exigences. Ce qui aurait déplu chez une autre devenait aimable lorsqu'elle le portait. Un peu confuse parfois du sacrifice

1. Coleridge, I, p. 241.

Digitized by Google

qu'elle avait dû s'imposer : « Que voulez-vous, disait-elle, plus la couleur est éclatante, plus M. Keble est ravi ! »

« Ce mariage, dit W. Lock, désappointa Newman qui dès lors avait une vénération pour la sainteté du célibat ; mais, pour Keble, ce fut le repos, la douceur et le salut. » Que veut dire ce dernier mot ? Est-ce une façon délicate d'insinuer, après Abbott, que ce fut là une des heureuses chaînes qui fixèrent Keble dans l'anglicanisme ? Je ne sais. En tout cas, nous connaissons assez Keble pour imaginer ce que dut être sur lui l'autorité de cette faiblesse et de cette grâce, et pour nous demander — oh ! sans ironie — mais avec une tristesse respectueuse, si, aux heures difficiles de sa vie, cette petite main de malade ne lui montrera pas le chemin.

Digitized by Google

II

« Je serai bien heureuse de laisser quelque temps mon mari à Oxford auprès de ce pauvre M. Newman — écrivait Mme Keble au lendemain de la mort de Froude. — Il semble avoir tant besoin de lui et tous deux sont en si parfaite communion de sentiments et d'idées[1] ! » Quand elle s'exprimait ainsi, elle ne se doutait pas qu'un jour viendrait où cette mutuelle sympathie lui ferait peur, et où elle se demanderait avec angoisse si Keble aurait la force de se séparer de Newman.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter comment celui-ci avait été peu à peu amené à mettre en doute la légitimité de cette Église dont il avait, de toute façon, essayé de relever le prestige; mais il est important de remarquer, chez Keble la tristesse croissante d'une semblable déception. L'attitude prise par les évêques anglicans en face des doctrines catholiques remises en honneur par les *Tractariens* le consternait, et, dès 1841, il écrivait à Coleridge :

Pour que je me décide jamais à passer à Rome, il faudrait que Rome se fût grandement transformée ; mais je

1. Coleridge, I, p. 244.

Digitized by Google

puis être forcé à quitter l'anglicanisme, et plusieurs qui seraient réduits à la même extrémité ne se résigneraient sans doute pas — comme, pour ma part, j'essaierais de le faire — à rester en dehors de toute Église[1].

Quelques mois plus tard, il disait encore :

L'éventualité à laquelle je songe est désolante, et cependant c'est à mes yeux la plus naturelle : sans aller à Rome, quitter l'anglicanisme et n'appartenir plus à aucune communion[2] !

Des épreuves qui lui étaient encore plus personnelles ajoutaient encore à son découragement et lui apportaient de nouvelles raisons de douter. Fils d'un curé de campagne, nous l'avons vu dire adieu à toutes les espérances d'Oxford pour se consacrer, lui aussi, au ministère paroissial. Son bon cœur, son imagination, le tour poétique de son esprit, enfin et surtout sa foi, transfiguraient à ses yeux cette existence, et lui faisaient trouver dans chacun de ses humbles devoirs un plaisir nouveau. Or voici qu'une ombre menaçait de troubler ses paisibles joies. Une voix insinuait à Keble qu'il lui manquait quelque chose d'essentiel pour être vraiment un pasteur des âmes selon le modèle conçu par l'Église d'autrefois. Sans doute le succès de son œuvre à Hursley était grand. On l'aimait, on le vénérait, on se pressait

1. Coleridge, II, p. 297.
2. *Ibid.*

Digitized by Google

à l'église pour entendre sa parole, et jamais le village n'avait été plus religieux et plus régulier. Mais tout cela ne lui suffisait pas, et il se demandait si son action, au lieu d'être celle d'un vrai prêtre, n'était pas plutôt, au milieu de ces braves gens, celle d'un voisin, aisé et instruit, homme de bon exemple et de bon conseil.

Lisez mon dernier article, — écrivait-il encore à Coleridge à la fin de cette même année 1841, — et remarquez ce que je dis sur la faillite effective de l'Église anglicane. Je sens cela plus profondément chaque jour... Je suis dans ma paroisse comme un aveugle, je ne sais pas ce qu'on y fait, et le peu que je découvre par hasard me révèle des choses lamentables... Du sérieux chez quelques-uns, du respect, de la confiance, mais pas pour le prêtre en tant que prêtre ou presque pas. En un mot, notre grand malheur est d'avoir négligé la confession[1].

Cette idée lui tenait au cœur. Trois ans après, il devait y revenir avec plus de force encore.

Nous travaillons dans la nuit, et cela durera tant que nous n'aurons pas rétabli l'usage de la confession. Voilà une des choses qui empêchent les laïques, même les plus compétents, comme Gladstone, de juger sainement le fonctionnement de notre Eglise. A moins d'en passer par là, ils ne comprennent pas, ils ne peuvent pas comprendre que, dans nos paroisses, nous tâtonnons comme des hommes dont la lanterne est éteinte[2].

1. Coleridge, II, p. 299.
2. *Ibid.*, p. 300. — Le découragement alla si loin qu'un jour, en regardant l'église qu'il faisait bâtir à Hursley, Keble s'écria : « Elle ne sera pas pour moi ! » (Coleridge, II, p. 348.)

Digitized by Google

Ainsi ce clair et logique esprit ne se dissimule aucune des insuffisances de l'anglicanisme et partage, sur tous les points, les incertitudes et les appréhensions de Newman. Ils marchent ensemble et d'un même pas, arrêtés aux mêmes difficultés et satisfaits du bénéfice provisoire des mêmes essais de solution.

Ce n'est pas du tout entre eux, comme entre Newman et Pusey, un simple accord de volonté, une harmonie de désir. Plus l'immuable Pusey s'efforce de persuader aux autres et à lui-même qu'il fait cause commune avec ses amis, plus il est évident qu'il a cessé de les comprendre. Si l'entente était complète, il n'éprouverait pas le besoin de l'affirmer si souvent. Humble et confiant, il ne mettra jamais en doute la sincérité de Newman ; mais, étroit, fermé et prévenu, il sera jusqu'au bout incapable d'entrer dans cette pensée vivante et d'en suivre l'évolution.

Keble, au contraire, comprend, admet, réalise sans peine chez Newman des pensées qui ont été, qui sont encore proprement les siennes, et, à voir une telle communauté d'idées, il semble qu'on pourrait prédire : où l'un ira, l'autre doit aller ; où l'un s'arrêtera, l'autre doit aussi s'arrêter.

Et cependant cette prédiction serait téméraire, car il est vain de penser connaître un homme quand on sait seulement de lui les idées dont il

Digitized by Google

a une nette conscience et qu'il peut se formuler. Si l'on avait pénétré un peu plus avant dans ces deux âmes, jusqu'à ces profondeurs où se préparent de loin nos résolutions, on aurait vu se dessiner, s'accentuer, se fortifier peu à peu des tendances divergentes. Quand Newman se défend de vouloir quitter l'anglicanisme, on devrait lire, dans l'ardeur même de ses protestations, l'annonce d'une conversion prochaine, et lorsque Keble se croit à la veille de laisser une communion hérétique, il y a, dans son angoisse, comme une promesse de résignation, d'apaisement et de silence,

Je crois, en effet, que son parti fut, en somme, bientôt pris et que, dès 1843, au moment où Newman battait en retraite à Littlemore, le curé de Hursley avait été nettement résolu de ne jamais penser à Rome et de rester anglican.

A vrai dire, en fixant ainsi son orientation d'une manière presque irrévocable, au moment où Newman hésitait encore, Keble obéissait inconsciemment à ces obscures tendances où notre nature se révèle, et qui, plus ou moins, nous mènent souvent malgré nous. Ce n'est pas qu'il ait agi aveuglément et sans raisons ; mais ces raisons auraient été insuffisantes si elles ne s'étaient augmentées de tout le poids de ces influences lointaines, dont nous voyions tantôt grandir en lui l'insensible et impérieuse douceur. Qui dira ja-

Digitized by Google

mais ce que nous ajoutons innocemment de nous-mêmes aux motifs abstraits qui nous dictent nos décisions, et comment nos plus claires idées se troublent et se compliquent quand il en faut venir aux réalités de l'action.

Ces raisons, ces prétextes, ou si l'on aime mieux, ces compromis, vont prendre corps et s'affirmer chaque jour davantage dans les lettres que Keble écrira à Newman pendant les deux années qui précédèrent la conversion de celui-ci. « Qu'on me donne ce qu'on ne refuse pas aux bêtes blessées ; qu'on me laisse mourir seul ! » s'était écrié le solitaire de Littlemore dans un accès d'impatience contre la curiosité cruelle des adversaires et la maladresse de certains amis. Mais Keble était de ceux auxquels il permettait de suivre son agonie un peu hautaine, et il ne refusa jamais d'entendre les paroles qui lui venaient de Hursley, « paroles de sympathie, d'encouragement, d'espérance, de délicates insinuations et de respectueuse tendresse[1] ».

En mai 1843, Newman avait demandé conseil à son ami pour savoir s'il devait donner sa démission de curé de Sainte-Marie. Voici comment on lui répond sur cette terrible question, *on this awful matter :*

1. On trouvera une partie considérable de ces lettres dans la *Vie de Keble*, par Lock, p. 118-129.

Digitized by Google

... Vous retirer du ministère anglican serait maintenant une démarche périlleuse, sinon en elle-même, du moins dans ses conséquences; car cela vous rapprocherait, je le crains, de ce que je dois appeler la tentation d'aller plus loin. Accepter cette tentation, serait extrêmement grave. Si quelque chose est de travers dans la situation où la Providence divine nous a placés, ce n'est pas notre faute, et nous n'en sommes pas responsables, comme nous le sommes de ce qui serait de travers dans une position de notre choix... Une pensée me vient. N'auriez-vous pas exagéré les droits de Rome, comme pour réparer le tort que vos attaques d'autrefois auraient pu lui causer. Ne serait-il pas bon d'examiner à nouveau la question sans préjugés ni pour ni contre.

Et maintenant mon très cher Newman, j'ai une supplication ardente à vous faire : de grâce, ne vous en rapportez aucunement à mon avis et à mon opinion; je n'ai pas ce qu'il faut pour vous donner des conseils, je n'ai que mon amour pour vous. Je tremble de penser avec quelle imprudence, quel manque de préparation je me suis engagé dans ces grands sujets, et c'est un cauchemar pour moi de songer que j'ai pu concourir, par ma faute, à mettre le trouble dans les esprits, et, en particulier, à vous empêcher de trouver la paix. Pourtant n'allez pas croire que je veuille vous défendre de m'écrire, si cela doit vous donner le moindre soulagement. Bien au contraire, je serais navré de n'avoir plus de vos nouvelles. Tout ce que je demande est de ne pas croire à ce que je vous dis, parce que c'est moi.

Je me cramponne quand même à cet espoir que vous avez entretenu vous-même en moi : même dans notre présente détresse, là où est la *succession apostolique* et le *credo*, là est aussi l'alliance divine, même si la communion entre les branches est interrompue.

Digitized by Google

Que Dieu nous pardonne et nous bénisse; qu'il choisisse lui-même notre fardeau et nous aide à le porter; et que tous deux, si c'est sa volonté, nous restions toujours dans la même communion!

Le 29 juillet, il disait encore :

Que vous dire à quoi vous n'ayez vous-même déjà pensé? Parfois il me semble qu'il vous serait bon de laisser pour quelque temps tout travail théologique et toute discussion épistolaire... Ou bien encore une confiance absolue en quelque bon confesseur pourrait parfois vous être d'un grand secours; il vous indiquerait une ligne à suivre sans vous donner de raisons, et vous vous soumettriez. Priez aussi contre la tentation de changer toujours, qui est le propre de certains esprits.

La lettre suivante, écrite en janvier 1844, insiste avec cette même adresse, humble et affectueuse, sur une raison dont Newman sentait lui-même tout le poids.

Voici quelques-unes de mes impressions. Et d'abord l'expérience de chaque mois, de chaque semaine, de chaque jour me fait sentir davantage le danger qu'il y a à tenter Dieu et de quelle lourde responsabilité je me chargerais en quittant l'anglicanisme. En même temps, je crois sentir de plus en plus la vérité, la beauté, la majesté de tant de choses qu'ils ont, eux, et qui, pour le moins, semblent nous manquer... Ne serait-ce pas, par hasard, votre devoir, selon une de vos idées, de faire taire vos doutes et même ce qui vous semble être une conviction de votre esprit, comme vous feriez de toute autre mauvaise pensée, vous persuadant que, puisque la conclusion est mauvaise, il doit y avoir

Digitized by Google

quelque illusion dans l'évidence des prémisses? Et puis je pense à l'absolue confusion, à la perplexité, à l'accablement d'esprit et de cœur où serait réduit un si grand nombre, si leur guide et leur soutien les abandonnait brusquement. Ce serait pour des milliers un bouleversement indescriptible et une épreuve intolérable qui les rendrait sceptiques à tout jamais... Ne faut-il pas une double évidence et des signes irréfutables pour qu'une telle démarche devienne un devoir? Pour qu'un homme comme Pusey soit obligé de quitter l'Église, il faut un prodige analogue à la voix qu'entendit saint Paul; faute d'un tel signe, on doit rester où l'on est. Mais je bavarde à tort et à travers. Pourvu que je n'ajoute pas à votre détresse. Ah! si je pouvais mieux exprimer ce que je pense et ce que vous-même m'avez appris... Si je vous afflige ou si je vous trouble, pardonnez-moi. Je ne sais comment; mais je suis vraiment forcé de vous écrire. Vous ne cessez pas de regarder vers moi, je le sais et je *dois*, de temps en temps, vous parler, et quand je parle, il faut bien que je dise ce que j'ai dans l'esprit. Au moins, si cela ne vous fait pas de bien, que cela ne vous fasse pas de mal. Le compte que j'ai à rendre est déjà bien assez chargé sans cela!

Les regrets, la contrition, la défiance de soi remplissent ainsi cette correspondance d'où pourtant on a fait disparaître les expressions trop fortes et les aveux trop humiliants. Ce dernier point a trop d'importance pour ne pas nous arrêter un instant.

Ces lettres, en effet, ont été remises par le cardinal Newman aux amis et aux héritiers de Keble, pour la bibliothèque du *Keble College*, à Oxford.

Digitized by Google

Avant de s'en défaire, le cardinal effaça les passages trop intimes dont, en parfait *gentleman*, il croyait devoir garder pour lui seul la confidence.

J'ai fait quelques ratures, dit-il dans la note qui accompagne ce précieux dépôt, ratures qui pourront sembler étranges ou arbitraires, et je veux m'expliquer à cet égard.

Le pauvre cher Keble avait un cœur trop tendre, une piété trop vive pour n'être pas bouleversé par cette longue série d'épreuves... C'était trop pour lui, et il en fut réduit à un état d'accablement extrême qui se traduisait, avec ses meilleurs amis, par des paroles où il s'accusait, où il se méprisait lui-même. Obsédé par une sorte d'idée fixe, il s'accusait de s'être engagé sans une préparation suffisante au plus profond des questions religieuses et des controverses qui en résultent. Il s'était embarqué à la tête de plusieurs sur une route inexplorée, et il avait été l'aveugle qui conduit les aveugles. En particulier, il se demandait si ce n'était pas plus ou moins par sa faute à lui que, moi, j'allais quitter l'Église anglicane. Rien n'est plus pénible pour moi que le contraste entre la gaîté, l'enjouement de ses premières lettres et la tristesse des dernières. De toute façon, il faut que cela demeure ; c'est l'histoire, c'est une part de sa vie ; il ne pourrait en être autrement. Mais, à cette âme, suave, patiente, affectueuse, à cet ami chèrement et profondément aimé, je ne pouvais pas faire la cruauté de livrer aux générations futures le secret des torts imaginaires qui le tourmentaient. Certes, les souffrances qui avaient causé tout cela étaient assez réelles, et ces ratures même montreraient au besoin de quelle façon Keble avait été écrasé par cette épreuve [1].

1. W. Lock, ch. VII, p. 141-144.

Digitized by Google

On voit de quel jour ces détails éclairent la question qui nous intéresse. Cette humilité, poussée à l'extrême, supprime toute possibilité de controverse. Comment, en effet, attendre d'un homme, accablé par le sentiment de ses responsabilités antérieures, l'énergie nécessaire pour encourir des responsabilités nouvelles et plus lourdes encore? Le pauvre malheureux Keble en est venu à se mépriser lui-même, et quand une telle disposition est vive et sincère, elle interdit toute marche en avant et semble imposer comme premier devoir la résignation et le silence. Quelque misérable que paraisse à Keble l'Église anglicane, elle est encore assez bonne pour un homme comme lui; elle garde encore, malgré tout, assez de grâce et de vie pour suffire aux besoins d'un *pauvre pécheur*.

N'espérons donc plus que Keble suive Newman. Voici d'ailleurs que, par une singulière rencontre, la vraie, l'intime raison qui le retient dans l'anglicanisme va prendre, aux yeux de son cœur, une force nouvelle au moment précis où le drame de Littlemore touche au dénouement. Dans les premiers jours de l'automne de 1845, on crut que Mme Keble allait mourir, et, devant le calme et la ferveur confiante de cette agonie, son mari réalisa mieux que jamais le fameux argument des *lits de mort*, dont Newman se servait autrefois pour

Digitized by Google

montrer que Dieu n'avait pas abandonné l'Église d'Angleterre.

Mon cher Coleridge,

Que de terribles hauts et bas depuis ma dernière lettre! Samedi, j'ai cru que tout était fini. Elle nous a fait ses adieux; ô, mon cher ami, tout ce qu'il y avait dans ces paroles et dans son regard!... et puis elle est revenue comme des portes du paradis[1]!...

Cette lettre est du 27 septembre. Le 3 octobre, dans le pressentiment de la catastrophe prochaine, il écrivait à Newman :

Je sens que j'ai quelque chose à vous dire, et je ne sais pas bien ce que ce sera; mais, puisque la maladie de Charlotte me laisse un peu de répit, je reviens à vous, mon cher ami, et à la pensée de l'agonie qui nous menace et qui nous viendra de vous. En même temps, je pense à mon frère gravement malade aussi. De tous côtés, tout semble tenir à un fil. A de pareils moments, on est plus près des réalités, et il faut que je vous avoue que j'ai senti davantage la réalité des choses au milieu desquelles la Providence m'a placé. Si parfois elles m'ont paru insuffisantes, c'était ma faute et non la leur. Cette impression se fortifie en moi dans ce voisinage de la mort, et de plus en plus il me paraît trop dur de supposer que Dieu puisse permettre que des âmes, comme celles que je viens de voir et d'entendre vivent et meurent dans l'illusion et se persuadent à faux qu'elles ont la grâce des sacrements!

Eh oui, on le voit; elle a eu raison, elle devait avoir raison de tout, même de l'influence de

1. Coleridge, II, p. 305.

Digitized by Google

Newman, la douce et frêle mourante, qu'en des jours plus heureux nous avons vu sourire, pâle et gracieuse, à la fenêtre encadrée de fleurs. Comment Keble aurait-il résisté à cette prière suprême, aux tristesses, aux leçons et aux promesses de cette agonie !

Arrivé à ce point culminant de la vie de son héros, le vieux juge Coleridge a peur des commentaires malveillants qu'on pourrait donner à cette douloureuse histoire, et, de sa bonne volonté un peu lourde, mais que l'affection rend ingénieuse et éloquente, il s'efforce de tout expliquer.

On aura souri peut-être, dit-il, mais sans mauvaise ironie, j'espère, en lisant ce passage de Keble sur ce qu'il croyait être les dernières paroles et le dernier regard de sa femme. J'avoue que de telles considérations ne seraient pas à leur place dans un argument de rigoureuse théologie et, cependant, à mon humble avis, étant données les préoccupations actuelles de Keble, je crois qu'il a eu pleinement raison de donner tant d'importance à un incident de cette nature. En effet, celle qui lui parlait ainsi au moment de mourir avait été mêlée de tout cœur à sa vie, l'avait aidé et conseillé dans son ministère pastoral et toutes ses autres inquiétudes ; mieux que personne elle savait le vrai prix de l'œuvre accomplie par son mari dans la sphère où Dieu l'avait placé, et celle-là même, à cet instant d'épreuve, et peut-être aussi de plus abondante lumière, lui attestait avec conviction qu'il y avait pour elle des trésors de force et d'espérance dans le *credo* auquel elle le suppliait de rester désespérément fidèle. Ces circonstances qui n'entrent

Digitized by Google

pas dans la catégorie des preuves mathématiques, peuvent néanmoins inspirer notre conduite ; et, pour ma part, si une conviction s'était formée en moi au contact d'un homme comme Keble et à la vue de ses « expériences » personnelles, je n'aurais garde de la mépriser [1].

Cet anglican est dans le vrai. Non en soi, l'agonie pieuse, tranquille, confiante de sa femme ne dispensait pas Keble d'examiner plus attentivement les fondements de l'anglicanisme. Ce sont là de pauvres arguments dont le plus novice des logiciens n'aurait aucune peine à montrer la faiblesse. Mais nous ne sommes d'impeccables raisonneurs que lorsqu'il s'agit de discuter des questions indifférentes, et quoi que prétende l'orgueil de notre intelligence, Dieu permet que les plus grands esprits et les désintéressés s'abusent eux-mêmes et prennent souvent pour raison dernière de leurs actes le secret désir de leur cœur.

Le 8 octobre 1845, Newman fut reçu dans l'Église catholique. Voici la réponse de Keble à la lettre qui lui annonçait cette catastrophe :

11 octobre, minuit. — J'avais commencé cette lettre il y a huit jours et, de fatigue, je l'avais laissée. Comme j'allais la reprendre, j'apprends que la foudre vient de tomber sur nous, et que ce que nous redoutions si fort est arrivé. Je ne vous tourmenterai donc pas du récit que j'allais vous faire de ce qui s'est passé entre ma femme et moi, à votre sujet, il y a quinze jours... Elle va mieux,

1. Coleridge, II, p. 309-310.

Digitized by Google

grâce à Dieu, et nous la conserverons, j'espère ; et les paroles qu'elle me dit alors étaient telles que je dois les regarder toujours comme les derniers mots d'une sainte. Je voulais vous en répéter quelques-unes, mais certes ce n'est pas le moment.

... Mon frère, que nous avons failli perdre, va mieux. Et là aussi tout s'est passé de façon à nourrir en nous, à confirmer l'illusion — est-ce une illusion ? — que Dieu ne nous a pas abandonnés, que notre religion n'est pas vaine. Et vous, pourtant, vous êtes sûr du contraire. C'est bien mystérieux et déconcertant ! Mais, puisqu'il en est ainsi, mon devoir est de rester où je suis, jusqu'à ce qu'un nouvel appel se fasse entendre. Si je n'avais d'autre lumière que mes sentiments à moi, je n'aurais aucune confiance ; car je sais très bien que je ne suis pas digne d'être guidé par Dieu ; mais, quand je vois la fin d'autres personnes que je sens si près de lui, je suis sûr que ce serait une sorte d'impiété de songer à m'en séparer.

Plusieurs mots ont été effacés dans cette lettre, où il s'accuse encore du malheur qui vient de briser tant de cœurs et de troubler tant d'intelligences. Il conclut par ces lignes désolées et cependant confiantes :

Mon très cher ami, personne n'a été pour moi bon et secourable comme vous. Et vous êtes mêlé dans mon esprit à tant de vieux souvenirs, de chères et saintes pensées. Je ne me résigne pas à me séparer de vous, tout indigne de vous que je sois — et cependant je ne puis pas vous suivre. Je me cramponne à cette idée que nous ne sommes pas réellement séparés. C'est de vous que me vient cette foi, et je ne puis croire que vous vouliez me la disputer.

Digitized by Google

Cela me fait du bien de vous avoir dit ces choses; et maintenant plus qu'un mot ! Dieu vous bénisse et vous récompense cent fois pour le bien que vous m'avez fait de toutes façons, à moi indigne et à tant d'autres. Puissiez-vous avoir la paix là où vous êtes allé et nous aider, nous aussi, à la trouver. Je ne pense guère que ce puisse être par des controverses. Et, ainsi désolé comme une année qui n'aura plus de printemps, je reste votre affectionné et reconnaissant.

Digitized by Google

III

Brusquement la scène change. Plus de controverses, plus d'inquiètes comparaisons entre Rome et l'Église d'Angleterre, plus de regards jetés avec terreur sur le chemin d'où peut venir à chaque minute une mauvaise nouvelle de Littlemore, plus de lettres timidement commencées et interrompues par les larmes, et voici que, dominant toutes ces craintes, calmant toutes ces souffrances, un chœur d'enfants traverse le théâtre en chantant des cantiques et en égrenant des grappes de fleurs[1].

Quelques mois à peine après la conversion de Newman paraissait un petit livre de poèmes avec ce titre rare et gracieux : *Lyra Innocentium : pensées en vers sur les voies et les privilèges des petits enfants*. C'était de cette façon que le poète de la *Christian Year* pensait répondre le mieux au grave argument que venait de fournir contre l'Église anglicane la défection du plus illustre de ses défenseurs.

Pour nous, qui n'avons pas d'autre but ici que

1. Je dois beaucoup pour les pages qui suivent à l'introduction de la *Lyra*, par M. W. Lock. J'ai pris même parfois les expressions et les images de l'auteur.

Digitized by Google

de pénétrer à fond cette âme suave, frêle et charmante, de Keble, rien n'est plus révélateur que ce livre, soit en lui-même, soit à cause des circonstances au milieu desquelles il fut composé.

Keble n'avait pas d'enfants; mais tous ceux de ses amis étaient les siens, et il avait tant d'amis ! Lui et sa femme, ils aimaient à les voir jouer, à les entendre causer. Ces gros chagrins, si absorbants et si vite apaisés, étaient une source d'observations minutieuses et attendries. Cette double poésie de la nature qui s'éveille et de la grâce qui la devance les ravissait. Les petites manières des nourrissons avaient pour Keble un sens mystique, et la terre où jouaient des enfants baptisés devenait sainte à ses yeux. Il était si convaincu de la grâce baptismale, si heureux et si fier d'administrer lui-même ce sacrement autour duquel les tristes bruits des controverses se taisaient !

Il fallait l'entendre — écrit un de ses amis qui avait assisté une fois à cette cérémonie en qualité de parrain — il fallait l'entendre quand, se tournant vers nous, d'une voix nette, d'un regard passionné et grave, il nous rappela notre devoir. Puis il bénit le petit enfant. Il semblait ne pas vouloir se séparer de lui; enfin, après une pause d'une ou deux minutes, il le remit dans mes bras. Comme nous revenions à la maison, il s'approcha de nous, s'arrêta pour baiser ce front encore brillant de la rosée baptismale[1].

1. Notes de Mrs Francis Wilbraham, à la fin des *Musings on he Christian Year*.

Digitized by Google

Tous les jours aussi, pendant des années, cet ancien *tutor* d'Oriel faisait la visite de son école [1], attentif à tout ce qui pouvait intéresser ses enfants, et, au moment où il leur parlait, il se répétait tout bas les vers de Wordsworth :

Cher, enfant; mon cœur
Serait vain de chercher une science meilleure !
Ah ! si je pouvais enseigner aux autres la centième partie
De ce que j'apprends de toi !

Il en fut ainsi vraiment. Ces mignonnes créatures qu'après la cérémonie du baptême ses bras ne voulaient pas quitter, et les bambins qui jouaient sur les pelouses du presbytère et les enfants du village furent les maîtres de cet homme à qui la littérature anglicane était familière et qui lisait les psaumes dans le texte original. La grâce et l'innocence de ces petits ramenèrent l'ami de Newman et de Froude, le chef des Tractariens, de quarante ans en arrière, vers le calme souvenir des fraîches et pieuses années où il croyait d'une foi candide et pleine en cette Église dont son père était le ministre et que sa mère lui faisait aimer. « Le sourire sans art » des enfants endormis ou

1. La formation chrétienne des enfants du village lui tenait au cœur, et il la suivait de très près. La Bible avait une grande place dans cette éducation. Tous les enfants devaient avoir leur Bible à l'église et suivre les leçons du jour. Keble en faisait venir tous les jours quelques-uns après le service et les interrogeait sur le chapitre qu'on venait de lire.

Digitized by Google

éveillés, le « rayonnement de leurs visages », les éclairs de vive pensée dans leurs regards, la joie de leur babil, la pureté de leurs pensées, leurs jeux, leurs guirlandes de mai, leur sympathie pour les animaux, leur facile reconnaissance, le plaisir qu'ils ont à entendre encore et encore la même histoire, leurs premières solitudes, toute leur vie enfin lui prêchait à lui la confiance et la paix. « Ce livre, dit-il en parlant de cette *Lyra* où il a chanté ces choses, ce livre a été pour moi une grande force au milieu de la désolation et de l'angoisse de ces deux dernières années. » Et comme d'autres âmes restaient avec lui en détresse, il ne pensa pas pouvoir leur donner une meilleure consolation que celle qui lui avait rendu la force et la joie, et, dit encore W. Lock, si on me permet de parler ainsi en tout respect, il fit ce qu'avait fait avant lui son maître à une époque de disputes et de controverses : « Il prit un enfant et le plaça au milieu d'eux. »

Mais qu'on le remarque bien, l'évocation de ces jeunes têtes n'avait pas seulement pour but, comme la harpe de David, d'apaiser les cœurs tourmentés et de relever les courages. La *Lyra Innocentium* est aussi, dans la pensée du poète, une œuvre d'apologiste. « Elle prouvait, dit encore son biographe, que la grâce de Dieu est toujours présente, active et puissante au milieu de nous. » Preuve bien fra-

Digitized by Google

gile en réalité, puisque, avec autant de vraisemblance, les hérétiques des premiers siècles auraient pu opposer aux Pères de l'Église la candeur et le sourire d'enfants au berceau. Mais l'heure des controverses était passée, et le doux poète, résigné à ne pas demander de preuves meilleures, répétait avec une naïve confiance les paroles d'Isaïe : « Les enfants que Dieu m'a donnés, voilà, dans Israël, les signes et les miracles du Dieu des armées ! »

Ainsi, quand le théologien se dérobe, le poète demeure; le poète, c'est-à-dire une âme qui a une peur instinctive de la souffrance, plus suave que forte, plus pieuse qu'héroïque, plus attachée au douceur des choses du ciel qu'aux joies austères de la pleine vérité. Je sais bien que, plus tard, Keble redeviendra théologien, et qu'il est encore avec le doyen Church, le plus redoutable des controversistes anglicans; mais il reste vrai qu'à l'heure critique de sa vie il a fermé les livres pour demander la lumière à l'innocence des petits enfants. A Dieu ne plaise que j'ose le condamner d'avoir ainsi suivi la pente de sa nature, qui avait besoin, pardessus tout, de calme, de paix et de tendresse. Il l'a fait, sans qu'il s'en rendît compte, et même par une illusion assez fréquente en matière religieuse, au moment même où il suivait son propre attrait, il croyait sincèrement s'abandonner à l'es-

Digitized by Google

prit de Dieu. Mais je ne puis m'empêcher de penser à ce que faisait, vers le même temps, un autre aveugle, qui voulait à tout prix sortir de sa nuit. Quelle différence! Lui aussi il chérissait de tout son amour une petite église bâtie par lui; et les enfants du village, dont il accompagnait les cantiques sur son violon; et l'autel, que sa sœur Jemina parait avec lui de fleurs nouvelles; et, tout près du porche, la tombe où reposait le corps de sa mère. Tout cela, il l'avait laissé, non pas pour aller à Rome, — il ne savait pas encore où il irait, — mais pour chercher librement la vérité. Certes, je ne reprocherai pas à Keble son presbytère fleuri, mais je ne penserai jamais, sans un serrement de cœur et sans une secousse d'admiration, à ces basses et pauvres masures de Littlemore, où, pendant deux ans, le maître et les disciples prièrent, firent pénitence et cherchèrent le droit chemin. Et ce n'est pas moi non plus qui attaquerai cette délicieuse *Lyra Innocentium;* mais, enfin, ce chef-d'œuvre est bien peu de chose auprès du magnifique livre sur le développement de la doctrine chrétienne, travail parallèle de ces deux mêmes années, et auquel l'Église romaine doit le cardinal Newman.

Digitized by Google

IV

Dans les séparations ordinaires, souvent les âmes se sont quittées depuis longtemps quand vient l'heure des adieux, et un certain soulagement se mêle à la tristesse de la dernière poignée de main. Il n'en fut pas ainsi pour Keble et Newman. La vraie séparation ne commença qu'après que le nouveau converti eut quitté Oxford. Elle ne devait jamais être complète, mais elle commence pourtant, et, dans l'excitation des premières années qui suivirent la catastrophe, ils se crurent tous deux plus loin l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient en réalité. Pourquoi le taire et ne pas se demander simplement si, pour un temps, leur religion à tous deux ne devint pas légèrement agressive, si l'un ne fut pas quelque peu tenté d'attaquer l'anglicanisme avec trop de fougue et d'ironie, si l'autre ne parla jamais avec amertume de cette Rome qui lui prenait son meilleur ami.

D'ailleurs la controverse faisait rage. Discussions tracts, sermons, il fallait à la fois et de toute manière retenir, si on le pouvait, tous ceux qui menaçaient de suivre Newman, et défendre l'Eglise anglicane contre l'ennemi du dedans qui entendait

Digitized by Google

bien profiter de tant de défections pour ruiner à fond l'œuvre *tractarienne*. Dans ce double combat, Keble fut merveilleux de souplesse théologique, d'énergie, d'indépendance vis-à-vis du pouvoir et de confiance quand même [1]. Mais ce n'était pas là sa vraie besogne, et nous chercherions en vain le vrai Keble dans la vivacité des controverses et la sécheresse des arguments.

D'ailleurs, s'il y eut chez lui, vers cette époque, comme un resserrement et une fermeture d'âme, ou du moins une diminution de sympathie de l'intelligence et du cœur, quelque chose enfin qui, chez un moins excellent, aurait fini par tourner à l'obstination de l'esprit de secte, cette heureuse et sainte nature restait dans ses profondeurs, sereine, pieuse, joyeuse et pleinement vivante. Aucune détresse ne pouvait avoir raison de cette élasticité presque enfantine et de cet abandon, instinctif et voulu, aux mains de la Providence.

« Aux heures les plus noires, raconte miss Yonge, et quand les plus rudes coups tombaient sur lui, une fête d'enfants, un jour de vacances, suffisaient à le rasséréner tout à fait... Il avait vraiment le génie de la joie. Visages d'enfants, nobles carac-

1. Voir, en particulier, la préface des *Sermons* (Academical and occasional) 1847. Il y a là 70 pages qui sont peut-être ce qui a jamais été écrit de plus solide en faveur de l'anglicanisme.

Digitized by Google

tères, braves gens, jolies images, musique, paysages, tout le ravissait. Les livres, les livres surtout : quand un ouvrage lui allait, on n'a pas idée de l'intensité de plaisir que M. Keble prenait à le lire. La dernière fois que je le vis, avant la maladie qui devait nous l'enlever, il achevait le *Daniel*, de Pusey, et il était dans l'émerveillement devant la noblesse de Nabuchodonosor[1]. »

Je serais désolé qu'une des lignes que je viens d'écrire pût évoquer chez quelques esprits le bonheur bourgeois d'un fonctionnaire retraité, assez bon vivant et de belle humeur pour cueillir les roses de la vie présente, assez religieux pour attendre paisiblement les grandes vacances du ciel. M. Allies, un des plus généreux convertis d'Oxford, raconte dans ses *Mémoires* que, peu de temps avant son abjuration, il alla voir Keble et que cette visite lui fut un nouvel argument en faveur de Rome. « Marriott me conduisit chez Keble, à Hursley. La visite fut très intéressante. Je n'y passai qu'un jour; mais cela m'a laissé l'impression d'une vie avant tout familiale, *preeminently domestic*. Sa femme, sa sœur, il se réfugiait dans ces deux tendresses pour oublier les orages qui me bouleversaient moi-même, à ce moment-là. Ni

1. Miss Yonge, *Musings on the Christian Year*, XXIII, XLV, XLVI. Voir aussi, à la fin du même livre, le mot de Mrs Wilbraham : « He was one of the most *amusable* of mortals. »

Digitized by Google

confesseur, ni martyr, cela n'était pas dans ses cordes, mais un Walton homme d'église, pêchant au bord paisible des ruisseaux et savourant les jeux de la lumière et de l'ombre tout en balançant une truite au bout de sa ligne. J'étais allé voir Athanase, je n'avais trouvé qu'un pasteur anglican[1]. »

Le trait est bien aiguisé, mais c'est là une boutade de controversiste, une impression qui est tout ensemble sincère et injuste. Dans l'état d'esprit où se trouvait alors M. Allies, le même spectacle, vu de l'autre côté de la Manche, aurait été un argument nouveau en faveur de Rome, et si on lui avait objecté que les meilleurs de nos prêtres ne ressemblent pas à saint Athanase, il aurait sans doute répété le mot de Pascal « ce qui nous gâte... c'est qu'ordinairement on regarde saint Athanase, sainte Thérèse... comme des dieux... Au temps où on le persécutait, ce grand saint était un homme qui s'appelaitAthanase... ».

Pendant dix-huit ans, toute relation entre Keble et Newman avait cessé. J'ai dit comment ils parurent un instant très loin l'un de l'autre, mais aussi comment le mouvement naturel de ces deux âmes, et, on peut l'affirmer aussi, le travail de Dieu en elles, devaient peu à peu les ramener

1. Allies, *A Life's Decision*, p. 73.

Digitized by Google

presque au point de départ. En 1863, Keble se décida à rompre le silence. Il envoya à Newman la vie de l'évêque Wilson qu'il venait d'écrire, et, dans le livre, une petite lettre affectueuse et timide.

MON CHER NEWMAN,

C'est très hardi de ma part, je le sais, de vous demander, après tant d'années, de regarder avec bienveillance ce qui vient de moi. Je ne puis pas oublier et en même temps je ne puis pas me rappeler sans angoisse ce que vous avez dit quelquefois à Crawley et à Copeland sur le silence de votre vieil ami. Cela me touche plus que tout et c'est une des nombreuses choses que, dans ma vieillesse, je vois que je n'aurais pas dû faire. J'aurais dû sentir plus que je ne l'ai fait quel dur fardeau vous portiez pour obéir à votre conscience et que c'était notre devoir à tous de l'alléger autant que possible... Plus d'une fois, j'ai été sur le point d'écrire ; mais toujours quelque chose est venu à la traverse, et je crois bien que je me disais à moi-même : à quoi bon ! puisque, après tout, ce serait froid et contraint et je renvoyais au lendemain, et maintenant je suis effrayé de penser qu'il est presque trop tard. Je ne vous demande qu'une chose : puisque jusqu'ici je vous ai presque traité comme un ami mort, maintenant faites comme si j'étais mourant; la mort ne tardera pas d'ailleurs, puisque je suis dans ma soixante-douzième année. Ainsi, mon cher, mon vieil ami, pardonnez-moi tout ce qu'il y a de coupable dans mon silence et donnez-moi la joie d'espérer qu'en dehors de ce qui résulte forcément de notre triste position, il n'y aura aucune amertume entre vous et moi ; il me semble qu'il n'y en a jamais eu chez vous... et maintenant, cher Newman,

Digitized by Google

que je vous redise : « Que Dieu soit avec vous, qu'il nous pardonne, qu'il nous réunisse comme il voudra et quand il voudra. » — Je sais bien que vous me répondrez un petit mot...

Newman répondit, et il fut décidé qu'on se reverrait bientôt. Le jour fut pris pour cela; mais Newman, ayant appris que Pusey y serait, écrivit à Keble que c'était trop pour une fois, et qu'il viendrait un autre jour. Puis il se reprocha cette « lâcheté » et vint brusquement à la date qui avait été d'abord convenue. Keble était sur la porte du presbytère et, chose cruelle, les deux amis, les deux vieillards, ne se reconnurent pas. Newman tendit sa carte. Keble lui dit à l'oreille que Pusey était là, puis il fit entrer Newman, l'embrassa tendrement et sortit pour préparer Pusey à cette rencontre. Le soir, raconte Newman, « Pusey nous quitta pour aller lire le service à la chapelle, et je restai avec Keble dans le jardin... Nous fîmes quelques pas, puis nous restâmes longtemps à regarder en silence l'église et le cimetière, dans la beauté paisible du soir. Alors il se mit à causer, sur le ton de la vieille intimité d'autrefois ; il y avait même quelque chose de plus, peut-être, et c'était comme si nous ne nous étions jamais quittés ».

Digitized by Google

LA

VIE RELIGIEUSE D'UN BOURGEOIS

AU XVIIe SIÈCLE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA
VIE RELIGIEUSE D'UN BOURGEOIS
AU XVIIe SIÈCLE

JEAN MAILLEFER [1]

Comme toutes les jeunes sciences, la psychologie religieuse aime l'étude des phénomènes extraordinaires. Les simples confidences reçues par un livre d'heures l'attirent moins qu'un récit de visions célestes, et elle est peu tentée de s'arrêter devant un marguillier, assoupi dans les délices du banc d'œuvre, ou devant une vieille femme qui récite, pour la millième fois, la même

1. *Mémoires de Jean Maillefer, marchand bourgeois de Reims* (1611-1684), publiés sur le manuscrit original de la bibliothèque de Reims, par Henri Jadart, Paris, Picard ; Reims, Michaud, 1890.

Les Maillefer touchent de très près à l'histoire du saint fondateur des Ecoles chrétiennes. Le second fils de l'auteur des *Mémoires* épousa, en 1679, Marie de La Salle, sœur de saint Jean-Baptiste de La Salle, et l'on sait la part importante qu'eut dans la fondation des premières écoles Mme Maillefer, cousine de Jean Maillefer. Sur la conversion et sainteté de celle-ci on trouve de très curieux détails dans les anciennes éditions de la *Vie de*

Digitized by Google

prière. Mais, fort heureusement, la communion des saints ne repousse pas ces âmes ordinaires et, d'ailleurs, quand on les observe avec sympathie, on s'étonne de la richesse et fécondité de vie surnaturelle qui transforme parfois leurs humbles vies. Jean Maillefer, marchand rémois du XVIIe siècle, est un type excellent de cette famille d'âmes. A le voir, en passant, dans sa boutique, et à l'entendre deviser avec ses amis, on pourrait croire que sa religion est toute de surface et de routinière obéissance aux traditions de ses pères ; il n'en est rien. Laissez un peu bavarder le bonhomme, et le vrai chrétien qu'il est ne tarde pas à se découvrir.

Monsieur Jean-Baptiste de La Salle. Rouen, 1733, liv. I, ch. VII. *Voie cachée par laquelle la divine Providence mène imperceptiblement M. de La Salle à l'exécution de ses desseins par un homme envoyé à Reims par Mme de Maillefer pour y ouvrir des écoles gratuites. Abrégé de la vie admirable de cette dame depuis sa conversion* (p. 147-161).

On lit dans les *Mémoires de Jean Maillefer* : « Le 19 juillet 1671, je suis prié au convoi de Mlle la conseillère de La Salle, Nicolle Moet de Brouillet, qui est morte à trente-huit ans. — 8 avril 1672, mort de M. le conseiller de La Salle. » Il s'agit de la mère et du père du saint.

Digitized by Google

Ne faisons pas difficulté de l'avouer. Bourgeois, et bourgeois de France, ce compatriote et contemporain de La Fontaine n'avait aucune inclination vers le mysticisme. « Les Maillefer aiment leurs aises, » dit-il quelque part; c'est la devise du bourgeois de tout pays. De plus, marque nationale, celui-ci allait à la recherche de ses aises avec une belle gaillardise d'humeur et une extrême vivacité d'esprit. Chrysale, si l'on veut, mais un Chrysale remuant, alerte, curieux de tout, et qui, n'était la peur du naufrage, eût fait volontiers plusieurs fois le tour du monde.

J'ai eu dessein, il y a plus de vingt ans, de faire un voyage en Hollande. Amsterdam a une réputation si grande que, dès mes plus tendres années, j'ai eu une passion merveilleuse de la voir. Hé! que le pouvoir de l'homme n'est-il aussi grand que la volonté! Cela viendra à l'autre vie à ceux qui seront, par la grâce de Dieu, en paradis. Mes désirs n'étaient pas moins violents que ceux de Christophe Colomb et de Magellan. Je n'aurais pas seulement celui de voir la Chine, mais tous les pays découverts et à découvrir...

Quel obstacle l'empêche donc? Une humeur casanière et prudente qui lui vient « du sang, de la naissance et des parents » :

Digitized by Google

Car on dit que les Maillefer aiment leurs aises. Ha! sans cela, je me serais embarqué. J'aurais mis toutes mes espérances au vent et tout mon vaillant pour fréter un, deux, quatre vaisseaux pour courir toute la terre. Je vous en aurais bien conté...

Vous voyez : toujours le même dualisme, don Quichotte et Sancho en une seule personne, et Sancho l'emportant presque à chaque conflit. La lutte subsiste, même lorsque, après vingt ans d'hésitation, le voyage de Hollande est décidé.

Et voilà le carrosse et la compagnie qui m'attendent... « Adieu, ma chère m'amour ; j'espère te revoir dans six semaines vive, ou deux mois, au plus tard. Hélas! que fais-je et que dis-je; comment me séparer de moi-même et de mon cœur?

Un moment sans te voir
Ce m'est une heure;
Je ne puis te quitter
Que je ne meure.

— Non, non, dit-elle, je ne vous quitte pas, je désire vous aller conduire. » Ma femme vint jusqu'à Sedan et Charleville. Mais qu'avez-vous fait, ma chère âme? les adieux ne sont pas moins cuisants à Charleville qu'à Reims. Nous nous séparâmes enfin[1]...

Que la « chère âme » se rassure. L'absence ne sera pas longue. Trente ans plus tôt, quand il apprenait le négoce à Paris, Jean Maillefer était

1. *Mémoires*, p. 68-69. J'ai respecté scrupuleusement le style ; mais je me suis permis, sauf pour quelques fautes plus savoureuses, de moderniser l'orthographe.

Digitized by Google

déjà « possédé de l'humeur des enfants de Reims, lesquels, la plupart, au lieu de chercher des établissements ailleurs, reviennent tous auprès de la marmite du père et mère[1] ». De telles humeurs deviennent plus exigeantes avec les années. Il a plus de cinquante ans, tenez sa calèche prête, vous le verrez bientôt revenir au logis.

C'est lui déjà, tout malade de la route. « Voilà, écrit-il, comme j'espère, mes plus longs voyages faits » ; et il se remet de plus belle à écrire ses mémoires. Précieuse besogne pour lui, car il faut de plus en plus qu'il se suffise à lui-même et s'ingénie à ne pas trouver les journées trop longues. Ses enfants ont grandi et commencent à se disperser, ses amis disparaissent les uns après les autres, sa seconde femme aura bientôt rejoint la première, et, pour comble de solitude, il est depuis longtemps « fort incommodé de l'ouïe ; faut dire sourd » ; on ne lui parle que sur une ardoise, ou en criant très fort à son oreille gauche, qui est un peu meilleure que l'autre.

Mais cette nature, à la fois vive et légèrement épaisse, ne connaît pas l'ennui. Ses souvenirs l'occupent, et puis, « il y a toujours quelque chose de nouveau qui aide à passer le temps[2] ». Et donc

1. *Mémoires*, p. 12-13.
2. *Œuvres morales* (éditées à la suite du *Journal*). *Conduite pour ma vie*, p. 133.

Digitized by Google

Jean Maillefer revit ses années de folle jeunesse, les visites trop assidues au « cabinet des confitures » de M. Mathon, un de ses premiers maîtres, et ses longs séjours à Lyon, « ville de débauches », où il « fréquentait davantage les jeux de paume et les cabarets que les églises ». Il recommence le voyage d'Italie et, pour la centième fois, faute d'auditoire, il se raconte à lui-même comment il lui fut donné de parler à *Sa Sainteté*.

J'avais tous les désirs d'être admis au pied du Pape. C'était Urbain 8me de la maison des Barberius. Je ne pus l'obtenir de M. l'ambassadeur de France, M. des Nouailles [1], sitôt que je le souhaitais. Me rencontrant un matin à Saint-Pierre, au Vatican, l'ambassadeur d'Espagne passa, qui allait à l'audience. Je dis à nos messieurs : « Attendez-moi ; je m'en vais baiser les pieds du Pape. » Je me glissai parmi les gens de M. l'ambassadeur... et passai le troisième ou quatrième... Le Pape était assis dans un fauteuil de velours cramoisi tout broché d'or et avançait son pied qui était dans une pantoufle couverte de pierreries qui éclataient beaucoup, que nous baisâmes chacun à notre rang, et j'étais le troisième ou quatrième au plus... J'avais fort bien entendu, car j'avais l'ouye fort bonne, et que ne l'ai-je de même! mais il ne plaît pas à Dieu; j'avais, dis-je, entendu que Sa Sainteté avait accordé des indulgences et des pains d'azime bénits à ceux qui lui avaient baisé les pieds devant moi. Afin d'avoir l'honneur de me vanter d'avoir parlé au Pape, je lui dis : *Etiam mihi, sanctissime*

1. François de Noailles, comte d'Agen, ambassadeur à Rome, en 1633.

Digitized by Google

Pater. Il me répondit : *Tutti quanti*. Ceux qui sauront l'italien n'auront pas besoin de l'explication de ces paroles, mais aux autres cela veut dire qu'il en accordait autant aux uns comme aux autres. Je retrouvai messieurs nos Français qui me congratulèrent de ma hardiesse et auraient désiré avoir fait de même. Car, en effet, ils ne purent depuis l'obtenir. Une autre fois, comme le Pape allait en chapelle, je vis que tout le monde, dans une des galeries du Vatican, se mettait à genoux et criait. Je criai comme les autres, et je dis : *Sanctissime Pater, da mihi benedictiones ordinarias et extraordinarias*. Un camérier vint me dire aussitôt à l'oreille : *Due centi*[1].

Rome, Venise, Lyon, un feu d'artifice à Paris sur « la rivière », la chance de se trouver en bon endroit et juste à point pour voir flamber la Sainte-Chapelle, souvenirs et réflexions s'entassent ainsi au petit bonheur dans les *Mémoires*. Mais, soudain, le brave homme tressaille, et, moitié sérieux puisqu'il essuie une larme, moitié rieur puisque sa large figure s'illumine, il entonne un hymne à l'amour — à peu près le chœur d'Antigone, mais transposé à l'usage d'un marchand de Reims.

Mais voici des nouvelles ! Voici l'amour qui se fait faire place et vient s'emparer, comme un maître qui entre en son logis, de toutes les puissances de mon âme et de mon cœur, pour ne plus me quitter et m'accompagner jusqu'au tombeau. Quelque résistance qu'on fasse, il faut fléchir. Et comment résister au vainqueur des vainqueurs ?... Grand

1. *Mémoires*, p. 20-22.

Digitized by Google

prince, oui, grand prince, on peut bien vous appeler ainsi, puisque sans vous il n'y aurait rien. Les rires, les joies vous accompagnent; vous aimez la jeunesse et ne méprisez pas la vieillesse. Comme je dois encore parler de vous dans la suite de mes écrits, permettez-moi que je vous quitte. Hélas! ce mot de vous quitter, comment le pourrai-je!...

Un jour donc qu'il était à lire dans sa chambre, une demoiselle Ravaux vint dans la boutique de Maillefer, acheter « une jupe de tabis, couleur de rose ».

Feu ma tante vint frapper à la porte et m'appeler pour montrer des étoffes à ces demoiselles. Mais que vis-je? ma liberté fut agréablement prise. Je leur vendis à leurs premières offres ce qu'ils avaient à faire, et, avec leurs marchandises, ils emportèrent mon cœur[1].

Après quatorze ans de bonheur paisible, Mme Maillefer mourut, et la « dissolution » de ce mariage fut « effroyable et tout ensemble épouvantable[2] ». Il n'est qu'un remède à de tels maux. Quatre mois après cette mort, Jean Maillefer se fiançait à la nièce d'un marchand de ses bons amis. Comme nous l'avons déjà vu, il devait encore lui survivre; et maintenant il repasse avec une tristesse mêlée de complaisance le petit discours qu'il tint à la jeune fille, au moment de lui demander sa main.

1. *Mémoires*, p. 32-35.
2. *Ibid.*, p. 47.

Digitized by Google

On la fit lever et habiller, venir avec Mlle Deue, sa tante... je saluai... je baisai l'une et l'autre et je dis à ma maîtresse : « Mademoiselle, nous sommes ici sur un marché que quand il est fait, il ne peut être défait que par la mort. Monsieur votre oncle m'a fait la grâce de m'accorder votre belle personne, mais ce présent... je ne puis pas l'accepter, si vous ne vous donnez pas vous-même. Mais, auparavant, vous avez des choses qui veulent que vous y fassiez des considérations. Il s'en faut bien que mon cœur vaille le vôtre... ce n'est pas encore tout : j'ai trente-huit ans (elle n'en avait que dix-neuf), je suis veuf, j'ai été marié quatorze ans, j'ai un fils que j'aime ; du surplus, il y a de quoi vous satisfaire. » — Elle répondit ! « Je suis votre servante. » — Aussitôt les cuisiniers employés pour les festins[1]...

Ces plaisants détails ne sont pas aussi étrangers qu'on pourrait d'abord le croire à une étude de psychologie religieuse. Bien qu'elle en soit l'acte le plus parfait, ou, pour parler plus exactement. à cause de cela même, notre vraie prière ressemble à notre âme et en prend naturellement la couleur. Tendre, spirituelle, positive ou chevaleresque, noble ou bourgeoise, audacieuse ou timide, elle peut, suivant le point de vue où l'on se place, ou nous éclairer sur l'intime secret d'une âme, ou s'éclairer elle-même de ce que par ailleurs nous avons pu surprendre de ce secret. Jean Maillefer n'étant pas très prolixe sur le chapitre

1. *Mémoires*, p. 49-50.

Digitized by Google

de ses dévotions, nous devons, même en vue d'étudier sa vie religieuse, le suivre d'abord dans les actions communes et la vie de tous les jours. Comme on a pu déjà s'en rendre compte, la tâche n'est pas compliquée, non que tout chez lui soit à la surface; mais il nous parle de lui avec tant de sans-façon que bientôt son image s'installe en nous aussi vive que si nous avions assisté au festin des secondes noces ou aux péripéties du voyage d'Amsterdam.

Et ne craignez pas qu'il se flatte et nous en impose. Le digne homme n'est point vaniteux, et quand, d'aventure, il institue un parallèle entre lui-même et Montaigne, c'est uniquement pour se mieux connaître et sans la moindre prétention de s'égaler à plus fort que lui.

J'ai beaucoup de l'humeur de Montaigne par l'uniformité d'une vie paisible et commune, pour l'aversion des drogues d'apothicaire et des ordonnances des médecins. J'ai trouvé une petite différence en ce qu'il dit qu'il ne peut se passer de gants. J'en ai dont je ne me sers pas la plupart du temps, mais je n'ai pas son esprit ! c'est comme du jour à la nuit[1].

Non; ni l'esprit ni la plume; mais la spirituelle bonhomie du ton désarme toute critique.

Me voici donc à l'âge de trente-huit ans, mon cher lecteur; s'il vous ennuie, vous êtes libre, n'allez pas plus

1. *Journalier*, p. 277.

Digitized by Google

avant; la matière n'est pas riche, et moi qui l'écris, je n'ai peut-être pas l'industrie de la relever[1].

L'industrie, d'ailleurs, n'est pas tout à fait absente. L'imagination de ce vieillard reste très active, soit qu'il nous peigne un de ses contemporains, qui, pour avoir changé de maison « fondit comme le beurre à la poêle[2] », soit que, parlant de la façon dont lui-même « allonge sa vie », il se compare à un « vieux bâtiment qui menace ruine et que l'on estançonne » de tous les côtés[3]. Il arrive aussi que ces notes, jetées toutes chaudes sur le papier, gardent très exactement la couleur, le bruit et le mouvement de la vie. Qu'on lise plutôt cette page amusante et, si je pouvais oser cet affreux mot, cinématographique sur Mlle de Montpensier.

Une autre fois, Mademoiselle logea chez moi, qui est une admirable princesse, gaie et bonne et d'un esprit vif. Elle avait toujours ses violons à son lever, coucher et repas. Elle me fit une fois trois demandes toutes ensemble, auparavant que j'eusse répondu : me demanda le chemin de Sedan, de parler à M. le lieutenant, et si je ne savais pas qu'il y eût quelqu'un à la ville à M. le comte de Grand-Pré; eut la bonté de venir dans ma chambre le jour qu'elle partit du grand matin, me dire qu'elle nous avait bien fait de l'incommodité. Au contraire, nous n'avions été nulle-

1. *Mémoires*, p. 45.
2. *Journalier*, p. 256.
3. *Ibid.*, p. 283.

Digitized by Google

ment incommodés. De là elle allait frapper du pied aux portes de mes voisins, éveiller ses gens et dire qu'ils l'allassent attendre à la porte de la ville. Cependant elle trempait du pain au milieu de la rue dans de la soupe et déjeunait ainsi debout[1].

Manifestement, Jean Maillefer est encore un peu ahuri par cette princière bousculade, mais il en garde un souvenir plein d'admiration. C'est qu'il a lui-même, toute proportion gardée, « un esprit vif », prompt à la répartie, ennemi de la somnolence et avide de distractions. Le *Journalier*, écrit d'un style moins ambitieux que les *Mémoires*, dans les années d'infirmité et de vieillesse, nous montre cette activité toujours en train, toujours amusée et de joyeuse humeur. Visites reçues, billets d'enterrement, merveilles contemplées à la foire, lectures graves ou légères, médecines prises et longuement racontées, on chercherait en vain, dans ces journées bien pleines, une place à l'ennui ou à la torpeur.

Septembre 1670. — En retournant à Ponce Ludon, la galèche a renversé, où étaient avec moi mes deux filles et le petit François. Grâce à Dieu, personne de blessé, que quelques larmes répandues.

Le 30, je suis allé voir à la foire de Saint-Remy un combat d'un *hours* contre quatre dogues...

Octobre. — J'ai assisté à une première messe d'un jeune

2. *Mémoires*, p. 59-60.

Digitized by Google

cordelier, neveu du Père gardien. Il avait une couronne de fleurs sur la tête...

Le 11, on a cueilli huit grands paniers de poires de Rousselet... Les trois quarts des fruits, pommes, damas noir, damas violette, nobertes tombent...

J'ai vu chez M. Lancelot Favart le microscope qui grossit les objets, tant célébré dans le *Journal des savants*[1].

En mars 1671, il dresse une liste de ses parents et de ses amis qui sont morts. Il y met entre autres :

M. Frémin, chanoine, chez qui j'allais souvent deviser et passer le temps avec des honnêtes vieillards bourgeois et les nouvelles de la gazette burlesque[2].

Cinq ans plus tard, il raconte une prouesse de curiosité qui aurait pu lui causer malheur.

Je vais à l'enterrement de deux religieuses.... Je me hasardai de monter sur une échelle, dans le jardin de Tourtebalte, pour voir l'enterrement dans leur cloître, où il y avait grande quantité de chanoines, ce que je ne devais pas faire, car, comme je deviens fort pesant, si je fusse tombé, je m'aurais bien blessé ou peut-être rompu le col[3].

C'est là comme la dernière étincelle du goût pour les aventures qui l'avait jadis conduit en Italie et en Hollande. A quoi bon courir quand on sait aussi bien que lui s'amuser et philosopher à propos des moindres choses ?

1. *Journalier*, p. 141-142.
2. *Ibid.*, p. 148-149.
3. *Ibid.*, p. 208.

Digitized by Google

18 novembre 1678. — J'ai pris ce matin du *cocolat;* c'est un breuvage dont on se sert dans le Mexique, qui est fort stomacal... Nous prendrons enfin les modes, nourritures et habits des nations étrangères.

19. — C'est un perpétuel changement ici-bas. Je crois qu'il y a peu de gens à présent qui se souviennent, je veux dire qui aient vu les biscornettes. Pour entendre l'explication de ce terme, faut savoir qu'il y a quarante ou cinquante ans que les principales dames ou bourgeoises de cette ville portaient des couvre-chef qu'on appelait couvre-chef de damoiselle (feu ma mère est peinte dans ma galerie avec le sien), et leurs filles portaient une coiffure qu'on appelait biscornette. L'une et l'autre étaient de fines toiles blanches, claires et empesées. Cette coiffure était très belle et plus belle que leurs écharpes de taffetas noir qu'elles portent à présent[1].

On aura remarqué le soupir philosophique qui prélude à ce dernier fragment. Il n'est pas rare, en effet, que des sentences gnomiques du même genre viennent interrompre cet aimable bavardage. Oh! rien de bien métaphysique; mais ces petits refrains de placide et pesante sagesse ont pour nous leur importance, puisqu'ils achèvent de nous peindre notre héros. Cueillons donc sans ironie, s'il se peut, quelques-uns de ses aphorismes.

C'est un bel exercice que le jeu quand on gagne...

Le bon jugement est bien plus nécessaire que l'esprit vif dans la conduite de la vie et des affaires....

1. *Journalier*, p. 261. M. Jadart estime que la biscornette devait ressembler à la coiffe des Sœurs de Saint-Vincent de Paul.

Digitized by Google

C'est un beau mot qu'il faut prendre le temps comme il vient et faire de nécessité vertu...

Les livres in-folio se lisent assis; mais ceux in-quarto et in-octavo se peuvent lire en se promenant et faire de temps en temps quelque pose, et diversifier les bons et les prendre avec modération...

Il n'y a pas de remède contre les maux incurables...

C'est grand'pitié quand l'esprit manque[1]...

C'est grand'pitié dans un ménage quand il n'y a pas d'argent[2].

Je ne dis pas que ces pensées soient bien nourrissantes; mais, semées à chaque page des *Mémoires* et du *Journalier*, elles nous aident à réaliser le bel équilibre de cette nature à la fois très vive et très raisonnable. Là semble être, en effet, la marque non seulement de Jean Maillefer, mais de la classe à laquelle il appartient, de son époque et de son pays, et par là, non certes par le talent, mais par le bon sens, la simplicité, la verte santé de l'esprit et du cœur, il rejoint de très près ces autres bourgeois admirables qui s'appellent Pierre Corneille, Jean Racine et Bossuet. « Je pèse presque toutes mes actions, dit-il de lui-même en une page significative, non pas si fort les paroles[3]. » Voilà bien

1. A propos de Roussain, marchand tailleur, qu'on vient de mettre en pension « chez les Frères Prêcheurs pour ce qu'il a perdu l'esprit... on a mis ledit Roussain dans une cage, chez les Frères Prêcheurs, où ils en tiennent d'autres... ». (P. 143.)

2. *Mémoires*, p. 30; *Journalier*, p. 147, 160, 284, 273, 143.

3. *Mémoires*, p. 64.

Digitized by Google

si je ne me trompe, le bourgeois de France, léger, curieux, qu'un rien suffit à distraire, bon enfant mais incapable de retenir une saillie, tout au dehors en apparence, et, soit peur de tourner au solennel, soit pour éviter un effort inutile, se donnant souvent l'air de vivre au hasard, mais, au fond, sensé, prudent, économe, sage en un mot, d'une robuste sagesse, à égale distance des emballements et de la lenteur, et qui, dès qu'il faut agir, fait trêve aux enfantillages, se retrouve et se ressaisit tout entière.

Digitized by Google

II

Transportons-le tel quel, avec le scrupuleux réalisme des peintres flamands, sur un volet de triptyque d'église, dans l'attitude du recueillement et de la prière. Tel quel, sans troubler l'apaisement de son regard par une fixité extatique ou par une flamme d'exaltation, sans amincir ses bonnes joues satisfaites, sans effiler ses larges mains. Inutile même de le représenter à genoux. Qu'il ne bouge de son fauteuil. Il n'en sera que plus exactement le symbole de cette dévotion assise, rassise, que nous voulons étudier à propos de lui.

La question est importante. Il ne s'agit, en effet, de rien moins que de savoir si le Français moyen est capable de sentiment religieux. Plusieurs en doutent; j'entends parmi ceux qui ont observé dans d'autres pays les manifestations de la foi. Juste milieu entre le naïf et pieux formalisme des chrétientés méridionales et le mysticisme fiévreux de certains Anglo-Saxons, notre religion semble s'être rationalisée de plus en plus et comme évaporée sous l'influence desséchante de l'esprit pratique et du bon sens. Images et formules sont loin

Digitized by Google

de tenir dans notre dévotion la place qu'elles occupent dans celle d'un Italien ou d'un Espagnol, et, d'un autre côté, des épidémies d'exaltation semblables à celle qui engendra le méthodisme ne pourraient tenir longtemps chez nous contre la pénurie d'enthousiasme et les assauts du ridicule. Quelle qu'ait été leur origine, les mouvements religieux qui ont eu le plus d'importance dans notre histoire ont presque tous dévié très vite dans le sens de l'action extérieure et des œuvres, quand, par bonheur, la rage de discuter ou l'amplification des rhéteurs n'en ont pas éparpillé à tous les vents la puissance[1]. La piété même du moyen âge ne fait pas exception. Sans être grand clerc, on sait aujourd'hui que, dans cette époque féconde, la floraison intime des âmes ne correspondait pas aux sublimes élancements des cathédrales gothiques, et que la plupart des prières qui montèrent sous ces voûtes n'étaient pas d'une essence beaucoup plus mystique que les prières de notre excellent Maillefer.

1. A qui serait trop surpris de ces remarques, il suffirait de rappeler quelques faits indiscutables que fournit, à première vue, la littérature religieuse comparée. En France, avant le romantisme, peu de livres religieux se lisent autant que les *Essais de morale* ou les Sermons de Bourdaloue. En Angleterre, la vogue est au petit livre d'un visionnaire, *the Pilgriim's progress*. Les cantiques religieux, si misérables chez nous, ont en Angleterre une vraie valeur, plusieurs du moins, et, en tout cas, exercent une extraordinaire influence, etc., etc.

Digitized by Google

Le Français pourtant est chrétien, très chrétien même, ou du moins il peut toujours le devenir, mais à sa façon. Il l'est, comme il est poète, à fleur de terre, très loin de ce qu'en dehors de chez nous on appelle l'*idéal;* très près de la réalité concrète, saine et vulgaire que les moins spirituels de nos sens peuvent toucher. Sans doute, pour nous comme pour tout le monde, la religion c'est l'invisible, ou du moins le pont entre l'invisible et nous, et il faut bien qu'au moins la dernière arche de ce pont se perde dans la brume du mystère. Mais, au lieu que d'autres vont à cette arche suprême d'un premier élan, invinciblement nous hésitons avant de nous aventurer jusque-là, et lorsque enfin nous avons essayé sur ces planches douteuses quelques pas tremblants, nous revenons vite en arrière reprendre pied sur la terre ferme et contact avec la foule. Notre foi à l'invisible n'est pas pour cela moins entière, et c'est peut-être même pour nous une observance religieuse que de renoncer aux contemplations aveuglantes et aux recherches trop passionnées. Paisiblement et solidement, nous nous en rapportons à la parole de Dieu pour ce qui concerne les choses d'outre-terre, et puisqu'un certain excès est de l'essence même de toute vie religieuse, parfois nous choisirons de préférence les excès de l'apostolat, du dévouement et du sacrifice.

Digitized by Google

Mais cet excès n'est pas demandé à tout le monde et ne saurait être de tous les jours. A propos d'un de ses cousins qui, s'étant mis de trop grand cœur au travail, avait abrégé sa vie, Jean Maillefer écrit sagement dans son *Journalier :* « Il faut apporter une modération même dans les choses honnêtes[1]. » Bien comprise, cette petite phrase pourrait servir d'épigraphe à une histoire du sentiment religieux en France, pourvu qu'on fît bien voir dans cette modération non pas le résultat d'un calcul, mais l'obéissance spontanée à un des instincts les plus irréductibles de notre race. Modéré, Jean Maillefer le fut toujours, en dévotion comme en autre chose ; et il montre par son exemple que, malgré de réelles insuffisances, cette vertu bourgeoise ne manque pas d'une véritable grandeur.

Ce qui nous donne parfois la tentation de ne pas trouver ces âmes assez religieuses, c'est le calme parfait de leur conscience, la sérénité de leur foi qu'aucun doute, aucune angoisse ne viennent troubler. Inquiets et agités que nous sommes, nous leur en voulons presque de nous ressembler si peu. Trop souvent, en effet, chez nous, la pensée de Dieu, quand elle devient enfin réelle et vivante, secoue étrangement l'intelligence

1. Page 224.

Digitized by Google

et les cœurs qu'elle traverse, brûle la page où de tremblantes mains essaient de la fixer. Chez Jean Maillefer, rien de pareil. Regardez avec quelle simplicité antique, énumérant un jour les rares amis qui lui restent et faisant le compte des morts, des oublieux et des absents, tranquillement il continue :

Les amis sont nécessaires et pour le spirituel et temporel, l'âme et le corps ; mais quand nous serions abandonnés de tout le monde, Dieu ne nous abandonne pas si nous ne nous abandonnons pas nous-même premièrement[1].

Quelques années plus tard, il écrit encore avec la même assurance :

2 octobre 1678. — J'ai dîné seul ; tous mes enfants grands et petits, dehors. Cela ne m'est plus rien. J'ai Dieu, la prière et mes livres qui me sont de bonne compagnie[2].

Dieu, ami qui tient lieu de tout et reste quand les autres nous quittent ; la pensée n'est pas neuve, mais le curieux est de voir avec quelle plénitude de réalité elle habite dans cet esprit très positif. Coucher ainsi Dieu simplement dans le registre où l'on inscrit par le menu les visites et rencontres de chaque journée est d'une foi plus significative et convaincante que si, de dessein

1. *Journalier*, p. 148.
2. *Ibid.*, p. 251.

Digitized by Google

prémédité, on rédigeait une élévation spirituelle; ou que si on montait en chaire pour y dérouler avec éloquence l'argument de la cause nécessaire ou du premier moteur qui ne bouge pas. Que voulons-nous, après tout, et quelle est, en dernière analyse, le suprême intérêt de ces études religieuses, si ce n'est d'amasser le plus grand nombre de témoignages d'hommes sincères qui parlent du monde invisible comme voyageurs qui en reviennent et vont en reprendre le chemin? Jean Maillefer est de ceux-là, et son gros bon sens donne plus de poids encore à son témoignage. Il ne nous dit pas avec Tolstoï : « J'ai senti Dieu [1] »; mais il nous montre que Dieu est quelqu'un pour lui, et que la prière est chose sérieuse.

30 novembre 1671. — Ce jour, j'ai prié au soir alentour de ma table et huit enfants avec moi, car mon aîné est à Paris et Jeanneton à la congrégation. J'ai aujourd'hui soixante ans accomplis[2].

Ce n'est rien, ces trois lignes, et Jeanneton vient mal à propos nous faire sourire; mais tout de même n'est-ce pas un beau spectacle que de voir ce vieillard bénissant la table, donnant un soupir aux absents et aux morts, et, comme l'ont fait avant lui ses pères, rendant à son tour témoignage à la bonté du Dieu vivant.

1. *Paroles d'un homme libre. Pensées sur Dieu*, p. 289.
2. *Journalier*, p. 154.

Digitized by Google

Revenons à Jeanneton. Le 20 septembre 1671, le *Journalier* porte ces simples paroles :

Jeanne Maillefer, ma fille, est entrée à la congrégation après m'avoir demandé mon consentement. Je prie Dieu que ce soit pour sa plus grande gloire et pour son salut.

D'autres vocations religieuses devaient suivre celle-là ; d'autres vides se faire encore autour de la table où le patriarche avait fêté ses soixante ans.

Ce 20 janvier 1679. — J'ai bien de la consolation et à vous remercier, ô le Dieu de mon âme, de ce que vous daigniez et vouliez attirer mes enfants qui sont plus à vous qu'à moi, au service de vos autels. Je vous en rends grâce de toutes mes affections [1]...

Copie d'une lettre que Pierre Maillefer, mon fils, a écrite ce jour à son frère le religieux, laquelle lettre est toute trempée de larmes qu'il a répandues en l'écrivant [2].

Cette lettre m'a touché, et je ne peux m'empêcher de verser des larmes en la transcrivant. Je vois et loue Dieu que mon enfant est mon maître en les vertus. Ces sentiments sont pieux, et on voit qu'ils partent des expressions du cœur [3].

Et voilà comment ce bourgeois entendait le sacrifice. Cette allégresse dans l'offrande est, d'ail-

1. *Journalier*, p. 153.
2. M. Jadart n'a pas imprimé cette lettre. Je suppose que le jeune homme devait entretenir son frère, religieux prémontré, de ses propres idées de vocation, qui devaient aboutir peu de temps après. Leur aîné à tous deux, Philippe, était chanoine de Notre-Dame.
3. *Journalier*, p. 262-263.

Digitized by Google

leurs, un des caractères du sentiment religieux chez nous, et compense, si besoin est, la sécheresse de notre prière. Tel que nous le connaissons, Jean Maillefer n'avait pas été loin de consacrer aussi à Dieu sa prime jeunesse, et ce ne fut pas précisément par amour de ses aises qu'il ne donna pas suite à ce dessein. Écoutez-le nous raconter plaisamment pour quelles raisons providentielles et imprévues il s'était alors décidé à ne pas quitter le monde.

En ce temps-là, et devant que partir de Reims, j'étais tellement irrésolu de la condition de vie que je devais choisir, que j'eus deux volontés ensemble : l'une de me rendre Jésuite ; et l'autre, Minime, et les RR. PP. Jésuites me dissuadèrent d'être Minime, et les RR. PP. Minimes d'être Jésuite ; et comme les uns et les autres avaient des raisons à peu près égales, je les crus, l'égalité des raisons m'empêchant de choisir[1].

Mais ne craignez pas que, pour être resté au logis, notre homme ait complètement renoncé à la perfection évangélique. Il n'en est rien, et sa religion ne se borne pas à éviter avec plus ou moins de vigilance les fautes qui compromettent le salut. Sobre d'effusions pieuses, il n'en est pas moins sérieusement exigeant vis-à-vis de lui-même, et la carrière qu'il se trace ne se ressent pas de la mollesse d'un christianisme amoindri.

1. *Mémoires*, p. 9.

Digitized by Google

AU NOM DE DIEU

Du dernier novembre 1668

CONDUITE POUR MA VIE. — J'ai, ce jour, 57 ans ; veuf.

1. La première action du jour, faut aller à l'église offrir à Dieu toutes choses, et le prier de garder de l'offenser.

2. Étudier tous les jours la sagesse ; songer aux obligations de bien vivre pour toi-même, et donner bon exemple à tes enfants et domestiques.

3. Te donner la patience en toutes choses. Ce qui ne se peut faire en un temps se fait en un autre...

11. C'est une belle chose que la vérité ; ne t'en éloigne jamais. Un homme qui, avec la grâce de Dieu, mène une bonne vie, et qui est véritable en ses paroles et résigné à Dieu, on peut dire qu'il ne craint pas les hommes, ni rien qui soit au monde que Dieu, et marche la tête levée.

12. L'oraison et la lecture des livres dévots et moraux c'est la nourriture de l'âme ; prends-en tous les jours comme tu fais tes repas, et ainsi tu seras joyeux et content...

16. Le chemin des croix et des afflictions portées patiemment mène au ciel...

23. Quand on fait une action, la faut faire qu'on puisse la continuer. Il est certain qu'on ne peut jamais continuer jamais le chemin du vice ; aussi c'est un sot chemin...

27. Il faut que l'oraison, la méditation et mes devoirs soient maintenant mes divertissements...

35. Ne te lasse pas de souffrir les ingratitudes et de faire plaisir à ces gens-là[1]...

Sans doute, la pratique quotidienne n'était pas

1. *Œuvres morales*, p. 128-132.

Digitized by Google

toujours à cette hauteur ; mais, en somme, l'étude attentive du *Journalier* montre que ce ne sont pas là de simples paroles écrites dans une heure de ferveur et vite oubliées. Plus que tout le reste, l'admirable patience de Jean Maillefer nous renseigne sur la sérénité, l'élévation, la constance et la générosité de sa foi. Au cours de cette longue vie, dont le *Journalier* est l'écho naïf et fidèle, on ne surprendra pas une vraie plainte, un soupçon de murmure, et il semble, au contraire, que la vertu du bon vieillard devienne plus souriante, à mesure que les joies humaines s'éclaircissent et que s'allonge le cortège des deuils, des privations et des maladies.

De vendredi en vendredi, il allait lire « la Passion de Notre-Seigneur » sur « la fosse » de sa seconde femme, et, de retour, se remettait plus allègrement au courage, à la prière et à la joie.

16 janvier 1670. — Je crois que je ferais mieux de rire de toutes mes infirmités que d'en pleurer[1].

Des INFIRMITÉS. — Je suis extrêmement sourd depuis la mort de Marie Lefèvre, ma femme. On ne me peut parler que par l'écriture, c'est ce qui est une peine à ceux qui ont la bonté de m'écrire et patience à moi. C'est la cause que je n'aborde personne, et que je ne fais de visite que à peu ; et quand je suis en compagnie, après bon jour, bon soir, comme vous portez-vous ? Je ne dis mot qu'on ne m'écrive, crainte de parler hors de propos et faire des

1. *Journalier*, p. 139.

Digitized by Google

coq-à-l'âne, et *je n'en suis pas fâché*, d'autant qu'il me semble que je suis plus recueilli et à moi ; mes pensées me sont souvent désagréables entretiens ; Dieu en devrait être l'unique. Le ressouvenir de mes voyages, de ce que j'ai vu et lu, de mes actions et plaisirs passés, d'où je vais à la mort pour jouir de Dieu, par sa grâce, et de la compagnie de tant de saints qui sont là-haut au ciel, et la vue du ciel même, me sont, je crois, d'assez agréable compagnie[1].

Parfois l'humeur chagrine le guette. Alors il se secoue plus vivement, et, songeant combien la vue est plus précieuse que l'ouïe, il remercie Dieu de toutes les belles choses qu'il lui permet de contempler.

Il faut imiter une miliasse de petites mouches qui voltigent en mon jardin, et se réjouissent à cause d'un beau soleil qu'il fait aujourd'hui. qui semble l'été même. Je me suis promené deux heures le matin au jardin des capucins, et ainsi faut prendre le temps ; les jours ne sont pas toujours sombres ; l'avenir sera, Dieu aidant, mieux que je n'espère ; faut espérer en Dieu. *Bene vivere et lætari*[2].

Et puis, tout cela, joies et misères, passera bien vite. La mort ne saurait tarder, et la mort ne lui fait pas peur. L'autre jour, il a été au cimetière. On avait fraîchement remué les fosses et « les os et les côtes des trépassés » étaient pêle-mêle sur le gazon. Jean Maillefer ne se trouble point de

1. *Journalier*, p. 255-256.
2. *Ibid.*, p. 175.

Digitized by Google

cette vue, et il écrit paisiblement : « J'espère être en cet état quand il plaira à Dieu[1]. » Il ne craint pas la mort, et, cependant, nouvelle preuve du bel équilibre bourgeois que nous admirions tout à l'heure, il ne néglige aucune des précautions qui peuvent prolonger sa vie.

Le 14 décembre 1674. — Qu'il y a d'accident en cette pauvre vie ! J'ai voulu aller à Saint-Remy en sortant des vêpres des RR. PP. Minimes... mon pied a glissé dans une pente toute de glace, j'ai tombé tout de mon long à la renverse, ma tête a sonné comme un coup de cloche du contre-coup, et quoique j'allasse fort doucement, je me suis pensé la casser. Mon manteau, mes habits, mon chapeau et ma perruque m'ont bien servi. J'espère que ce ne sera rien ; mais, en l'âge où je suis, faut être préparé avec la grâce de Dieu pour déloger ; mais tant que le pavé sera glacé, je ne veux plus marcher qu'en pantoufles[2].

Ce double courant inverse et parallèle, cette tranquille acceptation de l'idée d'avoir bientôt à déloger, et cette résolution des pantoufles, c'est bien toujours notre Jean Maillefer, et, en lui, l'image assez complète de la dévotion bourgeoise. La voilà bien, en effet, non pas certes canonisée, ce qu'à Dieu ne plaise, mais vengée d'injustes reproches qu'une religion plus inquiète est tentée de lui adresser. On ne peut dire qu'elle chemine par la route étroite dont parle l'Évangile, mais

1. *Journalier*, p. 223.
2. *Ibid.*, p. 189-190.

Digitized by Google

cependant elle est encore plus loin de la grande voie trop large où passent les égoïstes et les satisfaits. Elle est capable d'héroïsme ; mais, si l'on peut ainsi parler, d'un héroïsme en pantoufles. Elle aime, elle cherche ses aises, mais moins par mollesse que par un certain instinct de l'ordre naturel et de l'équilibre des choses, et toujours avec de secrètes ressources de détachement que les plus dures épreuves ne parviennent pas à épuiser. Point mystique, au sens un peu exalté du mot, elle n'a pas trop de peine à se remettre et à vivre dans la présence de Dieu. Ses prières sont calmes et courtes, mais pleines de sens et toutes prêtes à s'épanouir en actes.

Bourgeoise, encore un coup, — elle ne rougit pas de cette épithète, — mais sérieuse, généreuse, ne cherchant pas à voler plus haut que ses ailes, allant à Dieu par d'humbles chemins, mais, en somme, et malgré de nécessaires insuffisances, s'approchant assez de lui et vivant assez de sa présence pour avoir le droit de ne pas rougir quand on lui oppose un mysticisme plus détaché de la terre et de marcher devant lui « la tête levée ».

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

VOCATION DE L'ABBÉ DE BROGLIE

Digitized by Google

Digitized by Google

LA
VOCATION DE L'ABBÉ DE BROGLIE[1]

« Il pensait tout droit devant lui. »
(Sainte-Beuve, *M. de Broglie*[2].)

Si, comme le voulait Joubert, un livre tient en une page et cette page en une phrase de peu de mots, l'histoire d'un homme, quoique naturellement plus complexe que le plus embrouillé de tous les livres, doit cependant pouvoir se résumer en quelques anecdotes significatives et en un petit nombre de détails révélateurs. On ne trahit donc pas l'aimable, brillant et savant auteur de la Vie de l'abbé de Broglie, le R. P. Largent, en ramenant à une scène unique le beau livre qu'il a consacré à la mémoire de son ami. La scène d'ailleurs n'est pas vulgaire, et, loin d'en épuiser la richesse, nous ne ferons qu'indiquer à peine les idées qu'elle suggère et les souvenirs qu'elle remue.

1. Augustin Largent, prêtre de l'Oratoire, *l'Abbé de Broglie, sa vie, ses œuvres*. Paris, Bloud et Barral, 1900.
2. *Causeries du lundi*, t. II.

Digitized by Google

I

Un fils demandant à son père la permission de quitter le monde et de se donner à Dieu, la situation est d'une banalité héroïque et se rencontre tous les jours. Rien même ici, à première vue, n'ajoute une grâce plus touchante à la beauté essentielle du sacrifice, et nous sommes plus attendris en assistant par la pensée aux adieux de la fille de Corneille à son père ou en relisant la page de Montalembert sur les douloureuses victoires de l'appel divin. Dans les adieux que nous raconte le R. P. Largent, celui qui s'en va n'est plus un jeune homme; il sait nettement ce qu'il laisse derrière lui, et son enthousiasme réfléchi ne s'exagère pas les douceurs de la route inconnue où il s'engage. Celui qui reste est un vieillard sans doute et que la vie a beaucoup éprouvé; mais enfin il ne sera pas seul dans sa tristesse, et d'autres enfants, déjà sa force et sa gloire, entoureront ses derniers jours. Tout cela est vrai, et cependant l'histoire de la vocation de Paul de Broglie est extrêmement attachante, et peu de conversations d'âme à âme égalent en pathétique discret et poignant celle qui se passa le

Digitized by Google

7 juillet 1863, entre le duc Victor de Broglie et le plus jeune de ses enfants.

A cette date, Paul de Broglie a vingt-neuf ans. Lieutenant de vaisseau, il s'oriente obscurément, depuis quelques années, vers une direction de vie nouvelle. La résolution, qu'il entrevoyait, vient enfin de s'imposer à son esprit et, du même coup, à son cœur. Il veut être prêtre, il sera prêtre; et déjà, avec cette droiture et simplicité qui fait le fond de son caractère, il prépare ce grand changement.

A la suite du mois de Marie, après un temps passé dans de longues méditations, la pensée m'est venue que Dieu m'appelle à l'état ecclésiastique. Cette idée m'est apparue subitement, très claire, et, depuis, ne m'a plus quitté. Mon projet serait de quitter la marine à la fin de cette année, et d'entrer au séminaire, l'année prochaine... J'ai déjà annoncé mes nouvelles idées à mon père et à ma tante[1], ils ne m'ont répondu que fort laconiquement; mais je soupçonne que cela leur a fait beaucoup de peine. Je saurai bientôt la nature de leur opposition.

Le duc de Broglie était à Coppet quand il fut informé des « nouvelles idées » de son fils, et c'est à Coppet qu'arrivait, peu de jours après, le jeune officier de marine pour y discuter lui-même, et de vive voix, l'affaire de sa vocation.

Coppet! ce Coppet, dont Sainte-Beuve, même dans ses chagrines années de vieillesse, n'entendit jamais le nom avec indifférence, voilà certes un

Digitized by Google

cadre assez singulier pour les conversations qui vont s'engager entre ces deux hommes! En des temps déjà reculés, mais dont le respect filial a pieusement respecté la trace, ces mêmes murs et ces mêmes ombrages avaient assisté à des scènes bien différentes. Là, vers l'automne de 1790, venait s'abriter la disgrâce du ministre de Louis XVI. Deux ans après, Mme de Staël, chassée de Paris par les premiers massacres, rejoignait son père en Suisse, d'avance lassée de cette « paix infernale[1] » qui l'attendait, et révoltée contre cet exil dont, cependant, elle était si loin de prévoir l'interminable durée.

On se rappelle, en effet, comment malgré le violent désir qu'elle avait de retrouver le « petit ruisseau de la rue du Bac », le Directoire d'abord, Bonaparte ensuite la contraignirent, coup sur coup, à repasser la frontière. A partir de 1802, Coppet, « Coblentz de l'esprit[2] », centre de l'émigration littéraire et libérale, rayonne, le mot n'est que juste, sur l'Europe et sur la France. Voilà l'étroit bureau de bois peint sur lequel a été écrit le livre de *l'Allemagne;* voilà, au rez-de-chaussée, la salle de spectacle, le théâtre où Corinne a joué *Phèdre*, où la « divine Juliette » s'est laissé

1. Le mot est de Mme de Staël. Cf. d'Haussonville, *le Salon de Mme Necker*, t. II, ch. IX. *Coppet pendant la Révolution*, p. 251.
2. Caro, *la Fin du XVIIe siècle*, t. II, p. 151.

Digitized by Google

imposer le rôle d'Aricie ; voilà tout à côté la chambre de Mme Récamier. Enfin, et surtout, voilà le salon, le « triomphant portrait de Mme de Staël, par Gérard, dans une toilette passablement romantique qu'on n'a pas le temps de remarquer, tant on se sent attiré par l'éclat de ses grands yeux d'où rayonnent la force, la vie, l'enthousiasme : figure régulière, incorrecte, mais ardente qui éclate en jets de flamme et vous inonde de lueurs. Au moment où le peintre l'a saisie, elle parle, elle va parler, elle est tout âme, tout feu... Voilà le canapé, autour duquel, pendant douze années, se tint une cour plénière d'éloquence et d'esprit célèbre dans toute l'Europe. Faites descendre de son cadre cette étonnante figure. Rassemblez autour d'elle tous ces personnages si divers d'origine, d'habitudes, de caractère, d'esprit : les Montmorency, les Laval, les Schlegel, les Benjamin Constant, les Sismondi, les Bonstetten, Zacharias Werner, Byron, oui, Byron lui-même qui, comme les autres, a subi le prestige. Voilà cette foule d'élite, groupée autour de cette femme illustre dont la gloire est chère à chacun d'eux, comme si elle était la sienne propre, et représentant, près d'elle, dans ce salon cosmopolite, toutes les parties de la société européenne, réunies par un charme commun[1]. »

1. Caro, *la Fin du XVIIe siècle*, t. II, p. 122.

Digitized by Google

Tout cela est bien loin. Il y a près de cinquante ans que le duc de Broglie, dans ce même Coppet, a fait ouvrir la chambre sépulcrale de Necker pour y déposer les restes de Mme de Staël. Mais au cœur du gentilhomme octogénaire qui s'apprête à discuter la vocation sacerdotale de son fils, l'âge et l'émotion activent sans doute le flot des images et précisent le contour des souvenirs. Il n'a pas d'effort à faire pour voir descendre de son cadre et retrouver vivante devant ses yeux une autre figure que la fascination du tableau de Gérard nous empêchait tout à l'heure de remarquer. Elle aussi, elle a disparu cette Albertine de Staël, duchesse de Broglie, noble, fière, gracieuse et charmante, toute vive de l'inquiétude qu'elle tenait de sa mère et « en qui le don de plaire était le moindre de ceux qu'elle avait reçus de Dieu[1] ». Elle est morte depuis plus d'un demi-siècle, et le dernier de ses fils, celui-là même qui ravive en ce moment toutes les douleurs paternelles, ne l'a pas connue. Mais ici, à Coppet, sa mémoire est partout présente, et peut-être, en cette circonstance solennelle, le vieux duc vient-il de feuilleter, une fois encore, ce petit livre dont il parle lui-même dans ses *Mémoires*, en faisant effort pour ne pas s'attendrir.

Le service catholique, écrit-il en racontant son propre mariage, fut fait (à Livourne, le 15 février) par un prêtre

1. Guizot, *le Duc de Broglie.*

Digitized by Google

délégué à cet effet par le curé de la paroisse, et le service protestant (à Pise, le 20 février) par un ecclésiastique irlandais, appartenant au culte anglican, nommé de Lacy. Il donna à Mlle de Staël une petite Bible anglaise que je conserve et conserverai, s'il plaît à Dieu, toute ma vie, comme l'inestimable relique de ce qui n'est plus ici-bas.

Pise, 20 février. — Midi. — Casa Roncioni.

Je n'ai pas le courage d'ajouter un mot à ce peu de mots tracés sur cette Bible par une autre main que la mienne[1].

Tous ces détails ne sont pas inutiles à qui veut réaliser les difficultés particulières auxquelles la vocation de l'abbé de Broglie se heurtait. En effet, ce n'est pas du tout par une considération égoïste que son père hésite avant de le laisser partir. Une autre affection, à laquelle ni lui ni son fils ne montreront jamais assez de reconnaissance, les retient tous deux. Que l'on y songe. Ce Coppet où nous sommes est encore presque tout protestant. Les Necker, Mme de Staël et la duchesse de Broglie, étaient protestants; protestante aussi une autre femme, qui vit encore celle-là, et qui a servi de mère à Paul de Broglie, orphelin. Chose étrange, et pourtant si naturelle, la baronne Auguste de Staël ne peut se résigner à voir son neveu devenir prêtre de cette religion catholique dans laquelle, pourtant, elle-même l'a élevé avec tant de soins. Devant sa douleur, qui menace d'être inconsolable,

1. *Souvenirs du feu duc de Broglie*, t. I, p. 340.

Digitized by Google

les deux hommes s'arrêtent dans un sentiment de tendre et respectueuse délicatesse. Ce conflit des deux religions, après une si longue et si généreuse harmonie, conflit si différent de celui qui, à d'autres époques et dans d'autres milieux, aurait aigri les cœurs et accusé plus violemment les divergences, voilà, semble-t-il, le caractère spécialement attachant d'une telle histoire. Les droits de la vérité ne perdent rien à cette charité, qui se fait plus discrète et plus attentive en face de ceux qui n'ont pas reçu l'intégrité de la foi, et l'on sait bien, qu'en définitive, ce n'est pas Genève qui aura le dernier mot.

Nous pouvons maintenant comprendre la lettre dans laquelle Paul de Broglie raconte sa première entrevue avec son père :

Ce matin, écrit-il de Coppet, le 7 juillet 1863, j'ai eu une longue conversation avec mon père. Il a porté uniquement la question sur la peine que ma résolution fera à ma tante. Il dit que ce sera pour elle un coup mortel ; que même, pour sa santé, ce serait extrêmement grave. Il a ajouté qu'il se sentait lui-même responsable dans cette affaire ; qu'il m'avait confié à ma tante contre le conseil de tout le monde ; que ma tante a dû souffrir, pour m'élever comme elle l'a fait, des luttes soit avec ses parents, soit avec ses correligionnaires, et des luttes intérieures de conscience, dont rien ne peut donner l'idée. Il dit, qu'après cela, il ne peut pas croire que ce soit la volonté de Dieu que je lui fasse cette peine ; et il a fini en me demandant de renoncer, pour le moment, à ce projet ; de le renvoyer à

Digitized by Google

l'époque où ma tante et lui ne seront plus de ce monde, ou, du moins, à une époque indéterminée, comme cela était précédemment convenu. Il m'a dit que, depuis qu'il a reçu ma lettre, il n'a point passé une demi-heure sans demander à Dieu de lui faire connaître sa volonté ; mais qu'il se croyait obligé, *en conscience*, d'après la part de responsabilité qu'il avait prise dans l'existence de ma tante, de s'opposer de toute son autorité à mes desseins. Vous dire sa tendresse, sa bonté, ses accents qui allaient au cœur, serait impossible. Si j'avais agi d'après *moi* et *mon goût*, je n'aurais pu répondre que oui ; mais, comme ce n'est pas moi qui agis, je lui ai dit simplement : « Je crois que vous avez raison, et je vous obéirai, si Dieu me le permet; et j'ai remis la décision définitive au 16, comme je l'avais toujours projeté[1].

Tout est grand et bien près du sublime dans cette page où le père et le fils se montrent à nous avec leur tendresse timide, leur esprit raisonneur, leur infaillible droiture et noblesse de volonté. On a honte de noter, même en passant, combien ce style terne répond mal à l'élévation constante des pensées et des sentiments. Mais cette imperfection, que les admirateurs de M. l'abbé de Broglie regretteront souvent dans ses livres, ici met plus en relief la simplicité héroïque de son âme, et son insouciance absolue de tout ce qui n'est pas le devoir.

1. R. P. Largent, p. 101-103.

Digitized by Google

II

La lettre qu'on vient de lire, comme toutes celles de Paul de Broglie, et comme toute sa vie, est, en même temps, très décevante. Les curieux des choses de l'âme devinent sans doute pourquoi. Vue de loin et *a priori*, cette vie leur promettait de rares plaisirs en leur présentant un de ces problèmes enchevêtrés où la curiosité s'enfonce avec tant de joie. Quoi donc ! un prêtre, un penseur, un théologien, qui a de telles origines ! D'un côté, arrière-petit-fils de Suzanne Curchod, fille elle-même d'un pasteur protestant ; petit-fils de l'auteur de *Delphine ;* fils d'Albertine de Staël, qui, selon le mot de Guizot, « avait gardé la flamme de sa mère en l'unissant à la lumière céleste » ; élevé, dès le berceau, par une tante protestante convaincue et fervente ; — de l'autre côté, ayant pour bisaïeul le dernier maréchal de Broglie ; pour aïeul un constituant de 1789, qui, avant de monter sur l'échafaud, fit ordonner à son fils, encore enfant, de rester fidèle à la Révolution française ; pour père, le duc Victor de Broglie ; pour frère, le duc Albert de Broglie : en résumé, d'une

Digitized by Google

part, presque toutes les formes du protestantisme ; de l'autre, l'esprit doctrinaire, la fronde, la générosité et l'illusion libérale[1]; par là-dessus, l'influence de Doudan ; et, pour qu'aucune de ces actions lointaines ou immédiates ne fût perdue, dix ans de vie maritime, de solitude et de réflexion ; en vérité, que va-t-il sortir d'une pareille confusion de tendances, et que seront devenues, au milieu de ces traditions contradictoires, la pureté de l'esprit catholique et l'intégrité du sentiment religieux ? On voit combien la question serait intéressante, et le plaisir qu'il y aurait à démêler dans la vie, comme dans l'œuvre de l'abbé de Broglie, ce qui vient de Rome, ce qui vient du salon du duc son père, et ce qui vient de Coppet. Malheureusement, ce beau problème ne se pose pas, et il faut que nous pardonnions à notre héros de n'être pas plus compliqué. La plus minutieuse analyse ne trouvera, en effet, dans sa foi et dans son attitude, aucune trace d'esprit de secte ou de parti. « J'ai connu d'assez près l'abbé de Broglie, écrit Mgr d'Hulst, pour pouvoir affirmer que, dans sa religion à la fois si éclairée et si tendre, il n'entra jamais le plus petit élément d'esprit huguenot[2]. » Et, par

1. Sur le libéralisme des de Broglie, on peut voir, dans *la Revue hebdomadaire* du 2 février 1901, un remarquable article de M. Ch. Maurras.

2. Mgr d'Hulst, *M. l'abbé de Broglie*, dans *le Correspondant*, 25 mai 1895.

Digitized by Google

ailleurs, bien que, de confiance, au début surtout, quelques-uns aient tenu le fils de Victor de Broglie pour un libéral dangereux, le R. P. Largent n'a aucune peine à faire justice de tels soupçons.

Mais, s'il en est ainsi, le problème se retourne, pour ainsi dire, et nous voulons savoir comment a pu naître et grandir chez l'abbé de Broglie, cette admirable simplicité de cœur, et par quel travail inconscient il n'a retenu des influences héréditaires que ce qui pouvait s'accorder avec l'intégrité de sa foi.

Il est étrange, écrivait-il un jour à son directeur, l'abbé Alléosse, qu'élevé par une protestante, entouré d'exemples de protestants de la piété la plus vraie et la plus pratique, n'ayant jamais été gêné dans mes exercices religieux et n'éprouvant pas le moindre ébranlement dans ma foi, je ressente cependant une répugnance aussi grande pour le protestantisme. C'est une sorte de jalousie provenant de mon amour pour l'Église...; les œuvres des protestants, surtout leurs missions, leurs écoles, me font de la peine: il me semble que je vois autant d'enfants enlevés à l'Église, leur mère[1].

Le duc Albert de Broglie, grand chrétien lui aussi, et qui n'avait pas non plus ombre d'esprit huguenot, n'aurait pourtant, je crois, jamais écrit de pareilles lignes. C'est que, chez lui, à première vue du moins, et quoiqu'il fût Broglie jusqu'aux

1. R. P. Largent, p. 8. La lettre est du 23 novembre 1869. L'abbé de Broglie n'était encore que sous-diacre.

Digitized by Google

moelles, l'empreinte des Staël est peut-être plus sensible, tandis que, chez l'abbé de Broglie, on ne découvre pas, sans une certaine difficulté, la part de l'héritage maternel.

En effet, sauf certaines tendances libérales, qui, tenaces chez les Broglie, n'en étaient pas moins parasitaires[1], les caractères des deux familles se ressemblaient peu. Mme de Staël, si vite affectueuse pourtant, ne semble pas avoir eu pour son gendre d'autre sentiment qu'une sympathie de raison. Elle qui comprenait tout de ceux qu'elle aimait, affectait plaisamment de ne rien entendre aux discours du jeune pair[2]. Cette vertu trop grave, cette sagesse trop mûre la touchait moins que la foi naïve et un peu exaltée de Mathieu de Montmorency[3]. La duchesse de Broglie était assurément

1. Ce libéralisme remonte, comme nous l'avons vu, au père du duc Victor. On peut se demander si l'influence de M. d'Argenson ne fut pas plus grande sur les idées du duc de Broglie que celui-ci ne semble le croire (*Souvenirs*, t. I, p. 100). On sait que d'Argenson avait épousé en secondes noces la mère du duc de Broglie, et avait veillé sur l'éducation du jeune Victor.

2. « Elle passa sa plume à travers le manuscrit de son premier discours et le lui rendit en observant qu'elle ne savait pas ce qu'il voulait dire. » (Lady Blennerhasset, *Mme de Staël et son temps*, t. III, p. 606.) Le même auteur, sans doute après Mme de Staël, reproche à Victor de Broglie d'avoir été distrait, sauvage : « Il s'habillait négligemment et avait coutume d'enfoncer profondément sur sa tête son chapeau démodé. » (Cf. Des traits assez analogues chez l'abbé de Broglie. R. P. Largent, p. 27-28.)

3. Il y aurait une curieuse étude à faire sur les rapports entre Mme de Staël et Matthieu de Montmorency. Celui-ci a eu sûrement une influence sur l'évolution religieuse de la fille de Suzanne

Digitized by Google

d'un autre avis, et les vingt années que les deux époux vécurent ensemble furent constamment et pleinement heureuses. Mais le contraste entre leurs deux natures n'en était pas moins piquant. « Rarement en repos, jamais en trouble intérieur » — c'est encore le mot de Guizot, si digne de goûter un pareil mélange de sérieux et de grâce. — Albertine de Staël rappelait, avec plus d'intensité de vie morale et une religion plus complète, les principaux traits de sa mère. On remarquait de part et d'autre la même rencontre d'une vivacité passionnée et d'un grand bon sens. Seulement, chez la duchesse de Broglie, le bon sens était, ou moins intermittent ou plus fidèlement obéi[1].

Nous avons d'elle quelques pages, en trop petit nombre, des notes prises au jour le jour, et que le duc de Broglie a enchâssées pieusement dans ses propres *Souvenirs*. Certes pas n'est besoin d'être averti par les guillemets pour savoir le moment où le noble écrivain passe la plume à sa femme. Le lecteur le plus négligent a bientôt vu que la duchesse, même quand elle rai-

Curchod. « Cet homme n'est pas tout à fait sur la terre, » écrivait-elle, à C. Jordan (*Nouveaux Lundis*, p. 321). Corinne, bien moins foncièrement protestante que sa mère était quelquefois capable de comprendre ces hommes-là.

1. « Un bon sens inexorable, » c'est le mot de V. de Broglie sur sa belle-mère (*Souvenirs*, t. I, p. 266). Le R. P. Longhaye revient à plusieurs reprises sur le bon sens de Mme de Staël (*Dix-Neuvième Siècle*. Esquisses..., p. 99, 123, etc.).

Digitized by Google

sonne, est presque toujours emportée par son impression, tandis que le chef des *doctrinaires*, même quand il appelle à son secours une imagination grandiose, mais un peu rebelle, ne cesse pas de raisonner[1].

Raisonneur, Victor de Broglie l'avait toujours été.

Je n'étais pas, nous dit-il, en racontant sa première enfance, je n'étais pas non plus entièrement dépourvu de réflexion. Je vois encore d'ici, près de la salle de bains, la place où, frappé, je ne sais pourquoi, de cette idée que *j'étais moi-même* et que je ne pouvais être un autre que moi, les idées d'*identité*, de *personnalité*, de *nécessité* m'apparurent sous leurs formes rigoureusement métaphysiques. Je n'y ai jamais pensé depuis sans que ce premier éveil de la méditation ne me revint en mémoire[2].

Or cette « tendance métaphysique », vraie marque de la famille, selon le mot extrêmement juste d'un critique[3], explique assez bien, si je ne m'abuse, comment Victor de Broglie et son fils furent assez naturellement préservés contre la contagion de l'esprit protestant. A Dieu ne

1. Qu'on veuille bien comparer, par exemple, la belle page sur la fuite de Louis XVIII (*Souvenirs*, t. I, p. 296) et le portrait de Lanjuinais (*ibid.*, t. II, p. 103), ou bien encore qu'on mette la petite esquisse, vive et nette, de Chateaubriand (t. II, p. 310-311), en regard du tableau laborieux et vague qui nous est donné (t. I, p. 278-280). Comme exemple de cette contrainte d'imagination, cf. t. II, p. 402-403.

2. *Souvenirs*, t. I, p. 18.

3. *Eclair* du 21 janvier 1901.

Digitized by Google

plaise que nous reconnaissions une condition nécessaire et toujours suffisante d'orthodoxie dans cette tendance qui jadis, au contraire, fut si tristement féconde en hérésies de tout genre. Mais il n'en est pas moins vrai que, chez certains hommes supérieurs, ce goût des méditations abstraites et des déductions scolastiques entretient la pureté et la vivacité de la foi. Nés en dehors de l'Église, cette même activité aurait peut-être prolongé ou augmenté leur erreur; élevés dans la vérité, ils s'accommodent à merveille d'une religion, qui, tout en définissant exactement les frontières du dogme, laisse cependant une large carrière aux spéculations de l'esprit. Le protestantisme, au contraire, par la part plus grande qu'il fait au sentiment dans les choses religieuses et par son libéralisme théologique, n'a pour eux aucun prestige; et quand les circonstances les amènent à le voir de plus près, ils s'en détournent avec défiance et trouvent alors plus solide et plus belle l'Église romaine, qui leur présente de si fortes constructions théologiques et qui répond si pleinement aux exigences de leur raison.

Si l'on veut prendre garde à l'époque où ces pages nous ramènent, il est extrêmement intéressant de suivre, dans les *Souvenirs* du duc de Broglie, les manifestations d'une tendance si favorable à l'acceptation intégrale du dogme chrétien.

Digitized by Google

Comme la plupart des hommes de mon temps, écrit-il, je veux dire de ceux dont les sentiments étaient honnêtes et la conduite régulière... j'en étais resté depuis ma première communion à la *Profession de foi du Vicaire savoyard.* Je n'avais jamais douté des grandes vérités de la théologie naturelle exposées magnifiquement dans la première partie de cet écrit. J'admirais, comme le bon vicaire (bon tout au plus, pourtant !), la vie et le caractère de Jésus-Christ ; je trouvais, comme lui, l'Évangile humainement inexplicable; mais je trouvais à mon grand regret, sans réponse, ses objections contre les *miracles et les mystères; c'est-à-dire contre la révélation proprement dite;* et cela étant, *je ne me faisais aucune illusion.* Je concevais parfaitement que, dans un tel état d'âme, si je n'étais pas irréligieux, *je n'étais pourtant d'aucune religion.* Point de religion sans pratique ; point de pratique qui ne soit, ou la commémoration d'un miracle, où le symbole d'un mystère.

Il est difficile d'être plus catégorique. La pratique, d'une part; de l'autre, les miracles et les mystères; c'est un « bloc » qu'il faut prendre ou rejeter tout entier. Voilà quel était déjà, entre dix-huit et trente ans, l'état d'esprit du père de l'abbé de Broglie. Voilà dans quels principes le futur apologiste devait être un jour élevé. Ce qui suit n'est pas moins remarquable.

Je trouvais dès lors (il n'a pas varié depuis) très inconséquent et quelque peu puéril le protestantisme qui consistait à tenir l'Évangile pour vrai, en s'arrêtant au côté moral et sentimental et à détourner les yeux de tout le reste sans en rien admettre et sans en rien rejeter : il n'y avait à cela,

Digitized by Google

selon moi, ni virilité, ni dignité, si sécurité solide et sérieuse[1].

Les idées qu'on vient de lire se formulaient ainsi dans l'intelligence de Victor de Broglie pendant les vacances de 1820. Le plus curieux est qu'au moment même où, chrétien encore hésitant, il se prononçait si nettement contre le protestantisme, il subissait lui-même et très profondément une influence protestante. La Suisse était alors « en plein réveil ». Elle traversait, nous dit-il, une de ces périodes « de ferveur extraordinaire et de recrudescence de zèle religieux, où la grâce divine, par d'abondantes effusions, réchauffe les âmes engourdies, ranime les croyances et multiplie les conversions[2] ».

Le mouvement « datait déjà de plusieurs années ». Mme de Staël l'avait vu naître en 1816 ; mais « son latitudinarisme piétiste » s'y était prêté peu volontiers. La duchesse de Broglie, « très fervente et très sérieusement orthodoxe », s'était, au contraire, engagée de plus en plus dans cette voie, et son mari suivait, avec un intérêt qui n'était pas de pure curiosité, les discussions auxquelles ces essais de renaissance donnaient lieu.

1. *Souvenirs*, t. II, p. 179-180.
2. *Ibid.*, t. II, p. 177-178. Cf. aussi (t. I, p. 368-369) quelques observations très curieuses sur les influences catholiques qui préparèrent ce réveil.

Digitized by Google

La société de Genève, dit-il encore, et celle de Lausanne étaient partagées ; nos meilleurs amis s'attaquaient réciproquement avec une vivacité croissante ; il en était de même des pasteurs les plus accrédités. Mon beau-frère (Auguste de Staël) hésitait encore. Il n'y allait de rien moins, en effet, que du fond du protestantisme, *voire même du christianisme.* Il s'agissait de savoir si le protestantisme resterait un oreiller de paresse pour les âmes tièdes, et de rêverie pour les âmes tendres, un rationalisme honteux de lui-même, une sorte de compromis... entre la sincérité des vrais philosophes et celle des vrais chrétiens [1].

De là, de ces semaines qui, de son propre aveu, firent époque dans sa vie [2], de ces discussions auxquelles il ne pouvait manquer de se mêler, date, pour le duc de Broglie, l'acheminement vers la conversion définitive. Il n'est pas encore convaincu de la vérité du christianisme ; mais il conçoit clairement que cette vérité, une fois bien établie [3], la pleine doctrine catholique s'impose en toute rigueur. Si l'on peut ainsi parler, il est presque catholique avant même d'être tout à fait chrétien. L'orthodoxie ne coûte rien à de pareilles intelligences. Elles la réclament, elles la saluent, elles l'aiment avant d'en avoir complètement vérifié les assises. Pour elles, le protestantisme n'a pas d'attrait. Et voilà, entre autres raisons, pourquoi

1. *Souvenirs*, t. II, p. 177-179.
2. *Ibid.*, t. I, p. 177.
3. *Ibid.*, t. II, p. 449.

Digitized by Google

il était intéressant de voir un de ces esprits obligé, par un spectacle de ferveur protestante, à aborder sérieusement le problème religieux. En vérité, on ne sait ici ce qui doit nous surprendre davantage, ou de voir ce grand raisonneur dont la métaphysique ne se met en branle qu'après que le cœur a été touché, ou de constater que, pour le père de l'abbé de Broglie, la première étincelle de conversion partit d'un foyer protestant.

Ces recherches, où je m'attarde peut-être trop volontiers, ne sont pas cependant une digression. Nous avons, en effet, maintenant moins de peine à comprendre comment aucune ombre d' « esprit huguenot » ne se mêle à la foi de l'abbé de Broglie et comment cette foi fut simplement, absolument, pleinement catholique. Sans doute, l'honneur en revient aussi à la délicatesse de conscience de la pieuse femme qui se fit un strict devoir d'élever son neveu dans une religion qu'elle-même ne professait pas ; mais nous avions le devoir, en sondant les origines de Paul de Broglie, de reconnaître qu'entre autres causes naturelles d'un si rare privilège, il doit en grande partie la pureté de ses convictions religieuses à l'influence, à l'exemple de son père et, plus encore, à la tournure d'esprit métaphysique et dogmatique qu'il avait héritée de lui.

Nous sommes déjà assez embarrassés pour

Digitized by Google

démêler les causes qui ont agi dans la formation d'une intelligence et d'un caractère, et on ne saurait nous demander de savoir ce qui serait arrivé si d'autres causes, qui de fait restèrent inactives, avaient eu leur libre jeu. Qui nous dira ce que Paul de Broglie serait devenu s'il avait vécu quelque temps sous le charme et l'action de sa mère ? La marque des Staël serait alors sans doute plus sensible en lui, comme elle a dû l'être dans l'âme et le talent de son frère aîné[1]. Le R. P. Largent, parlant quelque part du style de son ami, pense avoir vu cette prose « austère et nue[2] », s'éclairer parfois d'un rayon de Mme de Staël. Tous les lecteurs n'ont pas eu la même joie et pensent, au contraire, que la vérité sur ce sujet a été dite longtemps avant que l'abbé de Broglie eût envoyé son premier manuscrit à l'imprimeur.

C'est bien, c'est ingénieux, c'est profond, mais c'est un peu dense, — écrivait Sainte-Beuve, à propos de quelques articles littéraires du duc Victor de Broglie, — il y manque du jour et de la lumière, quelques éclaircies par-ci par-là... On voit trop l'esprit sérieux qui s'est appliqué tout entier à la chose même et qui n'écrit qu'en présence de son sujet sans s'inquiéter assez de l'effet sur ses lecteurs... En général, quel que soit le sujet qu'il traite, l'auteur remonte aux

1. Le problème serait d'autant plus curieux qu'il faudrait encore démêler — dans cette influence — ce qui viendrait du protestantisme de Necker et de la nature si personnelle de Mme de Staël et de sa fille.

2. R. P. Largent, *l'Abbé de Broglie*, p. 257.

Digitized by Google

origines, aux causes; il s'y complaît, il reprend tout dès le principe, et il redescend de là jusqu'à l'extrême conclusion sans passer un seul anneau de la chaîne. Il ne compte pas assez avec la légèreté française, cette légèreté que son père et tout le XVIIIe siècle connaissaient si bien et que le XIXe n'a pas encore tout à fait oubliée[1].

Si, plus tard, il avait eu connaissance des *Souvenirs* du duc de Broglie, Sainte-Beuve aurait légèrement modifié son jugement, sauf à l'appliquer ensuite sans en rien changer à l'auteur de l'*Histoire des religions*.

Si j'avais à tracer ici le portrait de Paul de Broglie, ce serait le moment de montrer comment, dans les affections aussi, il ressemblait à son père par une certaine réserve et une apparente sécheresse de sentiments. Ils étaient tous deux, semble-t-il, de cette race des timides que la foule trouve sans cœur, qui souffrent d'être jugés tels et qui finissent par se ranger tristement à l'opinion qu'on a sur leur compte. « Les affections naturelles sont presque nulles chez moi, » écrivait l'abbé de Broglie, « et, malheureusement, je me fais souvent l'illusion de me complaire dans cet état[2] ». Non, l'illusion n'est pas là pour lui. Le cœur de Paul de Broglie ne manque pas de tendresse ; mais la timidité, l'abstraction métaphysique, et

1. *Causeries du Lundi*, t. II.
2. R. P. Largent, p. 40.

Digitized by Google

parfois aussi le souci de laisser à Dieu, dans son propre cœur, la première place, l'empêchent de laisser voir ses vrais sentiments.

Je sens de plus en plus d'affection pour ma tante et pour mes parents, — écrivait-il un peu après la lettre qu'on vient de lire, — et de plus en plus de facilité de leur témoigner mes sentiments. Néanmoins il ne me semble pas que je prenne la moindre attache, le moindre sentiment selon la chair[1].

Il eut même, par la suite, dans ses premières années de séminaire, la surprise de la brusque apparition de ces sentiments affectueux, auxquels ce timide et ce distrait n'avait pas encore donné audience; sorte de printemps retardataire, dont le R. P. Largent a été bien inspiré de fixer l'amusant et curieux souvenir[2].

Cependant, en dépit de cette défiance de lui-même, l'abbé de Broglie ressentit toute sa vie un ardent besoin de zèle, d'action et de dévouement. Cette tendance lui vient peut-être de Mme de Staël; mais l'humilité chrétienne en a tout à fait transformé l'inspiration et modifié le cours. C'est aux pauvres, aux humbles, aux petits que, polytechnicien, lieutenant de vaisseau, ou professeur d'apologétique, il eut toujours la passion de se consacrer.

C'est ma spécialité, écrivait-il à l'abbé Alleosse, je suis dans la marine pour instruire les matelots et les amener à

1. R. P. Largent, p. 41.
2. *Ibid.*, p. 184.

Digitized by Google

se confesser, et non pour faire ma carrière. Quand l'amiral Rigault de Genouilly me disait, en m'annonçant ma nomination, que mes soins pour les mousses n'avaient pas été oubliés, j'avais envie de lui répondre : Croyez-vous que c'est pour vous et pour vos épaulettes que je travaille[1] ?

Je ne puis vous dire, écrit-il encore, combien je me sens une vocation particulière pour les matelots[2].

Non, il avait plus simplement la vocation de se donner aux âmes et pour lui « l'apostolat passait tout[3] ».

1. R. P. Largent, p. 29.
2. *Ibid.*, p. 31.
3. Mgr Batiffol, *Revue du Clergé français*, 1er juin 1895. Cette esquisse est des plus suggestives. L'auteur note, entre autres traits, chez M. de Broglie « l'impuissance à rire » (R. P. Largent, p. 7). — Je n'ai rien dit, dans toute cette étude, de l'influence de Doudan, qui fût, en somme, peu sensible. La différence entre ces deux esprits était trop profonde pour qu'il pût y avoir, dans leur commerce, autre chose que de l'affection.

Digitized by Google

III

Revenons à Coppet. On se rappelle que nous y étions tantôt, avant cette longue parenthèse, et que la vocation sacerdotale du futur abbé de Broglie s'y discutait devant nous. Un scrupule nous avait pris. Lui, prêtre, et, sans doute à cause de son nom et de ses talents, bientôt docteur, n'y avait-il pas à craindre que, dans cette voie nouvelle et sacrée, un reste d'esprit protestant, héritage des ancêtres maternels, ne compromît, malgré les meilleures intentions, la doctrine, l'influence et les livres futurs ?

Cette sollicitude, nous le savons maintenant, était inutile. Tout se réduit à savoir si Paul de Broglie pourra suivre ce qu'il croit être l'appel de Dieu.

On se rappelle, en effet, que, dans la discussion avec son père, il s'était provisoirement soumis à ne point partir encore, tout en réservant les droits de Dieu. L'unique effort des mois d'incertitude qui suivirent fut de chercher simplement ce que Dieu voulait de lui.

J'ai demandé à mes parents la permission de faire une retraite au mois de mai : ils me l'ont accordé... je veux

Digitized by Google

laisser Dieu me manifester sa vocation sans y mettre du mien, si c'est possible[1].

Docilité d'enfant et générosité absolue, tout est également admirable chez ce marin de trente-deux ans. Sa volonté, son goût propres semblent ne plus compter. S'étant attaché aux exercices de saint Ignace, il aurait personnellement préféré faire cette retraite chez les Jésuites; « mais, dit-il, ma tante n'a pas confiance en eux[2] », et il s'en remet à la décision du directeur que Mme de Staël a choisi pour lui. L'abbé Martin de Noirlieu fixe le lieu même de la retraite. Elle se fera à Lyon, au séminaire de Saint-Irénée, et Paul de Broglie, à peine arrivé, écrit ces lignes :

Vif sentiment de paix, en arrivant dans cette maison. Je suis où Dieu m'envoie. Sûrement il me parlera.

Dieu parla au cœur du retraitant et plus encore à sa raison. Le R. P. Largent a reproduit intégralement les notes qui furent prises pendant cette « retraite d'élection », vrai monument de générosité et de droiture[3]. J'aurais voulu qu'on citât en note les quelques pages de *Delphine* qui ont pour titre : *Raisons qui ont déterminé Léontine de Ter-*

1. R. P. Largent, p. 119.
2. *Ibid.*, p. 116.
3. Voir, en particulier, comme psychologiquement très curieuses les notes intitulées : *Réflexion sur la vocation de M. de M..., comparée à la mienne*, p. 151-153.

Digitized by Google

nan à se faire religieuse. Entre ces deux écrits le contraste est absolu, et, mieux que toute réponse directe, le journal intime de l'abbé de Broglie réfute, corrige, efface les erreurs et les préjugés de sa grand'mère.

Légers indices, indications plus sérieuses, vraies et décisives raisons, l'examen est mené avec une implacable lucidité. Et, chose touchante, ce savant appareil n'a pas d'autre but que d'aborder enfin la grande objection, la seule qui eût une valeur aux yeux de Paul de Broglie, et celle pourtant dont il fallait, en définitive, abandonner la solution à Dieu seul.

3e objection. — Reste la principale objection, celle que je n'ose pas aborder et qui me serre le cœur quand j'y pense : la répugnance de ma tante, la douleur inexprimable que cela lui cause.

Si cette objection était jointe à d'autres, s'il me restait d'autre part une incertitude quelconque sur ma vocation, elle est assez forte pour faire pencher la balance contre. Mais j'espère que Dieu donnera à ma tante la force de supporter cette épreuve. Si je suis appelé à la noble mission de sauver les âmes, peut-elle désirer que je ne la remplisse pas ? Peut-elle vouloir que j'aie une vie brisée, une vocation manquée, et que, sorti de la vraie voie où Dieu me conduit, je devienne inutile, ou du moins beaucoup moins utile, à sa gloire ?

Ainsi je crois que la volonté de Dieu est que, nonobstant toute objection, je me prépare au sacerdoce [1].

1. R. P. Largent, p. 149-150.

Digitized by Google

Le 15 mai 1866, au dernier jour de sa retraite, Paul de Broglie écrivait à Mme Auguste de Staël la lettre suivante :

Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, la communication du Saint-Esprit et l'amour de Dieu le Père soit avec vous ! Dieu m'a béni dans cette retraite mille et mille fois plus que je ne l'aurais espéré. J'ai vécu en sa sainte présence, dans sa communion sensible, comme jamais je ne l'avais fait dans ma vie, si abondamment inondée néanmoins de ses grâces. Il m'a conduit dans la solitude pour parler à mon cœur... J'ai senti mon âme se renouveler dans l'amour du Sauveur et se purifier de ses affections terrestres et charnelles. Mais, en même temps, *Dieu m'a donné plus que je n'aurais osé l'espérer la lumière que je lui demandais.* Je vois clairement que sa volonté est que je devienne le ministre de son Evangile... J'ai soigneusement examiné ce désir et éprouvé l'esprit qui m'animait pour savoir s'il venait de Dieu, et toujours le témoignage de ma conscience et cette paix qui ne peut tromper m'ont démontré que le don venait d'en haut...

Sa tante n'en pouvait pas douter non plus ; ne lui avait-il pas écrit, cinq ans auparavant, ces lignes déjà décisives :

Retourner du côté des choses temporelles, me lier à quelque créature, mettre mon espérance, ma vie, mes désirs de ce côté du tombeau, avoir quelque chose à moi, spécialement une femme, une famille, une propriété, être autre chose que purement et simplement l'instrument dans les mains de Dieu et le dispensateur de ses grâces, cela me paraît aussi étrange que l'idée d'aller dans la lune ; je vais plus loin : après les grâces extraordinaires que j'ai

Digitized by Google

reçues de Dieu et le vif désir qu'il m'a inspiré de n'être qu'à lui, cela me fait pour ainsi dire l'impression d'une infidélité, d'un adultère[1].

Quand un homme comme Paul de Broglie écrit de pareilles choses, on peut être sûr que, dût le cœur se briser, il agira en conséquence. Il fallait que, par une consolation douloureuse, Mme de Staël apprit de lui-même que le cœur s'était brisé pendant cette retraite dernière où, disait-il encore lui-même, il avait vieilli de dix ans[2].

Vous étiez cependant présente à mon âme, pendant toute cette délibération, et bien des fois, j'ai senti avec une profonde amertume toutes les souffrances que je vous fais et que je vous ferai. Le glaive qui traverse votre cœur atteint aussi le mien, et je songe encore avec une douleur poignante et une sorte d'effroi à la visite que je vais vous faire. Il me semble que je vais vous faire subir une opération chirurgicale, sans savoir jusqu'où le couteau pénétrera. Mais je sentais aussi la voix de Dieu plus forte et ces paroles terribles : *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi*, ne me permettait pas d'hésiter...

Je ne me suis pas senti la force d'aller vous annoncer moi-même la première nouvelle de ce dessein mystérieux de Dieu sur moi. Je reste encore ici deux jours pour me fortifier de plus en plus dans la communion avec Dieu[3]...

Tout ce que j'ai dit n'était que pour amener cette page et pour réaliser plus intimement la

1. R. P. Largent, p. 92.
2. *Ibid.*, p. 160.
3. *Ibid.*, p. 170-172.

Digitized by Google

lutte qu'elle résume et qu'elle couronne. D'autres étudieront dans le livre du R. P. Largent, le zèle du jeune lieutenant de vaisseau, les vertus du prêtre et la carrière magnifique du penseur. D'autres voudront aborder l'œuvre féconde, solide et neuve de l'abbé de Broglie apologiste[1], pour moi, je n'ai voulu voir que le catholique en face de la protestante qui lui a servi de mère. Parfois, devant ce spectacle, on se sent tenté de maudire avec plus d'amertume les hommes qui ont, les premiers, creusé l'abîme et créé l'irréparable entre des âmes que Dieu avait faites pour une entière communion de croyances; mais bientôt, plus puissant que cette haine stérile, monte au cœur un flot d'admiration attendrie devant cette force unifiante de la grâce évangélique et de la vraie charité. « En Dieu, chère tante, je vous embrasse »; n'est-il pas évident, que, malgré tant de cruelles divergences, ces deux âmes sont profondément unies et pour toujours? Et, sans rien oublier ni sacrifier des droits imprescriptibles de l'Église, sans donner un instant de créance au vain libéralisme de Corinne; mais en nous rappelant que l'âme de l'Église élargit ses frontières pour y recevoir tous ceux qui restent de bonne foi dans l'erreur, on voudrait avoir le droit de répéter

1. Cf. la belle préface que M. Piat a mise à l'œuvre posthume de l'abbé de Broglie. *Religion et Critique.*

Digitized by Google

ici, au sens où l'abbé de Broglie lui-même les aurait entendues, ces ardentes paroles que, dans un moment de vive tristesse, Mme de Staël écrivait à Chateaubriand :

Ah ! mon Dieu, *my dear Francis*, de quelle douleur je suis saisie en recevant votre lettre !... pouvez-vous, pouvez-vous me parler d'opinions différentes sur la religion, sur les prêtres ?... Est-ce qu'il y a deux opinions quand il n'y a qu'un sentiment[1] ?

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*. Edition Biré, t. II, p. 383-384.

TAYLOR INST. - OXFORD -

Digitized by Google

Digitized by Google

UN ÉDUCATEUR ANGLAIS

Digitized by Google

Digitized by Google

UN ÉDUCATEUR ANGLAIS

ÉDOUARD THRING ET L'ÉCOLE D'UPPINGHAM

Un jeune ministre anglican accepte, presque au début de sa carrière, la charge d'une *public school* obscure, sans élève et sans avenir. Sur ce terrain, aussi défavorable que possible, il tente et poursuit avec un acharnement passionné la plus invraisemblable des expériences. Il veut uniquement greffer au cœur des élèves le souci de la vie morale qui, chez lui, est intense et absorbe tout. Aucune contradiction, aucune opposition ne lui est épargnée. Les administrateurs, les maîtres même sont contre lui. Les épidémies s'en mêlent, et il doit transporter son école, pour plusieurs mois, à des centaines de lieues. Cependant la gageure réussit. L'école se repeuple et devient cé-

1. J.-H. Skrine. *A Memory of Edward Thring*. Macmillan.

G. R. Parkin, *Edward Thring, Head Master of Uppingham School. Life, Diary and Letters* Macmillan, 2 vol., 1898. Il vient de paraître de ce dernier livre une édition abrégée et en un volume.

Digitized by Google

lèbre. L'austère parole du *head-master*, qui ne prêche que l'effort et le sacrifice, est comprise des enfants les plus vulgaires.

D'admirables transformations s'accomplissent, et, chose plus difficile, longtemps après les années de collège, elles durent. C'est, en quelques mots, la carrière d'Edouard Thring et l'histoire de l'école d'Uppingham pendant trente ans. Cette œuvre pédagogique vaut peut-être qu'on s'y arrête, et, plus encore, cette âme mérite-t-elle d'être regardée de près. Plus rude, plus spontané, plus anglais que d'autres fameux Anglo-Saxons affinés par la culture très humaine des vieux collèges d'Oxford, Thring est un bel exemple de cette ferveur morale, rigide, enthousiaste et mystique, qui semble trouver son atmosphère naturelle au pays des Bunyan et des Wesley. Notre vertu française a d'autres allures et elle veut des modèles plus aimables et moins tendus. Il lui est bon pourtant d'essayer de se prêter quelquefois à la fascination puritaine. Elle n'aura que trop de facilité à rompre le charme, si tant est qu'elle parvienne, pour quelques instants, à le subir.

Digitized by Google

I

La journée scolaire est achevée. Les lampes s'éteignent aux fenêtres des douze maisons qui se partagent, par petits groupes, les trois cents élèves d'Uppingham. Dans la paix montante du soir, Édouard Thring laisse tomber insensiblement la fièvre du combat quotidien. Car toute sa vie est un combat : vexations incessantes du comité d'administration, méchanceté d'un enfant qui a voulu ressusciter les brimades, soucis d'argent, mesquinerie des auxiliaires qui s'obstinent à voir dans les succès du collège une bonne affaire commerciale, ou, quand, par hasard, tout va presque bien, importune et inintelligente visite des inspecteurs, chaque jour apporte un nouveau motif de sainte colère ; mais, toujours aussi, le calme revient avec les derniers mots de la prière du soir. Apaisé maintenant, il jette un regard de satisfaction sur ces murailles élevées par lui, sur les petits jardins autour de chaque maison, sur les pelouses et les *play-grounds*, sur ces classes qu'il compte rendre encore plus agréables, sur cette chapelle, enfin, qu'il va pouvoir inaugurer

Digitized by Google

dans quelques mois. Tout cela, c'est lui qui l'a créé. Une fois encore, il s'en émerveille dans la joie naïve d'un cœur qui ne connaît pas la vanité. Il remercie Dieu, le Dieu de Moïse et des prophètes, pour les grandes choses qu'il a daigné faire par lui dans cette école transfigurée, puis, radieux, Thring ouvre son diaire et se met à noter ses impressions de la journée.

Le moment est bon pour prendre sur le vif l'homme et son œuvre; mais, afin de mieux pénétrer l'originalité et l'importance des réformes d'Uppingham, il faut nous rappeler brièvement dans quel pitoyable état se trouvaient alors la plupart des maisons d'éducation en Angleterre. La généreuse, mais trop courte initiative de Thomas Arnold, n'avait pas trouvé d'imitateurs, et quand Thring, en 1853, dix ans après la mort du réformateur de Rugby, s'était mis à la besogne, les abus de tout genre étaient encore criants. Instruction et éducation, la routine, et quelle routine, était partout. Certes, personne alors, même parmi les plus chimériques, n'eût pu prévoir qu'un jour viendrait où un publiciste français célébrerait la supériorité des collèges anglo-saxons. Au lieu des riants souvenirs qu'a poétisés M. Demolins, le collège évoquait lamentablement, dans la plupart des mémoires, une jeunesse étiolée au milieu d'un enseignement formaliste et d'une

Digitized by Google

précoce corruption. Cet état de choses devait traîner longtemps encore. Sans doute, l'exemple et les livres de Thring activèrent le mouvement que Thomas Arnold avait commencé; mais le mal était trop profond et trop universel pour qu'une prompte guérison fût possible. Je n'ai pas à examiner maintenant si, à l'heure actuelle, il ne reste plus trace des anciens abus, et, pour fixer l'imagination du lecteur sur ce qu'était l'école anglaise avant ces vingt dernières années, il me suffira de citer quelques lignes écrites par un inspecteur général de l'instruction publique, peu de temps avant la mort du réformateur d'Uppingham. « Je viens de lire David Copperfield pour la première fois, — écrivait, en 1880, Mathieu Arnold à un de ses collègues d'inspection — l'école de M. Creakle reste le type de l'école où est élevée la petite bourgeoisie, et notre petite bourgeoisie se résigne en somme à ce qu'il en soit ainsi[1]. »

L'odieux Creakle et la sordide maison où le petit Copperfield eut tant à souffrir, voilà bien les visions qu'il fallait rappeler au moment de franchir le seuil d'Uppingham et de feuilleter le registre où Thring note religieusement ses expériences quotidiennes, ses tristesses et ses déceptions, ses joies et ses espérances.

1. La lettre est adressée à Sir J.-C. Fitch, qui la reproduit dans ses très intéressantes *Lectures on teaching*, p. 230.

Digitized by Google

25 *janvier* 188 0 (peu de jours après la rentrée). — Ce matin, ravi d'apprendre que le petit François Harmon, malade, a éclaté en sanglots quand il a vu partir ses frères qu'on ne lui permettait pas de suivre. Un petit enfant qui pleure parce qu'il ne peut rentrer au collège! quand on en arrive là, on n'a pas manqué sa vie! Et moi, et les larmes amères que je versais jadis à la fin des vacances.

Voici plus d'enthousiasme. Avec cette âme impressionnable, il faut nous résigner aux superlatifs :

8 *juin* 1887. — La plus glorieuse, la plus touchante, la plus jolie chose qui me soit jamais arrivée. Les deux petits nouveaux B.. , dont le père est aux Indes, sonnent ce matin à ma porte. Ils entrent avec une lettre de leur père et m disent qu'ils ne peuvent pas la lire et me demandent de vouloir bien la leur lire. Dire que ces enfants qui ne sont pas de ma maison, viennent à moi pour que je leur lise la lettre de leur père! Il y a plus d'un mois qu'ils sont ici, plus qu'il n'en faut pour prendre l'esprit collégien et dépouiller la candeur du nouveau. C'est quelque chose de glorieux ! Quel grand honneur de pouvoir inspirer tant de confiance et quelle douceur pour ma dure vie!

En février 1880, le portraitiste Johnson l'ayant représenté plus *génial* que sévère, Thring s'en félicite en ces termes :

Le premier sot venu peut être sévère; mais, pour être vraiment cordial, il faut une spéciale bénédiction de Dieu.

Le 30 juillet 1880, il s'arrête avec douceur sur un curieux mélange de souvenirs :

Digitized by Google

Quand je pense comment quelquefois je les ai battus... et quand je vois leur affection, l'envie me prend à la fois de rire et de pleurer.

ou bien, le 30 mars 1874, au moment du départ pour les vacances, il écrit :

Pauvre petit X... je n'ai pas pu retenir mes larmes; il a fait le tour de la table, petit comme il est, pour venir à moi, et m'a dit adieu en pleurant. Ça faisait pitié.

Nous reviendrons à ce côté très intéressant de ce caractère de lutteur. Il ne s'agissait ici que d'esquisser un premier crayon, et ces lignes auront suffi à exorciser le fantôme du pédagogue solennel dont la morgue est incapable de s'attendrir devant les petits enfants. Nous avons trouvé un homme, faisons maintenant connaissance avec l'éducateur :

2 *juin* 1860. — Je remercie Dieu de tout mon cœur pour une nouvelle preuve de sa miséricorde et de son pouvoir. A... est venu chez moi pour s'accuser d'avoir joué aux cartes, à Buckingham. La tentation était grande; ils avaient trois heures d'attente; mais il était bouleversé et me dit en pleurant qu'il ne pouvait aller à la sainte communion sans m'avertir. Je lui ai rendu courage... Quand je vois de tels résultats, je me sens plus fort.

21 *février* 1861. — Conférence d'un des professeurs. Il a raconté qu'un élève voyageant en France, l'été dernier, avait été invité à se rendre de grand matin, un dimanche à une partie de plaisir. Il avait refusé, puis, sur de nouvelles instances, il avait dit : « Non! non! le *head master* ne voudrait

Digitized by Google

pas ! » — Alors le conférencier s'est tourné vers moi : « Cet enfant venait d'Uppingham, ce *head master* c'était vous ! »... ô Dieu, je vous remercie. Cela repose de tant de lassitudes, de soucis et d'angoisses.

3 *avril* 1863. — (Après une visite à un élève gravement malade.) A ces moments-là, je sens la récompense du bon travail. Je n'ai pas peur de rencontrer mes élèves devant le juge !...

12 *mars* 1865. — A... est venu chez moi et, avec beaucoup de larmes, m'a avoué qu'il s'était fait aider pour ses vers latins et que cette honte l'avait trop fait souffrir pour qu'il pût jamais se décider à recommencer. Nous avons causé gentiment et je l'ai encouragé pour l'avenir. Nous avons récité ensemble quelques courtes prières et je l'ai congédié très réconforté, après lui avoir dit de commencer et de finir sa journée par une courte prière pour demander à Dieu de l'aider... Ce sont là comme des éclairs d'une lumière bénie qui montrent en plein jour, pour quelques secondes, le travail fécond de la vérité dans les âmes. Le voile qui cache les secrets de la vie intérieure tombe un instant, et nous voyons que nos efforts et nos combats pour la vérité ne sont pas vains. Qui le croirait !... un enfant que personne ne soupçonne et qui vient, de son propre gré, trouver le directeur et lui porte le lourd fardeau d'une déloyauté secrète, d'une faute que dans tant d'écoles on tient pour insignifiante ! La glorieuse récompense ! C'est bien là l'impression que j'ai désiré faire pénétrer chez les enfants : un homme tout prêt à leur venir en aide, revêtu d'une autorité qu'il est souvent tenu d'exercer rigoureusement et cependant tout à fait bon en face de leurs troubles de conscience et de leur bonne volonté.

Le passage suivant est encore plus significatif.

Digitized by Google

Thring y parle d'un de ces bons élèves qui ont plus de valeur morale que de talent :

10 *octobre* 1864. — X... m'a dit adieu, ce soir. Je suis très content de lui. C'est un honnête et solide garçon, et je suis fier que notre école l'ait formé. « Je ne brillerai pas beaucoup à l'Université, m'a-t-il dit, mais j'espère être loyal et honnête comme les élèves d'Uppingham, c'est la grande chose ! » — Je lui ai répondu que c'était en effet la grande chose, et que, à cause de cela, j'avais autant de respect et d'affection pour lui que s'il devait gagner les plus hautes récompenses d'Oxford.

Un autre jour, rentrant chez lui, il aperçoit un élève que ses camarades essaient d'entraîner à je ne sais quelle escapade. L'enfant, très crânement, refusait de rien entendre. « Je causai quelques minutes avec lui, écrit Thring, et je lui donnai trois *shillings*. »

Il résumait aussi, sur ce cahier, les visites que lui rendaient les anciens d'Uppingham, et ces notes seraient fort utiles à plusieurs d'entre nous, qui se font sur l'âme anglaise de si étroites et fausses idées.

2 *juillet* 1882. — Éclair splendide de joie spirituelle. X... est venu, il avait quitté la maison, très soupçonné par moi et impliqué dans quelque mauvaise aventure. C'est maintenant un clergyman. Il venait me dire que vingt fois depuis il m'avait écrit, mais qu'il avait toujours déchiré ses lettres, et que maintenant en face de moi il n'avait plus de paroles. Je lui répondis qu'il n'avait pas besoin de parler et

Digitized by Google

que rien qu'à son visage on voyait bien qu'il s'était élevé à de plus hautes pensées. Nous causâmes, et ce fut très réconfortant pour lui et pour moi. Quand il se leva pour partir, il se tint devant moi, des larmes dans les yeux et me dit qu'il me devait à moi sa vie, tout ce qu'il était, tout ce qu'il espérait devenir encore. Franchement ce n'est pas trop de ma vie pour mériter de recevoir une seule fois un pareil témoignage. Dieu en soit béni !

De ces quelques citations se dégagent déjà, semble-t-il, plusieurs traits de cette physionomie originale. Du pédagogue, du professeur, nous ne savons rien encore : c'est tout au plus si la pauvreté, la monotonie, l'outrance ordinaire du style, nous laisse deviner l'absence des délicatesses littéraires qui font le lettré ; mais la belle ferveur, la bonté, la candeur, l'élévation habituelle du caractère nous sont déjà évidentes ; déjà nous entrevoyons que ce convaincu doit avoir un don de persuasion extraordinaire, le secret d'inspirer aux jeunes gens des inquiétudes morales peu familières à leur âge et une sorte d'austère passion du devoir.

Digitized by Google

II

Le matin venu, Édouard Thring prenait instinctivement une attitude de combat, ses fortes mâchoires de montagnard se resserraient. Ses lèvres devenaient rigides et ses yeux se préparaient à foudroyer quelque criminel. « Criminel », le mot est encore trop doux, car sa colère, toujours prête, amplifiait démesurément les moindres peccadilles. Sa rhétorique augmentait de férocité avec la légèreté de l'offense. En face d'une faute sérieuse, il exprimait en quelques paroles courtes et simples l'indignation qui bouillonnait en lui, tandis que la vue des petits délits quotidiens décuplait son invention verbale et lui inspirait des anathèmes inouïs. Ainsi, emporté ou retenu, il était ordinairement terrible. « Quand il apparaissait brusquement au milieu d'une scène de désordre, raconte un de ses élèves, et qu'ayant poussé son cri de « Law-breakers ! » il nous demandait si nous étions prêts à obéir, que voulez-vous, personne n'aurait osé lui dire non. » Thring n'était donc pas, à proprement parler, un charmeur. Aucune séduction aimable ne venait de cette rude nature, qui man-

Digitized by Google

quait essentiellement de souplesse, et quand, par hasard, il n'était pas en colère, sa conversation, toute en monologues, où l'humour ne se revêtait ni d'esprit ni de grâce, n'avait rien de ce qui enveloppe et gagne les cœurs. Comment donc s'y prenait-il pour marquer d'une empreinte si profonde la jeunesse étourdie qui tremblait sous son regard?

E. Skrine, un de ses élèves, nous ouvre quelque jour sur cette question importante. « Thring, dit-il à peu près, dans un excellent chapitre qui pourrait s'ajouter au petit livre de Carlyle sur le culte des héros, Thring nous enthousiasmait. C'était un *leader* qui avait une cause et nous entraînait puissamment à la suivre; en un mot, nous le regardions comme un héros : *We believed him to be a hero.* Héros qui ne ressemblait à personne. D'autres étaient souvent venus nous parler, et nul, cependant, ne faisait vibrer l'air comme celui-là. Les multiples bizarreries de son apparence, de ses discours, de ses méthodes, tout ce qui le rendait plus original, nous attachait davantage à sa personne. Il y avait en lui une force extraordinaire. C'était cette intensité morale qui transfigurait tous les détails de la vie. A ses yeux, rien de petit; chaque événement, chaque action se revêtait d'une dignité auguste. Là où les autres voyaient seulement de menus points de conduite,

Digitized by Google

il apercevait, lui, une chance de perdre ou de gagner une grande cause. Le charme en lui était ce timbre moral dont toutes ses paroles étaient l'écho. Et quelque chose qui ne trompe pas les enfants nous avertissait de la profonde sincérité de ses paroles. Il répétait toujours les mêmes refrains, qu'importe, nous savions bien que sa vie les répétait plus habituellement que ses lèvres. »

Cette influence morale était d'autant plus remarquable qu'elle était directe et immédiate. D'autres éducateurs, par leur esprit et leur bonté, attirent d'abord à eux les enfants qui leur sont confiés et, une fois qu'ils en sont maîtres, tâchent de les acheminer au bien. Ici il en va tout autrement, puisque c'est la vertu même de l'éducateur qui attire les jeunes gens et qui les gagne, par une contagion merveilleuse, moins au maître lui-même qu'à l'admiration et à l'imitation de sa vie. Là est peut-être la grande originalité de Thring. Sa méthode ne rappelle en rien les coquetteries délicieuses, les souples insinuations, les longues étapes du siège savant que mène Fénelon autour d'un enfant capricieux et rebelle. La vieille métaphore qu'on se passe de Lucrèce à Berquin sur le miel à mettre au bord des coupes amères n'explique en aucune manière l'histoire de la transformation d'Uppingham. Thring, dans son enthousiasme puritain, veut qu'on aime le bien

Digitized by Google

parce qu'il est le bien, qu'on fuie le mal parce qu'il est le mal. « Je viens, écrit-il un soir, de parler à M... ; mais aucun signe de vrai repentir. Je lui ai remis sa vie devant les yeux et lui ai dit que j'attendrais jusqu'à ce qu'il fût affligé de son péché en tant que péché, et non plus à cause des conséquences. » Détester le péché en tant que péché, c'est le but immédiat où il veut amener le coupable, et aucun autre repentir, moins noble et plus intéressé, ne saurait le satisfaire. N'attendez pas de lui qu'il forge une fable ingénieuse sur les funestes effets du vice ou que, de guerre lasse, il coupe court à la tentation en jetant à la mer le jeune Télémaque. Il eût cru ravaler la vertu en agissant de la sorte, et il se fût violemment méprisé lui-même si, pour une minute, il avait feint de ne pas lui donner le premier rang.

Il est bien évident que si une telle méthode réussit, elle ne le doit pas à la froide et impersonnelle beauté de l'*impératif catégorique*. Ce qui frappa, saisit, entraîna les élèves de Thring, ce fut de voir de tout près, pendant des années, un homme aux yeux de qui une seule chose comptait en ce monde, le devoir, et qui, manifestement, ne vivait que pour cette unique passion. Entre douze et dix-huit ans, une âme ordinaire ne peut être longtemps insensible à un pareil spectacle. On a bien pu commencer par sourire; mais peu à peu

Digitized by Google

on se rend compte qu'un tel homme a trouvé le vrai secret de la vie ; on le respecte, on l'admire, on l'aime, on voudrait lui ressembler, on rougit des petites bassesses quotidiennes auxquelles autrefois on ne prenait même pas garde, et insensiblement, comme un enfant qui marche à côté d'une grande personne se dresse sur la pointe des pieds pour paraître moins petit, on se hausse l'esprit et le cœur dans l'espoir d'arriver à être moins loin d'un esprit et d'un cœur qui paraissent si haut.

« Quelle espèce d'homme était donc ce Thring? » demandait-on un jour à un évêque anglican qui l'avait beaucoup connu. L'évêque, à ce moment, était en train de tisonner. « Thring, répondit-il, le voici tout entier : Si vous étiez entré chez lui pendant qu'il arrangeait son feu, il vous aurait démontré que rien ici-bas n'est aussi grave que de tisonner comme il faut. » C'est bien cela. Le devoir se concrète, se précise, à chaque instant, aux yeux de Thring, dans les simples obligations et besognes de la journée. Revêtue de cette dignité auguste, chaque action, prière, lecture, classe, jeux, se transforme et reçoit un prix infini. A chacune il se donnera avec le même entrain, la même fougue et la même conviction, et de chacune il dira successivement qu'elle est la plus importante de la journée.

Il a raison après tout, et les enfants le com-

Digitized by Google

prennent, eux qui savent à quel point toute pensée mondaine de vanité ou de plaisir est loin de son esprit, et de quelle hauteur il méprise tout ce qui ne tend pas immédiatement à nous rapprocher de Dieu. Car il fut aussi peu mondain qu'il est possible. Cet éducateur anglais prêcha et pratiqua pendant toute sa vie le mépris de l'argent, et, chose moins banale chez un directeur de collège, le mépris de l'intelligence et des privilèges de l'esprit. Ce dernier point est d'une importance capitale dans la réforme d'Uppingham.

Il y a dans presque chaque classe, au collège, et il y aura longtemps encore, du fait de notre passion égalitaire et de la sotte vanité des parents, une catégorie d'élèves auxquels les maîtres les plus dévoués ne s'intéressent que par devoir ou par pitié. Pendant cinq ou dix ans, leur tâche quotidienne consiste à entendre louer leurs camarades plus fortunés, à assister à des leçons énigmatiques, et à attendre patiemment que la classe soit finie. Bien heureux si, à force de silence, blottis à leur place, ils échappent aux moqueries faciles d'un professeur énervé. Ils ne comptent pas, ils le savent, et n'ont d'autre désir que d'être encore plus oubliés. Pauvres garçons qui couvent en secret d'éternelles rancunes ou qui achèvent d'éteindre la petite lumière qui était en eux. Quelle que soit la bonté condescendante dont on les en-

Digitized by Google

toure, tout leur rappelle à chaque instant la fatale différence qui les sépare de leurs camarades, tout leur répète qu'ils ne sauraient avoir d'importance ou de valeur dans un milieu dont l'effort principal est tendu vers le succès.

Thring tourne la difficulté en changeant d'un coup ingénieusement héroïque l'orientation de son collège. Quelle illusion, bien plus, quel crime! — on sait qu'il aime les fortes expressions — de regarder l'école comme une serre intellectuelle où seulement une élite de privilégiés pourra se développer! Non, l'école n'a pas de but plus essentiel que de préparer les jeunes gens à être à la hauteur de leur mission en ce monde, et comme tous, intelligents ou faibles d'esprit, ont une mission, chaque enfant, si désespérément borné soit-il, a droit exactement de la part, de ses maîtres, à autant de soins que les plus brillants de ses camarades, à moins que, pour des raisons particulières, il ne réclame encore plus de zèle et de dévouement. En vérité, il faut être imbu jusqu'aux moelles du plus pur esprit du christianisme pour mater si vigoureusement l'orgueil de l'esprit et pour tenir pratiquement, comme un « présent de vil prix », ces facultés et ces triomphes dont nous sommes tous ou si jaloux ou si fiers. Quant à se proposer de mettre de tels principes à la base d'une réforme scolaire et de les imprimer dans les

Digitized by Google

jeunes âmes sans rien diminuer de l'élan pour les travaux de l'esprit, on conviendra sans peine, je pense, que jamais éducateur ne tenta une plus rare et plus chimérique aventure.

Mais celui-ci ne doutait de rien. Il se rappelait une anecdote qui, dans son esprit concentré sur une même pensée, s'était tournée en allégorie. Un de ses frères causait un jour dans la boutique d'un marchand de couteaux. Entre un enfant. Le marchand interrompt la conversation et s'occupe avec un soin extraordinaire de trouver un couteau qui satisfasse toutes les exigences du gamin. Celui-ci, enfin content et parti, le frère de Thring s'étonne qu'on se soit donné tant de peine pour si peu de chose. « Comment — dit l'autre — mais ce couteau, pour cet enfant, est une chose capitale : si je le sers bien, il se le rappellera toute sa vie et reviendra toujours chez moi. » « Belle et sûre philosophie, ajoutait Édouard Thring, donnez toujours aux enfants ce qu'il y a de mieux. Mais qui donc, hélas, s'en soucie ! » Il disait encore *every boy can do something well :* il y a toujours quelque chose qu'un enfant peut bien faire : c'est là qu'il faut le saisir, c'est là qu'il faut prendre pied pour le conduire à ce développement moral qui est le tout de la vie.

Quand, en 1875, il exposait aux *trustees* d'Uppingham les théories qui l'avaient inspiré et aux-

Digitized by Google

quelles le succès donnait raison, il mettait en première ligne cette idée fondamentale : « Dans un vrai collège, il faut que chaque élève, intelligent ou borné, soit l'objet d'une attention particulière ; un enfant dont on ne s'occupe qu'en gros, c'est comme s'il n'était pas au collège. »

En conséquence il réduisit toujours obstinément le nombre des élèves. Il y a excès selon lui dès que le directeur ne peut pas facilement connaître de près tout son monde, le voir, lui parler souvent. Cela est vrai pour chaque classe : pas plus de vingt-cinq élèves, sans quoi chacun n'aura pas une ration suffisante de lumière et d'affection. Cela est vrai encore pour les maisons où ils habitent. S'ils sont trop nombreux, chacun ne recevra pas les soins auxquels il a droit, dont il a besoin. De telles mesures bouleversaient les traditions des *Public-Schools*. Ni la routine ni l'intérêt n'y trouvaient leur compte. Thring l'apprit à ses dépens, mais ne capitula jamais sur ce point. Il n'accepta jamais que, pour une raison secondaire, argent ou succès, on risquât de compromettre la formation individuelle de chaque âme d'enfant et de perdre une chance de les pénétrer du sérieux et de la grandeur de leur mission. « Le plus stupide des élèves d'Uppingham a compris et senti qu'il avait une mission à remplir. » Cette constatation, faite un jour par un étranger, fut infi-

Digitized by Google

niment douce au réformateur; elle résumait d'un mot l'œuvre de sa vie.

« C'est une grande tentation, lisons-nous dans son journal, quand l'école est prospère, de se débarrasser des mauvais élèves; je n'y ai jamais cédé. » Ailleurs il écrit : « C'est une hérésie de prétendre qu'il faut renvoyer les queues de classes. » Chez un directeur de collège, une telle attitude est héroïque dans un pays où la valeur d'une maison se juge au nombre de ses succès dans les concours de Cambridge ou d'Oxford. Thring ne s'aveuglait pas sur les conséquences de sa méthode; mais il voyait là un devoir strict, et il essayait de se persuader qu'après des années moins brillantes cette élévation progressive du niveau moral finirait par devenir, pour les études même, une condition de succès.

Digitized by Google

III

Le programme de Thring revient donc à tout subordonner à la culture morale des élèves, à tout faire concourir au développement et à l'élévation du caractère, à pénétrer de toutes les façons l'esprit et le cœur du sentiment de la responsabilité personnelle et de l'importance souveraine de chaque vie. Ainsi énoncées dans l'abstrait, ces idées restent assez vagues et, à moins d'en être soi-même possédé, on serait très empêché d'en faire sortir une méthode d'éducation. Mais ces idées, c'est Thring lui-même, c'est sa propre vie, son obstination à tout regarder du point de vue moral et à mépriser tout ce qui ne peut pas se ramener à cette règle unique de ses jugements et de ses actes. Les enfants qui le voient chaque jour sentent que leur maître vit dans une atmospère supérieure et que ses pensées ne sont pas celles du monde. De là peu à peu, par la fascination nécessaire du bien, ils devaient tendre à s'élever, eux aussi, à ces hauteurs. Réussissaient-ils dans leurs études, ils n'avaient aucune peine à rester modestes à côté d'un homme qui mettait à

Digitized by Google

si bas prix les prouesses de l'esprit ; appartenaient-ils à l'humble moyenne à qui les voluptés intellectuelles sont défendues, quelqu'un était là pour leur répéter sans cesse que leur vie n'en avait pas moins de valeur et qu'une belle carrière leur restait ouverte, la seule vraiment digne de leurs efforts.

Je crois bien que, dans cette croisade contre l'orgueil de l'esprit, Thring dut appuyer trop souvent et trop fort sur le même point. A le lire et à l'entendre, on serait tenté de croire que l'intellectualisme est le pire danger qui menace les petits collégiens. Mais les enfants, plus justes souvent que les hommes, ne prennent pas au mot un maître qui force la note par besoin de les convaincre ou par entraînement de poète et de lutteur. Ici d'ailleurs, l'excès n'était pas longtemps à craindre et si, d'aventure, quelque bambin d'Uppingham voua aux idées du monde une haine exagérée, les années n'eurent pas sans doute trop de peine à le ramener au juste milieu.

Un trait nous montre exactement jusqu'où il poussait, dans le détail, sa doctrine sur le néant de l'intelligence et combien elle était ancrée dans son esprit. Un ancien élève, W. Alington, était mort aux colonies d'une fièvre contractée en soignant les malades. « C'est mon héros, » disait Thring, entendant signifier par là qu'une telle

Digitized by Google

mort était plus glorieuse pour Uppingham que les plus beaux prix d'Oxford. On fit une souscription pour perpétuer de quelque manière le souvenir de cette mort. L'argent réuni, plusieurs proposaient de fonder une bourse, sorte de *mémorial* très usité en Angleterre. Mais une bourse se décroche au concours et les concours sont affaire d'intelligence. La mémoire du saint ne serait-elle pas souillée si on la mêlait à de telles compétitions? Mais laissons Thring nous dire lui-même les combats qu'il dut livrer autour de la tombe de son héros.

20 *novembre* 1879. — J'ai appris ce matin la nouvelle que mon cher et vaillant Wynford Alington est mort au Transvaal de la fièvre typhoïde. Je ne puis dire que ce soit une mauvaise nouvelle, bien que si triste pour moi... C'est dur de penser que je ne le verrai plus ici-bas; pourtant j'éprouve, à son appel, comme une joie de soldat.

6 *décembre*. — Chaque jour confirme l'impression que mon héros avait faite. Il était si timide que j'en suis émerveillé. Son exemple me montre combien est vrai tout ce que j'ai senti et répété sur le travail obscur de la vie. Quand il tomba malade à Utrecht, le commandant décida qu'on le traiterait comme un officier, lui qui avait tant travaillé auprès des soldats... un petit trait m'a touché. Les domestiques indigènes se font une règle de quitter une maison où la maladie va avoir une issue funeste; mais ceux qui le servaient sont restés près de lui jusqu'à son dernier soupir.

2 *décembre*. — Gervase Alington m'écrit qu'on lance

Digitized by Google

l'idée de fonder une bourse en l'honneur de son frère et que cette idée ne lui plaît pas. Je lui réponds que moi aussi je déteste ce genre de souvenirs. La fièvre et le bourdonnement de vie cérébrale qu'exigent les concours sont incompatibles avec le respect dû au mort. Rien de terrestre comme ces luttes d'intelligence, cette rude et simple façon de choisir les vainqueurs.

De telles pages nous montrent au vrai le genre d'influence que Thring exerçait autour de lui. Ce n'est pas là, comme on le voit, une méthode que l'on puisse monnayer en petites formules et en détails de règlement. Aucun livre de pédagogie — et je n'exclus pas les livres de Thring lui-même — n'apprendra à un éducateur le moyen d'exercer une pareille influence et de créer autour de lui une telle atmosphère de ferveur et de noblesse. L'action personnelle de l'homme est tout ou presque tout dans de pareils résultats, la séduction austère et généreuse de la parole et de l'exemple, l'incommunicable puissance des convaincus et des saints.

Cependant cet esprit très positif n'admettait pas qu'on pût s'en rapporter uniquement à l'initiative des maîtres et à la bonne volonté des élèves pour le fonctionnement régulier d'une maison. « L'organisation (*machinery*), l'organisation, écrit-il dans son journal avec sa lourde insistance. Voilà la devise d'une bonne école. Il faut laisser aussi

Digitized by Google

peu que possible à la valeur personnelle du maître et au hasard. Je voudrais que tout fût prévu pour que de tous côtés le mal fût rendu presque impossible et que le bien fût facilité; mais tout cela doucement et sans en rien laisser voir. »

Il y a sans doute un peu de tyrannie et quelque illusion dans ce programme, et j'aurais pour ma part assez peu de confiance en ces maîtres automatiques, réduits à faire sans cesse le même chemin sur les mêmes rails, mais en somme l'idée générale qui dicta ces réformes est excellente. Rendre le mal impossible, sans avoir l'air de penser à lui; faciliter le bien sans l'imposer aux volontés, voilà de quoi relever singulièrement les minuties d'un règlement et éclairer les plus obscurs problèmes de l'éducation.

Dans une grande école, sur la somme de tentations, de fautes, d'oisiveté, il y a une certaine proportion qu'une meilleure organisation ferait sûrement disparaître. Il en est de cela comme des miasmes contagieux dans un mauvais quartier, un certain drainage moral en ferait disparaître une partie.

La brutalité des élèves est développée par la dureté des maîtres, par l'habitude de parquer les enfants en masses trop mélangées.

Le mensonge est favorisé par un système de règles générales qu'on impose indistinctement à tous les enfants sans se soucier de savoir s'ils sont de taille à les observer. Les

Digitized by Google

enfants mentiront aussi longtemps que le maître ne les connaîtra pas un à un, ne sympathisera pas avec eux.

La paresse est favorisée par l'habitude de confier à chaque maître un trop grand nombre d'élèves. Chacun d'eux peut espérer ne pas être pris en faute et, en tout cas, il est certain qu'un élève qui ne peut librement proposer ses difficultés à son maître, sera vite dégoûté d'un inutile travail.

C'est aussi un moyen d'encourager la révolte. Les élèves moins sages et moins intelligents, sûrs que personne ne se soucie d'eux, qu'*a priori* les pénitences arbitraires pleuvront sur eux et n'ayant rien d'ailleurs pour les intéresser et leur apprendre le respect d'eux-mêmes, ne tardent pas à regarder le maître comme l'ennemi.

C'est aussi un moyen de développer la sensualité. Les pauvres enfants ne peuvent penser qu'au corps. Ce qui est intellectuel est pour eux une source d'amertume.

Mais, sans insister sur ces indications générales, voyons quelques-uns des détails sur lesquels le réformateur d'Uppingham aimait à insister. Il faut, pensait-il, faire honneur à notre ouvrage, aux leçons que nous donnons, et ce n'est pas leur faire honneur que de négliger le local où nous les donnons. Laisser des pupitres en désordre, des taches d'encre sur les murs, des toiles d'araignée dans les coins, aucun de ces inconvénients n'est à dédaigner. Le mépris de la salle de classe, au fond, c'est le mépris de la leçon elle-même. « Faites honneur à votre ouvrages et votre ouvrage vous fera honneur. » Ainsi : qu'on jette

Digitized by Google

bas les vieilles classes humides et sales, qu'on élève de nobles murailles, qu'on les couvre de photographies si l'on est pauvre, de fresques dès qu'on pourra se permettre cette dépense. Ainsi fut fait à Uppingham; on commença par des gravures, et puis on put arriver à orner de fresques les « nobles classes », et lord Carnarvon qui vint inaugurer cette merveille, se demanda, dans son discours, si, depuis le temps du Portique athénien, la science avait jamais été distribuée dans des salles plus aimables et plus dignes d'elle.

Au soir de cette journée triomphale, Thring écrivait sur son journal : « Voilà un grand jour! le beau baptême d'une idée capitale! Voilà qui montre à tous l'importance de faire son travail avec des instruments convenables et le devoir de rendre aussi excellent que possible tout ce qui est à l'usage des enfants! »

En 1882, ces idées étaient encore presque nouvelles. Qui donc avait remarqué, dans l'exquis petit livre de Fénelon, le conseil de donner aux enfants des livres dorés sur tranche, et, de ceux qui l'avaient remarqué, qui donc en avait saisi le sens profond. La routine était là, tenace, et comme il arrive souvent, un certain gros bon sens se liguait avec elle pour aider nos pères à mépriser ces bagatelles. Un vieil ami de Thring, homme fort sage, vint, pour lui être agréable, visiter les

Digitized by Google

fameuses fresques et, au lendemain de cette visite, lui communiqua bonnement ses impressions.

Pour moi, je suis incrédule ou sceptique : du rouge de Pompéi sur les murs ou des taches d'encre et des inscriptions d'écolier, c'est tout un. Je crois aux hommes, à l'esprit, au courage, à l'amour, à la foi, aux bénédictions de Dieu, voilà ce qui a fait de ton école une grande et bonne école.

La réponse ne se fit pas attendre. Elle est un peu longue, mais très amusante, d'autant qu'elle fut écrite sans un sourire et sous le coup d'une violente indignation.

Dieu ne donne sa bénédiction qu'à ceux qui savent employer les moyens humains de succès. Dieu ne crut pas compromettre sa majesté, du temps où il élevait son peuple, en donnant des prescriptions spéciales sur la matière et le dessin des habits, la couleur des rubans, la disposition des franges. Tout fut fait sur le patron montré par Dieu. Dieu remplit de l'esprit de sagesse les hommes qui travaillèrent aux vêtements d'Aaron. Et tous les ouvriers en or, argent, étain, marbre, bois et broderie furent expressément inspirés de Dieu, pendant les années de collège du peuple choisi.

Et maintenant, j'affirme sans hésiter que mon œuvre à moi a réussi parce que Dieu m'a donné un esprit de sagesse qui m'a fait m'occuper de franges, de bleu, de pourpre, de rubans d'écarlate, de rouge de Pompéi, de gravures, de classes, de la couleur des rideaux dans les chambres des élèves et de cent minuties de ce genre. Et c'est là, là surtout que je prétends avoir fait mes preuves de grand éducateur : c'est-à-dire en entourant les enfants d'objets nobles et dignes d'eux, en empêchant le désordre et la négligence,

Digitized by Google

en proscrivant l'habitude de graver son nom sur les tables, symbole de révolte, d'inattention, de malice et de vanité — de couvrir les murs de taches d'encres — symbole de malpropreté insouciante et de mépris pour le grand travail de la pensée — et toutes les autres petites vilenies qui dépriment l'âme de l'enfant. Lente méthode, mais très sûre, modeste, mais pratique ; elle exige beaucoup de patience, mais peu à peu elle fait œuvre de vie.

Thring voulait aussi qu'en dehors des salles communes, chaque enfant eût un petit chez soi, chambre à coucher et cabinet de travail. Il y voyait, pour les bons élèves, l'avantage de pouvoir se retirer de la foule et se ressaisir. D'autres menues réformes, sur lesquelles il serait trop long d'insister, paraient à d'autres dangers ou tendaient à offrir d'autres facilités à la bonne volonté des élèves. Rien, à ma connaissance, dans cette œuvre scolaire, n'est dû à la manie de réglementer, et il n'est pas jusqu'aux précautions de nécessaire surveillance qui ne prennent, dans la vie d'Uppingham, une apparence moins provocante. De sept à neuf heures du soir, par exemple, maîtres et élèves sont ensemble.

Pour l'élève et l'observateur inattentifs, ce n'est là qu'une classe comme une autre. Pour moi, dit Thring, l'important est que, pendant ces deux heures, les plus dangereuses de la journée, l'enfant soit sous l'œil du maître. Une organisation qui a tout prévu, tout soupçonné, permet seule de montrer aux enfants une entière confiance.

Digitized by Google

Car l'ambition de Thring est que son école soit plus digne de confiance que toutes celles du royaume. L'horreur du mensonge est, comme on sait, à la base de l'éducation anglaise et depuis Arnold surtout, on a obtenu sur ce point des résultats merveilleux; mais nulle part cette leçon capitale ne fut, je crois, mieux inculquée qu'à Uppingham ni mieux comprise. Écoutez plutôt l'apostrophe véhémente qui foudroyait, un jour, quelques élèves coupables d'avoir voulu tromper leurs professeurs.

On vient de m'apprendre une chose dégoûtante : Deux d'entre vous ont triché dans leur travail. Je tiens pour ma part que tromper un professeur est d'une indicible bassesse. Appelez cela vous autres, comme vous voudrez. Moi, je l'appelle un *mensonge*, ni plus ni moins, un méprisable mensonge, et vous n'êtes que des menteurs et des fourbes! Ah! je sais bien les pauvres raisons dont vous amusez votre conscience, quelques-uns du moins parmi vous. Vous dites dans vos cœurs mesquins que cela est bien simple, que cela se fait partout dans les autres écoles. Oui certes, mais nous, nous ne sommes pas les autres écoles!

C'est ainsi que, par l'influence de son exemple, par un don de s'imposer aux âmes, par la sagesse à la fois prévoyante et libérale de ses règlements et par un constant appel à la franchise et aux meilleurs sentiments des élèves, Thring réussissait, au delà de toute espérance raisonnable, à modifier profondément les caractères et à élever très haut

Digitized by Google

le niveau moral d'Uppingham. Certes, les résistances ne manquaient pas, comme on peut s'en rendre compte à plusieurs pages découragées de son journal; mais l'élasticité de cette rude nature et son inébranlable constance finissaient par avoir raison de tout. Adroit d'ailleurs autant qu'énergique, il savait trouver de sûrs auxiliaires parmi ceux-là même qu'il avait à gouverner. La solidarité scolaire était un des dogmes auxquels il en appelait constamment et qui, entrant peu à peu dans les mœurs du collège, réunissait la masse des bons élèves en une armée du bien, compacte et décidée, avant tout soucieuse de l'estime et de l'affection de son chef. « Je ne sais pas qui est coupable, disait-il ou à peu près, quand un désordre avait eu lieu, et je n'ai pas besoin de le savoir. Mais la faute n'aurait pas été commise si les autres, les prétendus innocents, l'avaient assez détestée. A mes yeux, la société peut empêcher les crimes qu'elle déteste et, si la faute a été commise, c'est qu'elle ne vous inspirait pas assez d'horreur. » Il n'eût pas manqué d'exemples bibliques pour appuyer sa théorie du châtiment collectif, « et, ajoute malicieusement un de ses élèves, nous acceptions tous la pénitence, les uns comme une chose raisonnable, les autres, en silence comme les coups aveugles de la destinée ».

Justice ou fatalité, ces exécutions simplistes

Digitized by Google

avaient au moins l'avantage — et il est grand — de forcer les bons élèves à se compter, à prendre confiance en eux-mêmes et à se mesurer au groupe plus bruyant et moins nombreux des mauvais. Car le collège est comme la vie. Une poignée d'audacieux y règne par la terreur sur la foule honnête et timide qui ne connaît pas sa vraie puissance. Cette expérience n'est-elle pas d'une souveraine importance et ne vaut-elle pas les quelques heures de punition trop sévère dont les élèves d'Uppingham furent forcés de l'acheter.

TAYLOR INST. - OXFORD -

Digitized by Google

IV

Mr J. Fitch, un des hommes qui ont en Angleterre le plus de compétence sur les questions pédagogiques, se demande quelque part non pas si le directeur d'une école doit être religieux — la question ne se pose même pas pour lui — mais s'il doit être nécessairement homme d'Église. Une tradition vieille de plusieurs siècles voulait, en effet, jusqu'ici, en Angleterre, que les *Head-Masters* des *Public Schools* appartinssent au clergé. Mr Fitch regrette une disposition qui pourrait éloigner de ces importantes fonctions des hommes très distingués ; mais comme, d'ailleurs, il se rend parfaitement compte des multiples avantages de l'ancien usage, il propose un moyen terme qui ne manque ni de sagesse ni de piquant. « Je voudrais, dit-il, qu'on pût confier ces fonctions à un laïque à qui l'évêque permettrait de prêcher dans la chapelle de l'école. » Le projet est d'un homme qui a bien compris l'autorité que le privilège d'une mission divine donnera toujours à l'éducateur. Thring ne cessa jamais de se couvrir d'un tel privilège. Homme d'Église et chrétien fervent, il avoue lui-même qu'il n'aurait pas eu le cœur de conti-

Digitized by Google

nuer sa besogne s'il n'avait senti profondément qu'il travaillait pour le Christ. « Il y a, écrit-il, un point dont l'évidence est enracinée au fond de mon cœur : c'est qu'il est absurde de rêver le succès d'une école de premier ordre dont le directeur n'aurait pas le droit d'exercer sur ses élèves une influence religieuse », et, pour défendre cette évidence, il n'aurait eu qu'à faire appel à l'expérience de toute sa vie.

D'un dogmatisme assez étroit et qui serait vite devenu intolérant, sa religion était, au point de vue moral, conciliante, libérale et pratique. Il n'entendait en rien l'imposer de force aux élèves, et toute pression en ce sens lui aurait paru funeste. S'il note triomphalement le nombre croissant des communions, c'est qu'il est bien sûr qu'aucun esprit de calcul ou de soumission aux maîtres ne vient profaner ces actes d'une dévotion volontaire et spontanée. D'ailleurs, pour cet esprit à la fois mystique et positif, le bon travail est déjà une prière, comme nous le montre une lettre qu'il écrivait à son fils, peu avant de mourir.

Laisse-moi écrire quelques idées que je voudrais pour toujours enfoncer dans ta vie. Lis soigneusement un peu de l'Évangile tous les jours. Le grand sentiment de ma vie a été de voir et de toucher la vérité de la vie du Christ en nous.

Ne néglige jamais ton travail... tout travail est religieux.

Digitized by Google

Tu montreras ta religion en faisant de bonne besogne désintéressée pour l'amour du Christ.

Mais il ne se contentait pas de cette religion essentielle. Son âme, douce et vite exaltée, voulait davantage, et il avait pris, de bonne heure, l'habitude d'une intime communication avec Dieu.

Bénédiction des dimanches, lisons-nous dans son journal j'enterre tous mes soucis et je me repose en adorant Dieu et en recevant la fréquente infusion de sa paix !

Vivre du Christ et avec le Christ, c'est sa pensée presque constante, et ce journal de chaque soir n'est souvent qu'une conversation intime, affectueuse, abandonnée. On n'entend qu'un des deux interlocuteurs ; mais, à la paix croissante, on devine que l'autre n'est pas loin, qu'il parle, qu'il instruit, qu'il console et qu'il relève.

On a dit excellemment ce que l'idée religieuse donna de force, de largeur, de constance aux entreprises de Thring et comment le réformateur aurait peut-être échoué dans son œuvre si, au noble sens du mot, il n'avait pas été un voyant.

Cette faculté de se préoccuper non pas des détails, mais des principes ; cette largeur d'idées, ces vues d'ensemble et de haut, ce désintéressement dans le choix des lignes de conduite et cette invariable constance ; cette conviction que le succès était, en définitive, à la méthode qui aurait tout subordonné aux considérations morales, cette idée nette du temps requis pour l'action des lois générales...

Digitized by Google

cette patience, ce calme, ce refus obstiné de tout juger par le résultat immédiat, cette indéfectible espérance dans le lent et sûr travail de la vie, il n'y a pas de doute possible, tout cela suppose, chez un homme, « l'évidence des choses qu'on ne voit pas [1] ».

Si l'on veut se convaincre que ce ne sont pas là des phrases vagues et vaines, il faut se décider à suivre Édouard Thring dans ce qu'il appelle, à sa manière biblique, « la vallée de l'ombre de la mort ». En simple français, il nous faut raconter l'histoire d'une épidémie de fièvre typhoïde, de la mort de plusieurs élèves, de la fermeture du collège et de l'exode prompt et courageux vers un Uppingham improvisé. Je n'insisterais pas sur ce fait divers tragique si le journal qui en a gardé mémoire ne s'éclairait à cet endroit d'une des plus belles transparences d'âme qu'il m'ait été donné de contempler. Poème de l'homme et du chrétien, d'abord écrasé par la détresse imminente et qui, pourtant, reste debout quand Dieu a frappé. A certains moments, il se dérobe, il pleure comme une femme, il appelle non pas la mort, mais le sommeil, le divin sommeil; et puis bien vite, il se reprend, il tient tête à tous les assauts tant qu'enfin, malgré les hommes et presque malgré Dieu, il sauve l'œuvre mourante et la laisse définitivement fondée et triomphante, après

1. Skrine.

Digitized by Google

la crise qui aurait dû vingt fois l'engloutir.

Dès les premiers mois de 1875, l'année fatale, le journal laisse percer quelques inquiétudes. Il y a eu en ville plusieurs cas de fièvre scarlatine et on se demande comment le collège pourra échapper au danger.

Le 4 octobre, peu après les vacances d'été, le journal porte ces quelques mots : « Deux ou trois cas de fièvre au collège. Je commence à être inquiet. » Le 7 octobre, plusieurs cas nouveaux : « Cela passera comme le reste. *God is God !* » 8 octobre : « On sonne le glas ce matin ; j'ai eu un moment de terreur ; c'était pour la mort d'un voisin. » 10 octobre : « Trois nouveaux cas dans la même maison. Comme le ciel change vite ! Tu as détourné ta face et le malheur a fondu sur moi ! » « C'est difficile de rester sage dans le succès ; plus difficile encore de sentir que ces souffrances sont une bénédiction. Je le sais bien pourtant, mais j'ai encore souvent des sentiments d'enfant. »

Déjà la panique gagnait les familles. Plusieurs parents réclamaient leurs enfants. Thring essaie de rassurer tout le monde et de communiquer son énergie à ceux qui l'entourent.

« Je sais que Dieu travaille. Il est avec nous. Tout ira bien. »

Il obtient que le Comité d'hygiène se mette enfin en mouvement, mais rien ne pourra désar-

Digitized by Google

mer l'hostilité sotte et méchante de la petite ville qui redoute la contagion, et du Conseil d'administration qui n'a pas encore pardonné à Thring son attitude de novateur.

Protégez-moi, mon Dieu — s'écrie-t-il avec le Psalmiste, ne m'abandonnez pas à la gueule de mes ennemis, et sauvez mes enfants, Seigneur, sauvez-les au nom de Jésus-Christ.

Le 15 octobre voit mourir la première victime. C'est le fils d'un des professeurs du collège. Thring avait cru que Dieu lui promettait la guérison de cet enfant.

Je n'avais pas tout à fait compris sa volonté ; mais je ne me suis pas trompé sur la très douce réponse qu'il a faite à ma prière.

Le 17 octobre, encore une mort. Quelques heures après, Thring étant sorti, encore le terrible glas ; il s'informe haletant, on lui dit qu'une vieille femme vient de mourir.

Le 23 octobre, attaqué de tous côtés par la presse, il écrit : « Tout harassé que je suis, j'ai de la peine parfois à ne pas éclater de rire. Quelle dégringolade depuis trois semaines pour ma vanité ! Et moi qui croyais avoir fait une œuvre ! »

L'école est enfin licenciée pour quelques semaines. Pendant ce temps, il fallait soutenir une lutte en règle avec le Conseil d'administration

Digitized by Google

pour obtenir les mesures d'assainissement indispensables. Ces absurdes résistances exaspéraient Thring; mais vite il se calmait par des réminiscences bibliques. Les psaumes de David persécuté faisaient alors sa prière : « Que c'est curieux de vivre ainsi les psaumes ! »

Vers la fin de janvier 1876, à la veille de la rentrée, il y eut dans cette âme qui, par moments, était d'un poète et d'un enfant, une trêve délicieuse de quelques heures entre les souvenirs désolants de la veille et les terribles surprises du lendemain.

25 *janvier*. — Les Davids ont passé la soirée avec nous, puis les enfants ont dansé. David assis sur la table, réglait la danse sur son violon. C'était charmant de voir danser la petite G... Elle le faisait si bien. Je ne sais d'où cela vient, mais voir danser me met toujours dans le rêve. Même quand j'étais jeune, ce spectacle me donnait une paisible impression de la vie humaine et de sa grâce fuyante. Agé maintenant, les jours de ma jeunesse me reviennent, et les fantômes des danses disparues traînent dans mon esprit une calme et délicieuse rêverie, sentiment très doux de beauté, de grâce en fleur, vision délicate de quelque chose qui n'est pas réel et qui pourtant n'est pas un fantôme, étrange poème de la jeunesse et de l'espérance et de la beauté qui passe et repasse devant les yeux et la pensée. Ce soir dans notre pauvre maison assombrie, cette petite idylle d'une demi-heure était charmante comme un lambeau retrouvé d'un monde perdu, comme un écho joyeux de jours moins agités. J'en étais très suavement hors de moi.

Digitized by Google

L'angoisse reprend vite le dessus. La peur de cette rentrée prochaine l'obsède, et, au milieu des interminables journées, il attend, il invoque l'heure où il pourra se réfugier dans le sommeil.

26 *janvier* (le lendemain de la soirée où la petite G. dansa si bien). — J'ai le cœur bien lourd. Chose étonnante, depuis combien de temps le lit n'est-il pas pour moi le port unique, l'oubli impatiemment désiré. Quand j'étais tout jeune, il était rare que le réveil ne fût pas une joie, puis vint la courte période du joyeux travail intellectuel où je me serais volontiers passé de dormir. Mais, depuis que je suis ici, ma seule consolation humaine a été le repos et l'oubli. Sans doute, il y a eu des moments très doux, mais jamais, en somme, la part de joie n'a contre-balancé la part de soucis, et le sommeil a toujours été un refuge. Aussi, encore maintenant et plus que jamais, ô l'admirable port et que je remercie Dieu de m'avoir si longtemps laissé le sommeil. Il donne le sommeil à ses bien-aimés, pourquoi pas aussi dans ce sens inférieur. En tout cas ce don du sommeil a été pour moi un don de vie... ô mon Dieu, mon Dieu, jetez un regard sur moi dans cette dernière nuit de notre longue trêve avec le travail et le danger.

La première semaine après le retour des élèves se passa à redouter l'apparition du fléau, peut-être embusqué en quelque coin et prêt à recommencer son œuvre. Peu à peu, le travail aidant, la confiance s'établissait, et Thring avait moins de peine à voir clair dans les ténèbres passées.

Je suis sûr que ces mauvais jours ont été pour le bien, quoique je ne voie pas comment. Pourtant un point reste

Digitized by Google

lumineux. Plus douloureux a été le crucifiement, plus abondant sera le salut, et je comprends que le crucifiement c'est la mort de toutes les confiances et forces humaines. La vie divine veut jaillir du tombeau de pierre. Ainsi en soit-il pour nous ici, mon roi, mon Dieu !

Cette prière était écrite le 7 février. Treize jours après, le journal s'ouvre sur ces lignes navrantes :

20 *février*. — Ce matin, entré de nouveau dans la vallée de l'ombre de la mort. Ces affreuses ténèbres nous menacent encore. Kobb est venu à la chapelle me dire qu'il avait presque sûrement un cas de fièvre typhoïde dans sa maison. Pauvre garçon, il défaillait presque en me parlant... Il ne se trompait pas. Tous les enfants de cette maison seront congédiés demain... *La main de Dieu pèse sur nous, jour et nuit.*

Le 22 mars, il fallut fermer une autre maison. A cette fois, la panique devenait universelle et, si on ne voulait pas la mort d'Uppingham, une héroïque solution s'imposait. Licencier l'école à ce moment de l'année et pour plusieurs mois, c'était renoncer à tout espoir de voir les élèves revenir des différents collèges où ils se seraient réfugiés, c'était renoncer à retrouver le personnel des professeurs qui, dans l'intervalle, seraient allés frapper à d'autres portes pour gagner leur vie. Une seule issue restait ouverte, mais chimérique, et dont la seule pensée faisait hausser les épaules aux hommes sages : transporter Uppingham plus loin, trouver en quelques jours une ville où l'on

Digitized by Google

pût installer rapidement maîtres et élèves, et, après une semaine de congé, recommencer les classes comme si rien n'était venu les interrompre. Déraciner une école plusieurs fois centenaire, la transplanter à quelques centaines de milles au bord de la mer, abriter, pour un temps indéfini, les trois cents élèves, les trente maîtres et leurs familles, et réaliser tout cela en quelques jours, sans même savoir si les parents consentiraient à risquer cette gageure, en vérité, une sagesse ordinaire ne pouvait s'arrêter sérieusement à discuter pareille entreprise. Froidement et fermement, malgré le conseil des sages, Thring résolut de la tenter.

A la veille de partir pour chercher une ville hospitalière, il se laisse envahir, dans sa chère chapelle, par le tumulte des souvenirs et la tristesse d'un adieu peut-être éternel.

« Quand me retrouverai-je dans cette chapelle? jamais, jamais peut-être... puis, levant la tête je vis les *mémorials* de Green et d'autres anciens que j'ai aimés et qui ont ici vécu une vie vivante. Je me suis dit que beaucoup me restait encore et que cette maison assaillie par des ennemis pires que la fièvre, revivrait et resterait une lumière. Plus que jamais, je sens qu'une force divine me travaille, me façonne, me pétrit dans ce creuset d'atroce souffrance et que Dieu prépare pour nous une renaissance merveilleuse et des biens infinis.

Les notes du voyage à travers le pays de Galles,

Digitized by Google

jetées d'une main plus pressée, rendent toujours le même son d'élan et de foi. Les paysages nouveaux l'enchantent et la liberté reconquise lui fait oublier ses angoisses. « Gloire à Dieu! Qu'il est bon d'être le serviteur du Christ ! »

Dès la première semaine d'avril, les classes s'ouvraient dans la petite ville de Borth. Ce furent des jours épiques, comme Tom Brown n'en connut jamais à Rugby. On a écrit l'histoire, le roman de cet exode et de ce joyeux exil. Les Gallois furent très accueillants pour la jeune tribu qui campait sur leur terre. Thring avait pris à leurs yeux une figure de héros, et ils eurent vite connu, à plusieurs signes non équivoques, la forte empreinte morale qui distinguait ses élèves des autres enfants.

Un an après Thring « tournait cette grande page de sa vie » et ramenait ses élèves à Uppingham. Mais le souvenir de Borth était imprimé pour toujours dans l'imagination du collège. On suspendit aux voûtes de la chapelle, comme trophées de cette grande expédition, les drapeaux qu'on hissait comme signaux sur les maisons de Borth, pour ramener en classe les enfants qui jouaient au loin sur la plage et pour remplacer les cloches dont le bruit des vagues aurait étouffé la voix.

Enfin on institua un service annuel de reconnaissance, qui devait rappeler aux générations

Digitized by Google

futures de maîtres et d'élèves les miséricordes de Dieu sur Uppingham.

Il y eut un jour — disait Thring à un des sermons qu'il prononçait chaque année pour fêter ce glorieux anniversaire — il y eut un jour où regardant ces hautes murailles, nous nous demandâmes si jamais nous reviendrions prier ici. Nous étions obligés de fuir et, à la face du monde, c'était, pour l'école, une crise de vie ou de mort. Peu, très peu savent ce que c'est que de voir chaque jour se rapprocher davantage cette poussée énorme, mortelle, irrésistible d'une invisible catastrophe et de regarder en face la force du mal victorieux. Il y eut un jour où ce collège agonisa. Sauf une suprême chance, toute la vie accumulée ici allait se perdre, et la bonne cause, la cause du Christ, notre beau programme de donner également, sans favoriser ni mépriser personne, à chaque enfant sa part de justice et d'affection, tout cela allait être vaincu sur ces collines. Et vous savez que tout cela a fini par la délivrance. Triomphe! Nous sommes encore ici en ce jour! Mais la grande délivrance fut pour David un nouveau motif de croire. Le Christ rédempteur a sauvé cette école, il l'a gardée à Borth pendant l'année terrible, comme il avait gardé David. Comme lui donc, nous, soldats de l'armée du Dieu vivant, sauvés par un miracle unique dans l'histoire des collèges, nous sommes obligés à plus de fidélité et de loyauté que personne. Chapelle et classes, forteresse de la piété et forteresse du travail sanctifié, maisons jumelles qui se soutiennent l'une l'autre et qui vivent de la vérité de Dieu, nous resterons debout.

Digitized by Google

V

C'est un des côtés humiliants de notre nature que nos sympathies ne marchent pas nécessairement de pair avec nos plus sincères admirations. Plusieurs, je le crains, après avoir parcouru les pages où je me suis attardé à mettre en relief les beaux côtés d'une âme très haute, n'auront pas éprouvé, pour le réformateur d'Uppingham, ce sentiment d'instinctive tendresse qu'excitent en nous souvent de moins parfaites vertus. C'est ma faute sans doute et celle du biographe pénible et embrouillé qui n'arrive pas, en deux gros volumes, à nous donner un portrait vivant de son héros. Mais Thring est aussi coupable que nous, si on peut être coupable de manquer de grâce et de séduction; de lui à nous, ou, si l'on veut, de nous à lui, il y a quelque chose de refroidissant. On l'estime, on le vénère, on l'envie même, mais on se résigne en somme assez vite à ne pas l'avoir connu. Un je ne sais quoi nous avertit qu'enlevé à son auditoire ordinaire cet homme aurait perdu le meilleur de son influence. Des âmes jeunes, faciles à l'enthousiasme, et ne voyant la vie et

Digitized by Google

les idées que dans une perspective confuse ont pu, ont dû même s'attacher à lui par un sentiment très fort où il entrait plus de générosité naturelle que de vive sympathie ; mais, pour ceux qui n'ont pas subi, dans leur enfance, l'entraînement d'Uppingham, Thring peut sans doute leur donner de nobles exemples et de fécondes leçons, il est presque incapable de les charmer.

Que lui manque-t-il donc pour cela? Quelques-uns de ces riens qu'il méprisait tant, qu'il méprisait trop. Nous l'entendrons tantôt ferrailler contre l'intelligence. S'il attaquait seulement les intellectuels au sens contemporain du mot, nos sympathies iraient quand même tout droit au soldat un peu exalté d'une bonne cause, mais en réalité, venant de lui, les coups vont plus loin qu'il ne croit et ne veut lui-même. L'ennemi, ce n'est pas seulement l'intelligence maîtresse d'orgueil, c'est encore le don de la netteté et de la logique, des idées claires, de la précision, de la réflexion, de la mesure, toutes qualités qu'il combattrait avec moins de violence, s'il ne sentait pas confusément qu'elles lui manquent et s'il ne souffrait pas inconsciemment de leur absence.

Je ne veux pas nier qu'il ait été, dans un certain sens, une façon de penseur. Il y a, dans son œuvre écrite et dans sa vie, des commencements d'idées, de brusques divinations qui

Digitized by Google

jaillissent non pas d'un trésor antérieur d'activité intellectuelle, mais de la surabondance d'une vie morale très intense et très riche. Ne lui demandez ni subtilité, ni délicatesse, ni légèreté d'esprit, ni rien qui ressemble au jeu délié d'une faculté indépendante et sûre d'elle-même ; n'attendez pas non plus de lui qu'il sache écouter une conversation ou lire un livre, tirer parti d'une pensée étrangère, plier ses idées aux besoins d'autrui, voir et montrer les imperceptibles soudures qui relient entre elles des doctrines contraires en apparence. Pour un peu, si vous insistiez, il exorciserait encore une fois ces dangereuses ou vaines bagatelles. Il lui faut à lui l'affirmation à outrance et la généralisation improvisée. La chaleur d'un système lui tient lieu de clarté et de preuve. Cette idée, qu'il ne voudrait ni ne pourrait échafauder sur des arguments, il l'a vécue sincèrement avant de se l'énoncer à lui-même, et, au moment où elle se fait jour dans son esprit, toute brûlante encore de la vie intérieure qu'elle vient de traverser, il s'en empare et, sans la contrôler davantage, il se hâte de l'exprimer par une image énergique ou par un aphorisme convaincu.

Je n'ai pas besoin de montrer que le mysticisme embrouille encore cette psychologie compliquée. Thring était un protestant trop étroit pour n'être pas touché d'une pointe d'illuminisme. Il y

Digitized by Google

a en lui du prophète, et de l'inspiré et de là vient cette confiance absolue en ses idées et en ses méthodes, confiance qui n'exclut pas une humilité sincère, puisque, dans sa pensée, idées et méthodes lui arrivent directement de Dieu.

Ces remarques faites, nous aurons moins de peine à nous imaginer ce que devaient être les classes de Thring, car il ne faut pas oublier que, directeur d'un grand collège, prédicateur ordinaire des élèves, écrivain, poète, cet homme infatigable trouva le moyen d'être jusqu'à son dernier jour, le plus attentif et le plus régulier des professeurs.

Pour savoir ce qu'il fut comme professeur, il est inutile de se reporter à ses traités de pédagogie. En effet, les meilleures pages de ses livres, quoique assez suggestives, restent vagues et déconcertantes. On en peut juger par la page suivante, une des plus claires pourtant et des plus fécondes. C'est un parallèle entre le bon et le mauvais professeur. Celui-ci est comparé à un enfonceur de clous. L'image n'est peut-être pas très bien choisie et ne rend pas exactement ce qu'il veut dire ; mais, avec lui, il n'y faut jamais regarder de trop près.

Le maître a affaire à des facultés latentes, l'enfonceur de clous à une tâche donnée.

Le maître sait que sa mission est indéfinie, et il ne cesse de renouveler ses connaissances, l'autre croit posséder sa matière une fois pour toutes.

Digitized by Google

Le maître aime sa besogne et trouve chaque jour des raisons nouvelles de l'aimer, l'autre martelle chaque jour et trouve chaque jour le métier plus dur.

Le maître ne pense pas avoir rien fait tant que la nourriture donnée aux élèves n'a pas été digérée par eux et tant que leur appétit n'en demande pas davantage. L'autre donne aux clous le nombre de coups fixé et pense après cela être en règle.

Le maître encourage, l'autre punit.

Le maître est, de cœur, un enfant, de tête un homme. L'autre a la dureté de l'homme et l'irréflexion de l'enfant.

Le maître tâche de rencontrer les enfants sur leur propre terrain et de se mettre à leur point de vue. L'autre siège bien au-dessus d'eux et pontifie de là-haut.

Enseigner, ce n'est pas distribuer la connaissance ni faire de claires leçons; c'est pénétrer au cœur et à l'esprit, si bien que le disciple commence à estimer la science et à s'en croire capable.

Qu'on veuille bien relire cette page caractéristique. Toutes les idées sont entrevues plus que comprises et possédées. Aucune image définitive. Aucune formule n'atteste la sûre maîtrise de l'écrivain, qui sait ce qu'il veut dire et qui le dit. A chaque nouveau paragraphe on attend le mot décisif qui ne vient jamais. Et puis, que ces conseils sont vagues et insuffisants. Il a certes grandement raison de nous dire que la plus brillante des conférences ne sera jamais une vraie classe; mais reste à savoir comment il faut s'y prendre pour pénétrer

Digitized by Google

« jusqu'au cœur et à l'esprit de l'enfant ». *Mind must touch mind.* Il faut un contact entre l'esprit du professeur et celui de l'élève. Voilà encore un de ses oracles. Et grand Dieu! nous le savions avant d'aller à Uppingham, et nous avons un peu le droit de perdre patience, quand cette longue expérience ne nous apprend rien de plus pratique et de plus précis.

Quant aux classes de Thring, son journal et les souvenirs de ses élèves nous permettent de les reconstituer sans peine. Très différent de Thomas Arnold, le directeur d'Uppingham, n'était pas, à proprement parler, un *scholar*. Il vécut jusqu'à la fin sur un vieux fonds de culture assez sommaire, et on ne voit pas qu'il ait jamais senti le besoin de rajeunir, de contrôler et d'étendre ses connaissances au contact de l'esprit d'autrui. Philosophie, théologie, littératures étrangères, tout cela était pour lui l'inutile et l'inconnu. La préoccupation morale était toute sa littérature, ce qui revient à dire qu'il n'était pas un lettré. Une œuvre médiocre, si elle prêchait la vertu, le ravissait. Avait-il rencontré un poète religieux, comme Wordsworth, il en savourait toutes les pages avec une égale dévotion. *Savourait* n'est pas le mot propre, ces hommes-là ne savourent rien, ils s'émeuvent, ils s'excitent à propos de certains auteurs qui répondent mieux à l'exaltation patrio-

Digitized by Google

tique, morale ou religieuse de leurs propres sentiments ; l'art n'existe pas pour eux.

La classe de théologie n'était pas moins insuffisante. Là triompha pendant plus de trente ans la méthode socratique. Thring arrivait, la bible sous le bras, et posait, à brûle-pourpoint, sur n'importe quel sujet biblique, une question très générale. *Now, about Abraham.* Parlez-moi donc d'Abraham. Les uns après les autres, les élèves interrogés gardaient un silence prudent. On ne leur demandait pas, en effet, de dire ce qu'ils se rappelaient de la vie du patriarche, mais de réduire les leçons de cette vie à quelque maxime de morale générale. Si le maître était en verve, il développait lui-même et, abondamment, la réponse ; si, au contraire, le silence des élèves l'avait irrité, il renvoyait brusquement la question au lendemain, la livrant d'ici là à leurs réflexions. De fait, le lendemain, la réponse arrivait parfois sans que Thring ait jamais soupçonné que, dans l'intervalle, on avait eu le temps de courir au télégraphe et d'invoquer, à Oxford ou à Cambridge, les souvenirs d'un ancien.

Le premier biographe de Thring idéalise aimablement cette trop insuffisante méthode :

Sans le savoir, nous dit-il, Thring devinait le secret de l'enseignement supérieur qui, en inspirant la passion de la vérité, met le disciple sur le chemin de la conquérir. Sans

Digitized by Google

doute il ne nous apprenait pas grand'chose ; mais il y avait une semence plus précieuse que toute doctrine, dans cette émotion qu'il remuait en nous autour d'idées encore mal définies. Cette émotion restait dans le trésor de notre âme, cadre vide encore, auquel la vérité viendrait un jour s'adapter. Par exemple, nous parlant, un jour, de la croyance à une autre vie, il essayait de tirer de nous quelque preuve scripturaire en faveur de cette croyance. N'ayant pas réussi, il récita avec une brusque explosion de sentiments ces mots de l'Évangile : « Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants. » Pour entrer dans une intelligence d'enfant, la preuve exigeait un commentaire ; il n'en donna pas, ou, s'il le fit, nous n'y comprîmes pas grand'chose. Il ne nous resta que le souvenir de la citation ; mais l'éclair de vie intérieure qui l'avait accompagné ne s'effaça pas de nos mémoires. Comme un nuage doré, cette image resta fixée à la pensée embryonnaire pour lui donner un jour plus de lumière que de chaleur.

Le même écrivain insiste sur la valeur apologétique de ces leçons. Certes c'était l'apologie par affirmation convaincue et par dédain transcendant des difficultés. Pour Thring, aucune objection ne comptait. « Le système de Darwin, qu'est-ce que c'est que cela? des contes de nourrice », et un vigoureux haussement d'épaules achevait la réfutation.

Sans doute, écrit son élève, il n'enrichissait guère par là l'arsenal logique de la défense de la religion, mais il donnait aux croyants une leçon importante en leur faisant prendre à cœur la vieille foi et en les cuirassant contre le

Digitized by Google

bruit et l'élégance des sophismes. Quand les genoux sont faibles et que les chrétiens ont sottement peur de passer pour des retardataires et des esprits étroits, c'est tout de même réconfortant d'entendre un homme de cœur renvoyer rondement bavarder avec les nourrices les adversaires de la foi.

Tout n'est pas faux dans cette page et dans le système qu'elle défend, et il y a quelque chose de très sûr et de très sage dans l'attitude d'un homme qui, *a priori*, dédaigne tranquillement toutes les objections. Il a la foi, et l'expérience intime de sa vie lui donne des évidences qu'aucune découverte scientifique n'ébranlera jamais. « Nous sentions, dit un des élèves de Thring, qu'il nous parlait de choses qu'il avait vues et vécues, » et un autre ajoute : « il semblait voir Dieu de ses propres yeux *He seemed to see God with his eyes.* » Ce genre de certitude permet d'en prendre à l'aise avec n'importe quelles objections, et on peut pardonner à un voyageur qui hausse les épaules et refuse même d'examiner les raisons savantes qu'on lui apporte pour lui démontrer que tel pays, d'où il revient, n'existe pas.

Nous avons le bonheur de posséder sur ces choses le témoignage vivant d'une âme que Thring a contribué à former. Ame rare et dont on évoque le souvenir avec une profonde tristesse. Sans le fatal accident de montagne qui l'enleva en pleine jeunesse, Louis Nettleship serait aujour-

Digitized by Google

d'hui la gloire d'Uppingham et d'Oxford. Enseveli dans la neige, au cours d'une excursion en Suisse, il n'a pas eu le temps de tracer, comme il se l'était promis, le portrait de son premier maître, mais on a gardé les lettres qu'à peine sorti de collège il écrivait à Thring, et nous pouvons suivre, dans ces précieuses pages, la noblesse et les imperfections de la méthode intellectuelle du réformateur d'Uppingham.

Depuis l'entrée de cet enfant au collège, son nom revient souvent dans le journal quotidien du *Head Naster*. « Splendide copie de Nettleship », « cet enfant ira loin », « belle version de Nettleship *minor* », et ainsi jusqu'à la fin de 1864, moment où le jeune homme alla concourir pour une des bourses d'Oxford.

18 *novembre*. — Départ de Nettleship. Je l'ai vu hier au soir et lui ai dit de ne pas trop s'inquiéter. Qu'à un certain point de vue, qui est le plus juste, je ne me souciais pas du tout du résultat. Vainqueur ou non, il suffisait qu'il eût fait de son mieux.

Quatre jours après, Thring, plus ravi qu'il ne voulait le paraître, écrivait en ces termes au triomphateur :

Je vous félicite de tout cœur, et il y aurait affectation à diminuer l'importance de votre succès pour l'école et pour moi. Mais vous savez mes idées. Je regarde de plus haut.

Digitized by Google

Qu'il aboutisse à une défaite ou à une victoire, le bon travail reste le bon travail.

Cependant cette intelligence, vive et subtile, rencontrait à Oxford, sur tous les chemins de l'esprit, ces objections qu'un geste dédaigneux de Thring balayait jadis avec tant d'assurance. Il y avait loin des classes socratiques d'Uppingham aux dialogues que présidait Jowett dans le *common-room* de Balliol. Toujours aussi affectueuses, les lettres de Nettleship laissent entrevoir des luttes secrètes et des angoisses auxquelles Thring ne pouvait rien, puisqu'il ne les comprenait même pas.

La lettre suivante nous montre comment le jeune homme, au milieu des doutes croissants, se réfugiait dans ses années de collège, pour mettre à l'abri du naufrage l'essentiel de sa foi. Il demandait conseil à Thring sur son avenir. Deux voies le tentaient : l'Église et l'enseignement. L'Église, ce serait si beau ! mais il n'a plus le droit d'y penser.

Pour m'engager dans cette vie, il faudrait une absolue certitude qui me manque. Vous nous répétiez qu'il y a, relativement à l'existence de Dieu, bien peu de croyants. Sur cette question et quelques autres de même importance, je pense pouvoir dire que je crois, au sens profond de ce mot. Mais il y a un nombre infini de points moins graves, de difficultés qui ne peuvent pas ne pas venir à l'esprit de quelqu'un qui doit souvent lire la Bible. Or un doute sur-

Digitized by Google

ces points-là empêche qu'on soit tout entier à sa besogne. Dieu sait que, dans ce que je vous dis là, l'orgueil de l'esprit n'est pour rien. Rien ne me paraît plus évident que la nécessité, sur certains points, de croire sans preuves... Douter pour douter, il y a trop de gens à Oxford qui s'amusent à ce jeu pour que je ne l'aie pas en horreur; mais leur folie ne nous donne pas le droit d'envelopper dans une même condamnation tous ceux qui doutent. Je ne puis m'empêcher de croire qu'entre les hommes que divisent les opinions théologiques, il y a beaucoup, plus de points communs qu'ils ne croient eux-mêmes. La vérité est bien trop large pour qu'un homme ou une école puissent l'embrasser tout entière. Mais jusqu'à ce que ceci soit reconnu par un plus grand nombre et tant que l'Eglise ne sera pas plus vraiment catholique, beaucoup malgré leur impatience d'entrer, doivent se résigner à rester sur le seuil... Dans tous mes troubles et difficultés, la doctrine que j'ai apprise à Uppingham a été ma seule grande certitude, qui, loin d'être ébranlée, ne cesse de s'imposer davantage à moi.

La réponse de Thring est affectueuse et confiante. Il risque une discussion assez peu convaincante, dans le but de restreindre la théorie de son élève sur la nécessité de « croire sans preuves », et cependant, par cet instinct d'âme, chez lui plus clairvoyant que l'intelligence raisonnante, il ajoute quelques lignes où Nettleship aurait pu trouver un commencement de réponse à une de ses secrètes difficultés.

Dans le bouleversement et transformation du monde dont nous sommes témoins, il a plu à Dieu de confondre

Digitized by Google

et d'ébranler d'une effrayante façon les formes anciennes, même celles qui étaient depuis des siècles les canaux nécessaires de ses dons. Il veut sans doute nous détacher de tout support charnel, quand il cesse d'être un principe de croissance et que de moyen il devient fin. La manne mal employée engendre des vers et devient nauséabonde... Croyez-moi, j'ai assez souffert de la vie pour être prêt à vous aider dans toutes vos difficultés, quoique vous puissiez penser de la distance qui est entre vos idées et les miennes. Voici des années que je médite sur ces questions vitales, et du moins j'ai fini par me convaincre de mon ignorance et de la nécessité d'aimer le Christ.

Une autre lettre, une des plus belles que Thring ait écrites, accompagnait, quelques jours plus tard, l'envoi d'un poème sur la mort de Roland.

Aux yeux du travailleur, toute vie de vrai travail ressemble à une bataille perdue. Il y a chaque jour une telle effusion de sang, en apparence un tel gaspillage, et ce qu'on appelle succès est une telle dérision, que plus on réussit, plus on a le sentiment d'une bataille perdue. Assauts et menaces du péché et des autres forces exercées, deviennent plus visibles à mesure que l'édifice inachevé de nos vies se débarrasse de l'échafaudage des motifs humains. Le cœur n'a plus de force que dans la pure foi, et il n'a plus assez de foi pour être pleinement heureux... C'est le crucifiement, et là est le réconfort et la force. Sans cela, quel homme pourrait, au milieu du succès, accepter l'amère évidence du peu qu'il a fait, et même dans ce peu se résigner à ne pas savoir ce qui reste de vivant et de vrai Aussi longtemps que durera le monde, la cause du Christ paraîtra à ceux qui vieillissent, et devra leur paraître une bataille perdue. Mais, en même temps, ils comprendront le para-

Digitized by Google

doxe : *Nous sommes les vainqueurs de la bataille perdue*, initiés qu'ils seront enfin au sentiment de la victoire invisible, à la récompense de deviner et d'aimer le Christ à travers les doubles ténèbres de l'intelligence et du sentiment.

Nettleship, pour se prémunir contre les dangers d'une vie trop intellectuelle, songeait alors à la visite des pauvres et à d'autres bonnes œuvres.

Oui, lui écrivait Thring, c'est d'une absolue nécessité, si vous voulez faire un bon travail intellectuel, d'en creuser profondément les fondations dans les grandes réalités de la vie, et, pour cela, de prendre contact avec la souffrance et la gloire des pauvres proscrits... Aussi longtemps qu'on se cantonne dans une vue purement intellectuelle de la vie, il semble qu'une étrange moquerie accompagne tous nos actes. C'est si à fleur de peau, si étroit, et, en même temps, si fuyant!... Mais qu'on franchisse ce petit cercle pour se plonger dans le grand océan de la vie et on sent immédiatement la vraie force de cette vie...

Je suis désolé de voir cette correspondance entre ces deux hommes se ralentir peu à peu et se suspendre enfin presque tout à fait. Il y avait trop longtemps que leurs voies étaient divergentes, et Thring finissait à la longue par s'apercevoir que son élève ne parlait plus la même langue que lui. A qui s'en prendre? A l'excès d'inquiétude de Nettleship, à l'excès de sérénité de Thring, je ne saurais dire; mais il me semble que, pour trouver la lointaine origine de cette fatale séparation, il faut remonter à ces classes de théologie par trop

Digitized by Google

sommaires où les vigoureuses affirmations tenaient lieu de preuves, et où l'on s'assurait à coups de lourde ironie, sur n'importe quels adversaires, une si facile et expéditive victoire.

Voici la lettre triste et affectueuse où Nettleship prend congé intellectuel de son maître et rend, du fond même de sa détresse, un suprême hommage à la formation qu'Uppingham lui a donnée.

Je ne puis pas me dissimuler en lisant votre sermon que, sur bien des points, je me suis détaché de ce que vous croyez être la vérité... et cependant, d'un autre côté, en vous lisant, ça me paraît être une pauvre plaisanterie de parler de divergence d'opinion entre vous et moi, quand l'esprit profond d'où vos idées tirent leur sève, loin de provoquer en moi une résistance, n'y rencontre que sympathie et conviction. Tout cela, j'espère, s'éclaircira quelque jour. En attendant il faut que je me contente de sentir que mon cœur fait encore écho aux simples cris de guerre du passé. Dieu se réalise en bien des manières. Il semble que l'esprit que vous avez éveillé en moi s'est transformé au point que vous ne pouvez plus le reconnaître comme venant de vous ; mais, en dépit des apparences, je puis affirmer que ce qu'il y a de vivant dans cet esprit n'a changé ni ne changera jamais.

Digitized by Google

VI

A mesure que cette noble vie approche du terme, elle devient plus souriante. Ce n'est pas la faiblesse attendrie du grand âge, on sent que le lutteur est encore debout, mais c'est l'ascension constante d'une âme toujours vivante qui brise d'elle-même les cadres où parfois certaines étroitesses d'esprit avaient essayé à l'emprisonner.

Non pas que la séduction soit enfin complète et souveraine, car cet homme, admirablement bon, ne nous impose cependant qu'une amitié de raison et, au moment où il nous attire le plus, il trouve toujours moyen, par une bizarrerie ou exagération nouvelle, de réveiller en nous cet esprit critique que nous aurions voulu laisser dormir. Mais c'est peut-être aller à l'étourdie que de supposer que tout le monde partage sur ce point mon impression et il vaut mieux laisser le lecteur en face d'un dernier tableau où quelques-unes des plus rares qualités de l'homme font oublier presque les erreurs de son esprit et de son goût.

Digitized by Google

Aussi bien n'ai-je pas assez insisté jusqu'ici sur l'extrême sensibilité de cette nature énergique, faite pour le commandement et le combat. Thring passa longtemps dans les journaux pour le plus féroce fouetteur du royaume, et la vérité, qu'il ne tenait pas à déguiser, m'oblige à dire que non content de maintenir à Uppingham le système des corrections corporelles, il tenait à administrer ces corrections de sa propre main. Puisqu'il s'en chargeait, tenons pour certain qu'il remplissait ce devoir avec majesté et conviction. Il aurait pu en laisser le soin à d'autres ; mais il est des délicatesses que les natures excessives ne connaissent pas. Quoi qu'il en soit, on a déjà pu voir, au cours de ce travail, comment et combien ce terrible justicier aimait les enfants. On ne soupçonne pas assez quelle place ces petits êtres peuvent tenir dans la vie d'un homme, quand celui-ci a une vraie vocation d'éducateur. Ce n'est pas seulement cette bonté et compassion paternelles que tout le monde éprouve en face de ces souffrances d'enfant qui, pour être courtes, n'en sont pas moins très aiguës, non, c'est un intérêt constant, un souci habituel, une pensée toujours présente et une incessante tendresse. Aux premières pages du journal, nous trouvons souvent des lignes comme celle-ci : « Rentrée des élèves ; joie de revoir leurs bonnes figures ! » et à la fin, malgré toutes les

Digitized by Google

désillusions, il écrit encore : « L'heure de la classe est une vraie joie pour moi. »

Un jour, il les voit de sa fenêtre en train d'élever un gigantesque tas de neige. Il descend et reste deux heures avec eux pour façonner cette neige en une superbe statue.

Ils étaient ravis — écrit-il plus ravi lui-même — et m'ont applaudi longtemps...

Ou bien encore : « Mon cher petit Cowper est très mal. Jamais je n'ai tant aimé un de ces petits. Si bon, si gentil, et son père aux Indes ! »

Le 21 avril 1864, à côté de détails importants, il note ce minuscule détail :

Le petit F..., ici depuis un an, en apprenant qu'on le faisait monter à une classe supérieure, s'est précipité à la maison, a frappé à la porte du salon et a couru embrasser deux fois Mme R..., en lui disant la bonne nouvelle. Touchant petit morceau de vie de collège !

J'avoue avec lui que ce sont là des riens, mais de ces riens qui peignent un homme. Un autre aurait souri au récit de Mme R. et aurait songé à autre chose. Thring en est resté radieux pour plusieurs heures. Il est reconnaissant au petit homme de se sentir tout à fait chez lui au collège, de faire comme s'il était à la maison, et, le soir, il s'empresse de fixer sur son journal cette impression. D'ailleurs, à regarder de plus près, est-ce

Digitized by Google

là vraiment peu de chose? Je me défie, pour ma part, d'un directeur de collège qui n'a pas l'air de se douter que, pendant les mois de classe, ses élèves sont des orphelins. L'internat, s'il est un mal nécessaire, n'en est pas moins contre nature. Les enfants l'oublient d'ordinaire assez vite, je le sais, et cela me paraît le vice profond du système — mais comment pardonner aux maîtres qui se résignent gaiement à de pareils résultats. On ne leur demande pas d'amollir le cœur des enfants par des apitoiements inutiles, mais seulement — et n'est-ce pas déjà beaucoup — de souffrir eux-mêmes de ce dont les enfants s'habituent trop vite à ne plus souffrir. L'absence de la mère complique singulièrement la mission de l'éducateur, et la difficulté est de celles que les manuels de pédagogie ne peuvent résoudre. Aucune recette n'apprendra au maître à faire la part du sentiment dans une œuvre qu'il serait inintelligent et coupable d'abandonner aux seules lumières de la raison, et voilà pourquoi j'attache tant de prix à ces jolis enfantillages du journal de Thring; je reconnais un éducateur à ces mouvements d'instinctive et presque féminine tendresse.

Je le reconnais encore, et pour la même raison à cet appel pressant adressé par Thring à un auxiliaire que les théoriciens oublient trop souvent de mentionner. « Il n'est pas bon que l'homme soit

Digitized by Google

seul », le maître fouetteur d'Uppingham aurait volontiers appliqué la parole biblique à l'œuvre de l'éducation. Il avait à ce sujet des inspirations d'une grâce charmante et très clairvoyante. « Je sens, aimait-il à dire, que la destinée du monde est entre les mains des femmes »; et dans ses conférences sur l'impureté, il en appelait à la nécessaire influence de celles qui, infiniment douces et délicates, peuvent seules, disait-il, aider le jeune homme à l'heure où le tourmentent les premières révélations du mal.

Pour être à peine esquissée, cette indication n'en est que plus précieuse, et peut-être vaut-il mieux qu'il n'ait pas insisté davantage ou que ses biographes aient négligé de nous en avertir. J'aurais peur vraiment que sa main un peu lourde ne gâtât cette inspiration exquise. C'est presque toujours ce qui arrive avec lui, et les belles ondes qui jaillissent de son cœur s'épaississent on ne sait comment en traversant les chambres confuses de son esprit. Nous avons d'ailleurs, sur cette chère doctrine, mieux qu'un livre de lui, une page la plus candide et la plus affectueuse de sa vie.

On croit rêver en lisant cette histoire qui prélude, qui s'épanouit et qui s'achève avec des airs de conte de fées. L'héroïne est une vieille dame qui règne sur un monde enchanté. Passe un vieux monsieur qui la reconnaît aussitôt pour reine et

Digitized by Google

jure de porter ses couleurs. La dame meurt et... mais, non, il ne nous faut pas plus longtemps sourire de cette idylle touchante et qui ne fut pas sans tristesses.

Ils ne s'étaient jamais vus et ne devaient se rencontrer que pendant quelques minutes douloureuses. Elle s'appelait Mrs Ewing et écrivait de jolis romans, simples et purs, délices des petits Anglais. Thring ayant découvert un de ces romans s'enthousiasma pour elle et, à partir de ce jour, une correspondance s'engagea entre lui et celle qu'il appelait « la reine du pays des fées ». A côté des lettres bonnes, sages, bourgeoises que la reine lui envoie, les lettres de Thring — il avait alors plus de soixante ans — sont d'un jeune homme par la verve, la fraîcheur et la chaleur des sentiments. Dans sa simplicité, il s'est laissé prendre au piège que les romanciers tendent aux âmes neuves, et il a lu et relu ces jolies aventures, comme un enfant, avec des surprises, avec des joies et avec des larmes. La réflexion venue, il songe sans doute au bien que de tels livres pourront faire à ses élèves et ce lui est une nouvelle raison de les admirer; mais il les a aimés d'abord en eux-mêmes et pour lui-même, et naïvement persuadé que l'auteur ressemblait à ses livres, il s'est donné à l'enchanteresse avec une ferveur religieuse et de tendresses d'amoureux.

Digitized by Google

Aux vacances de Pâques 1885, Mrs Ewing était mourante. Thring alla la voir, et voici, d'après les épanchements du journal intime, la fin de ce mystique roman.

Elle était très mal, mais elle voulut me recevoir et je ne l'oublierai jamais. C'est l'honneur de ma vie d'avoir été reçu par elle comme un vieil ami, moi qu'elle n'avait jamais vu. Elle était couchée, si maigre, si pâle, plus que pâle. Mais dès qu'elle relevait la tête, ses grands yeux brillaient et tout son visage devenait lumineux. Nous eûmes quelques minutes d'une conversation qui fut pour moi délicieuse. Elle me demanda de réciter l'oraison dominicale, ce que je fis en tenant ses pauvres mains dans les miennes. Puis je suis parti. Dieu soit béni de m'avoir accordé le cher privilège de la voir et de la réconforter.

6 *mai.* — Je prie chaque jour pour qu'elle se rétablisse et puisse encore prophétiser les tendres secrets de la vie de Dieu. C'était sa mission.

Rentré à Uppingham, il écrivait à la sœur de la malade :

En vous envoyant cette petite plaquette de moi, je ne songeais pas qu'on la lui lirait. Encore moins pensais-je qu'elle dût la lire elle-même. Je ne l'envoyais que comme une preuve de fidélité à ma reine comme doit faire tout féal sujet. Toute ma famille, fidèle aussi à la souveraine de Fairyland, travaille avec moi à une moisson de fleurs pour notre reine. Tous les lys de notre vallée sont réservés à Mme Thring; elle vous les envoie en son nom. J'espère que ma reine gagne sa croix de Victoria et recueille toute

Digitized by Google

sorte de tendres expériences sur la vie de Dieu en nous. Tout cela sera plus tard une lumière pour son cœur.

Pendant ces tristes semaines, le journal est absorbé par cette unique pensée.

13 *mai.* — Hélas! elle ne verra pas nos fleurs. Elle est entre la vie et la mort. Seules nos prières lui arrivent. Je prie, mais le cœur est bien bas.

14 *mai.* — L'Ascension. Oui, ma reine est morte. Hier matin, vers huit heures, son âme charmante a disparu et notre terre n'entendra plus jamais sa douce voix. Elle parle encore cependant. Quelle lumière vient de s'éteindre!... *O my queen! my queen!* Son affection me consacre pour de nouveaux devoirs, attente mystérieuse, appel à une vie plus haute, à une dévotion plus spirituelle.

18 *mai.* — 540 milles depuis l'autre jour. Vendredi matin en sortant de classe, je trouve une lettre de sa sœur me disant que la famille me préférait à tout autre prêtre pour les funérailles... Des soldats l'ont portée en terre (le mari de Mrs Ewing était officier de l'armée anglaise) dans le paisible cimetière du village. C'était par une matinée superbe. La tombe garnie de mousse et de fleurs, le cercueil couvert de croix et de guirlandes... Jamais je n'aurai un honneur pareil à celui d'être associé à ses derniers moments, à ses obsèques... Me voilà transporté dans un monde plus haut par l'union sacrée et merveilleuse de mon âme à celle de cette pure prophétesse de la vie de Dieu en nous!

25 *mai.* — Le monde me semble maintenant bien vide. Je ne savais encore à quel point, depuis des années, elle était dans mon cœur le gracieux idéal de la mission de la femme en ce monde... *O my queen, my queen!* Je veux tâcher

Digitized by Google

d'être meilleur et plus saint, et, par-dessus tout, de révérer et exalter la femme comme la vraie servante du fiancé divin.

Mais, à travers ces impressions que note une main maladroite, transparaît un cœur d'une admirable richesse et que l'expérience n'a pas flétri. Candeur et tendresse, noblesse et souci constant de l'idéal, pensée de Dieu toujours présente et agissante, don de planer naturellement au-dessus des vulgarités de ce monde, en vérité cet homme était de la race des saints.

G. Éliot parle quelque part avec amertume de la souffrance de ceux qui ont le cœur d'un poète et qui n'en ont pas la voix. Thring n'a pas connu cette souffrance ; mais ses amis la connaissent pour lui. Gestes et paroles, le poème de sa vie très pure et très haute, manque de style. On n'y trouve presque à aucune page ce mélange de grâce, de mesure, de goût et même d'esprit, qui donne comme une grâce plus humaine à la vie de quelques grands saints. Mais, en définitive, cette auréole refusée à Thring, n'enlève rien au mérite essentiel des âmes. S'il ne fut pas artiste en sainteté, il fut saint, ce qui sans doute est plus important.

Et puis, quelque prix que nous attachions, nous Français surtout, aux qualités qui lui manquèrent, Édouard Thring eut la vertu capitale qui suffit à elle seule et sans laquelle le reste n'est rien. Ce

Digitized by Google

fut une âme vivante et vivante d'une vie pleine, débordante, incessamment renouvelée.

Jetez les livres de classe, chassez les amateurs de conférences et les liseurs de cours tout faits. Ouvrez la porte au professeur... Au vent ces papiers, et faites entrer la vie!

Ce qu'il disait de la manière de faire la classe est comme la devise de tous ses actes. Sa vie tout entière est comme un hymne à la puissance, à l'excellence de la vie, à la gloire que le Christ nous a offerte en couronnant, par l'infusion de sa vie divine, l'épanouissement généreux et persévérant de notre propre vie.

Mon *credo* à moi, c'est la vie! Bénie soit la vie, cette royale chose, oui bénie, malgré ses amertumes et ses agonies, et bénie, plus que tout, la certitude absolue où nous sommes que la vie ne peut pas mourir. Non, pas une larme vivante, pas un soupir ne doit périr. Tout est semence pour l'éternité!

De là chez lui ce noble optimisme, et ces idées libérales, qui dépassaient de si loin la naturelle étroitesse de son esprit.

Je ne consens pas du tout à envoyer le théâtre au diable, pas plus que la danse. Rien de plus littéraire qu'une pièce bien jouée, rien qui mette plus d'idées en circulation dans la vie de l'esprit. Je veux à tout prix que mes enfants sachent et sentent que tout convient au chrétien, sauf les lâchetés de la volonté.

Digitized by Google

Entendez le philosophe : La nature — oh! la bête dangereuse — elle mord, elle rue, c'est un démon. Qu'on l'enferme et qu'on l'empêche à jamais de mal faire.

Et le Christ dit, lui : la nature humaine est bonne, noble ; c'est une créature de Dieu : il faut lui apprendre à courir et lui donner parfois de l'éperon pour qu'elle bondisse plus joyeusement et plus haut ; mais ne la laissez pas à l'écurie !

Une âme vivante. Cela se sent plus que cela ne peut se définir. Il aurait fallu le voir, l'entendre. Il est chez lui, à Uppingham. C'est le soir ; on cause de tout, de rien, et peu à peu les banalités tombent, on se sent emporté par le courant. Comment cela se fait-il ? Le maître n'a rien dit de bien neuf et d'illuminant. D'autres parlent bien et mieux, auxquels on ne prend pas garde. C'est vrai — mais, dit un témoin familier, — il y a chez lui un je ne sais quoi qui donne à ses pensées, à ses attitudes, à ses gestes, au son de sa voix, un caractère sacré. Vous vous rappelez le mot fameux sur Dante, sur cet homme qui revenait de l'enfer. Eh bien, quand Thring nous parlait des réalités de ce monde invisible, nous nous disions tout bas qu'il avait vécu dans ce pays mystérieux et qu'il en revenait pour en attester la gloire. Mais, ajoute le même écrivain, je n'ai pas dit ce que je voulais dire, car, rien au monde ne pourra donner une idée de la tranquille extase de son regard et de son beau front pendant qu'il répète ces

Digitized by Google

grandes paroles au sujet d'un ami disparu. « Pour moi, plus je vais et moins je me résigne à la mort! Non, la mort n'existe pas, la mort n'existe pas. *To me, more and more, death is nothing; there is no such thing as death, ne such thing as death!* »

TAYLOR INST - OXFORD -

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ACTEURS D'OBERAMMERGAU

Digitized by Google

Digitized by Google

LES ACTEURS D'OBERAMMERGAU

Deux jours suffisent pour courir de Paris à Oberammergau ; mais, en venant si vite, on risque fort de ne pas comprendre grand'chose à ce spectacle extraordinaire et, plus encore, de manquer la grâce qui attend là-bas les âmes de bonne volonté. Qu'on prenne le temps de se préparer à cette fête des yeux et du cœur, qui ressemble si peu à nos divertissements accoutumés. D'ailleurs, l'initiation n'est pas compliquée ; il suffit, pour la recevoir, de quelques jours de promenade paresseuse sous les sapins de ces collines ou dans les rues paisibles de ces villages chrétiens. Bavière, Tyrol, Autriche, haute Italie ou Suisse, peu importe où vous choisirez vos étapes. L'essentiel est que toutes se trouvent dans cette zone de vieille foi que jalonnent, sous des auvents de planches grises, les crucifix coloriés. Je ne crois pas que l'indication soit obscure, pour qui vient de France surtout. A une foule de signes religieux on a

Digitized by Google

bientôt vu qu'on est loin de chez nous. Ici les grandes villes et même la banalité des capitales, ont gardé cette marque sainte. La nuit venue, quand les magasins de Munich se ferment, allez devant les murailles sombres du palais royal, et vous verrez la petite lampe rouge qui brille au-dessus des soldats de garde, devant la statue de Marie. Elle vous fera penser aux deux lumières qui s'allument tous les soirs, à l'angle du palais des doges, sur la *piazetta* de Saint-Marc; mais du Paris d'aujourd'hui elle ne vous rappellera que des lampes à jamais éteintes et des niches dépouillées.

Et ceci n'est qu'un détail. A chaque pas, dans les villages surtout, on constate, entre ces gens-là et nous de profondes différences. Chaque signe, pris à part, ne serait rien; mais l'ensemble impressionne quiconque veut réfléchir. « Loué soit Jésus-Christ! Béni soit Dieu ! » On est étonné d'entendre couramment ces paroles, et la surprise est plus grande de voir, dans les églises, hommes et enfants, les mains jointes et serrées contre la poitrine, les yeux fixés sur l'autel. J'ai observé près de moi des enfants de dix à quatorze ans qui attendaient leur tour de servir la messe. A peine entrés, ils prenaient d'instinct cette attitude de prière immobile, et à l'expression de leurs bonnes grosses figures pacifiques, il me semblait que leurs âmes priaient aussi. Enfin, indice plus caractéris-

Digitized by Google

tique encore et, plus décisif, le prêtre ici n'est pas un homme ordinaire, et tous le regardent comme la première autorité et la principale influence du pays.

Un aimable symbole résume tous ces anachronismes. Quand un nouveau prêtre vient, selon l'usage, dire sa première messe au village où il est né, on lui choisit, gracieuse entre toutes ses compagnes, une enfant qui, tout le long de cette journée triomphale, demeurera près de lui. Vêtue de blanc, portant sur un coussin une couronne, c'est sa *braut*, sa fiancée, celle qui lui assure le respect, la confiance, l'amour de tous. C'est bien cela : ces braves gens en sont encore, après tant de siècles, à l'âge d'or des fiançailles avec l'Église de Dieu. Entre eux et elle tout est commun ; ils ne songent pas à rougir d'elle et à l'isoler pour de trop courtes rencontres, dans sa haute maison de pierre. Non ; tout le village est à elle, et il n'est pas un chalet de la montagne qui ne l'accueille en souriant.

Formes que tout cela, sans doute ; mais enfin ces remarques de surface montrent au moins que, dans ce pays, le cadre de la vie est encore chrétien. Chez nous, il ne l'est plus, et si l'on songe qu'en fait de religion la foule s'adapte presque fatalement au milieu dans lequel elle se trouve placée, on avouera que cette différence n'est pas

Digitized by Google

petite, et que, malgré d'inévitables misères, la libre action de l'Église et du prêtre, à travers pratiques et formules, doit pénétrer l'âme de ce peuple et la modifier profondément.

Mais nous voici rendus; sans philosopher davantage, saluons le clocher bulbeux de l'église d'Oberammergau et la croix plantée au sommet farouche du Kofl. Il est midi. Le train s'arrête. Il nous reste quelques belles heures pour flâner délicieusement dans les rues, humer l'air des montagnes et nous abandonner à la griserie très douce de cette atmosphère de foi.

*
* *

Chose déjà très prenante, tout le village sert de coulisses à ce théâtre prodigieux. Regardez ces jolis enfants qui avancent gravement le bras vers votre valise; sur le théâtre, demain, vous reconnaîtrez ces longues boucles blondes ou ces épaisses touffes de laine. Celui-ci au chapeau vert piqué d'une plume blanche, c'est peut-être l'Isaac qui se couchera dans le tableau prophétique sous le glaive d'Abraham, et ces tout petits qui vont pieds nus, demain seront immobiles sur les genoux d'Ève leur mère, à quelques pas du premier homme, qui creuse péniblement le sillon maudit. Et déjà on ne compte plus ceux qui ont ainsi

Digitized by Google

laissé pousser leur chevelure, enfants, jeunes gens, hommes et vieillards ; la vue de cette foule mérovingienne nous transporte dans un autre monde et nous prépare à donner plus de réalité encore aux visions qui nous attendent.

Par bonheur, la plupart des curieux cosmopolites n'arriveront que par le dernier train. Ces braves gens qui remplissent les auberges ou qui s'arrêtent devant les fresques pieuses des façades neuves, viennent des villages voisins. Tout le long de la route d'Ettal, nous rencontrons des familles de pèlerins. Tous saluent familièrement le prêtre, et voici même, mêlée aux sonnettes des troupeaux, cette mélopée, pure et fervente, toujours la même à Vienne, à Munich, à Einsiedeln. Ce sont des paysans qui récitent le chapelet. Suivons-les. Le soir tombe, nous avons hâte de nous retrouver dans les rues de ce village enchanté, et de suivre longuement du regard, presque comme une personne consacrée, quelqu'un de ses acteurs, heureux revenant de Jérusalem ou de Galilée. La maison d'Antoine Lang, le Christ de demain, est assise au bord de la claire rivière. Malgré soi on regarde vers cette porte d'où on voudrait le voir sortir. Sentiment tout différent de la curiosité qui nous intéresse aux acteurs ordinaires ; le charme est ici dans l'identification qui s'établit naturellement dans notre esprit entre

Digitized by Google

l'acteur et son rôle, dans cette compénétration merveilleuse qui fond en une même personne vivante un artisan bavarois et un des héros de la passion. A quelques pas de la maison du Christ, un grand beau garçon, aux longs cheveux pendants, debout derrière le comptoir d'une baraque de planches, vendait des cartes postales. « Qui serez-vous demain? » — Il me répond d'une voix sonore : « L'apôtre Matthieu. » Ruskin en aurait tressailli d'aise, lui qui avait une spéciale dévotion à saint Matthieu. « Qui serez-vous? » Question maladroite; il l'était déjà : son air et son attitude le montraient bien, et sa parfaite insouciance devant les hésitations des acheteurs.

Le nouveau théâtre d'Oberammergau a plus de cent mètres de long sur quarante-deux de large. L'avant-scène est en plein air, « au milieu et au fond se dresse un théâtre plus petit, large de dix mètres et pouvant se fermer par un rideau : il a l'aspect d'un temple grec couronné d'un fronton. De chaque côté, sous d'élégants arceaux, deux rues de Jérusalem ; à droite de l'une, le prétoire de Pilate ; à gauche, le palais d'Anne, le grand prêtre, reliés au proscenium par des escaliers. Deux petites colonnades obliques qui viennent à la rencontre des spectateurs achèvent le décor[1] ».

1. G. Blondel, p. 11.

Digitized by Google

Des deux côtés du temple grec, la vue s'étend sur les montagnes voisines : c'est l'endroit le moins alpestre de ce beau pays, et, sans trop d'effort, on reconnaît, dans « ces longues croupes recouvertes d'un gazon pâle et parsemées de maigres bouquets d'arbres, presque un paysage de Provence ou d'Orient ». Ainsi la couleur locale est mieux conservée et, de plus, cette paisible verdure, comme les fonds bleus des primitifs, atténuera les impressions trop vives des scènes qui vont se dérouler devant nous.

Je ne puis traduire l'extraordinaire sensation que l'on éprouve au premier lever de rideau. Le chœur — il ne nous intéresse pas encore — vient de rentrer par les portiques de droite et de gauche, quand on entend dans les profondeurs du théâtre ce bruit de grande foule qu'aucun artifice ne saurait imiter. C'est elle, la foule, la vraie foule, effrayante même quand elle acclame un triomphateur. Grouillante, elle débouche par la porte de droite et se tasse lentement dans le théâtre central que peu à peu elle remplit. Ils chantent, et leur cantique se mêle au bruit de ces mille pas, parmi le grave balancement des palmes. Ils marchent à reculons pour ne pas perdre de vue celui que nous essayons aussi d'apercevoir au milieu de ce bourdonnement puissant et doux. Il y a dans ces cœurs tant d'amour et de respect

Digitized by Google

que le tumulte de cette multitude s'ordonne de lui-même en la plus touchante des processions. Ils traversent la rue de gauche et arrivent sur l'avant-scène. Le voici, enfin grave et bon, aussi peu solennel que possible, monté sur une petite ânesse grise, dans la simplicité d'une robe mauve et d'un manteau plus sombre ; le voici, barbe blonde et longue chevelure blonde, avec un regard de douceur et de patience, celui qu'aucun peintre n'a su nous montrer encore et que nous sommes venus chercher de si loin. Cette brusque rencontre est tellement saisissante, la foule est si pénétrée, tout est si réel autour de lui qu'on ne songe pas à se demander si ce potier bavarois peut avoir quelque lointaine ressemblance avec le fils de Marie. Les vaines questions qu'on se posait en route tombent, aucune ironie n'est plus possible. La curiosité même change de nature et laisse place à une avidité patiente et pieuse. Il ne s'agit plus d'une partie de plaisir, on n'est plus au théâtre, et on se laisse envahir par une ferveur muette, comme dans une enceinte sacrée.

*
* *

Dans le vestibule du temple, vendeurs et marchands « font leurs trafics sans respect pour la majesté du lieu saint. Jésus s'avance avec auto-

Digitized by Google

rité et les chasse à coups de fouet ; les tables sont renversées, l'argent roule à terre, les colombes s'envolent. Meurtris et humiliés, les vendeurs s'enfuient la rage au cœur en criant vengeance, tandis que la foule redouble ses acclamations.

« Quelques minutes, quelques paroles, quelques gestes ont suffi pour que l'exposition du drame soit parfaite. Jaloux d'une popularité croissante, bravés jusque dans le lieu saint par ce Nazaréen qui vient y substituer son autorité et sa doctrine à la leur, chassés honteusement par lui, prêtres et vendeurs n'ont plus qu'une même colère, un même but. Le sanhédrin est réuni sous la présidence d'Anne et de Caïphe : remarquable délibération où toutes les formes de la haine se traduisent en des discours d'une perfide habileté. La conclusion est facile à prévoir : il faut faire disparaître l'imposteur, tout en évitant de soulever le peuple. Un des marchands se fait fort d'acheter un traître qui le livrera[1]. »

Les scènes qui suivent sont parmi les plus caractéristiques. Elles achèvent de nous faire connaître les plus chers personnages du drame, et, en même temps, elles nous montrent de quelle façon discrète les pieuses imaginations de l'auteur du livret se

1. G. Blondel, p. 22-23.

Digitized by Google

fondent avec le récit évangélique dans un dialogue extrêmement simple et touchant.

Jésus et les apôtres arrivent à Béthanie, devant la maison de Simon le lépreux.

JÉSUS

Vous savez, mes bien-aimés, que la Pâque se fera dans trois jours. Allons donc dire adieu à nos amis de Béthanie; puis nous reviendrons à Jérusalem, où ce que les prophètes ont prédit du fils de l'homme doit s'accomplir.

PHILIPPE

Le jour est donc enfin venu où vous allez rétablir le royaume d'Israël...

SCÈNE II

SIMON

Bon maître, je vous salue! Quelle joie que vous honoriez ainsi ma maison de votre visite; et vous aussi, mes amis, soyez les bienvenus.

JÉSUS

Simon, mon ami, c'est la dernière fois que j'accepte avec les miens votre hospitalité.

SIMON

Ne dites pas cela, maître: souvent encore vous viendrez prendre à Béthanie un peu de repos.

JÉSUS

Voici Lazare notre ami.

LAZARE

O Seigneur, vainqueur de la mort, je vous revois; j'entends cette voix qui m'a tiré de la tombe!...

Digitized by Google

Simon est le plus vrai personnage de cette scène. Il ne dit presque rien, mais il est admirable d'affection et de déférence. Pas un geste de ce bon vieillard qui ne nous donne une idée extraordinaire de celui auquel il s'adresse. Quand la scène s'ouvre sur la salle du repas, Simon est là, aussi empressé que le lui permet son âge ; puis, tout le monde assis, lui reste debout, un peu voûté, les mains dans ses vastes manches, derrière Jésus, le couvant des yeux avec une surprenante vivacité de discrétion et de tendresse. Nous le retrouverons dans quelques heures, toujours parfait. Bon vieillard, on parle peu de lui dans les critiques de la pièce, et plusieurs guides négligent de mettre son nom dans la liste des principaux personnages. Même, chose attachante, dans un tableau plus complet où on donne le nom et la profession des acteurs, on ne nous dit pas quelle est, dans la vie réelle, le métier de Martin Hohenleitner. Trop âgé sans doute, il n'a plus d'autre besogne que de s'exercer à être, en perfection, l'hôte et l'ami de Jésus.

Or, pendant que Marthe, exquise d'insignifiance dans sa robe brune, sert les convives et fait si peu de bruit que personne ne songe à elle, Madeleine s'avance, le vase d'albâtre à la main. C'est un frisson quand elle paraît : après la rencontre de la mère et du fils, aucune scène n'est plus attendue.

Digitized by Google

Mais pourquoi ce port de princesse et ces lenteurs maniérées ! Comment n'a-t-on pas compris que tout ce qui, même de loin, ferait penser à une actrice, serait, ici surtout, déplacé. J'ai peur d'être sévère à cette pauvre villageoise ; mais il est pénible vraiment d'assister à de tels effets de langueur et de grâce dans cette idéale scène de l'amour et du pardon. Heureusement, la beauté de l'Évangile transfigure bientôt ces misères. Forcément maladroite dans l'onction de la tête, cette grande dame de Rubens devient enfin Madeleine, quand, à genoux, elle se met à dénouer ses tresses noires pour essuyer les pieds du Sauveur. Elle est tout entière à sa besogne, elle ne songe plus qu'on la regarde, et, après quelques minutes de cruelle défiance, nous nous retrouvons à Béthanie.

Béthanie est la dernière heure douce avant la Passion. C'est fini. L'agonie commence avec les adieux que Jésus fait à sa Mère.

On devine le poids terrible de ce rôle de Marie.

La Vierge d'Israël, quel peintre l'a trouvée,
Quel poète a dit son vrai nom ?
Moi, je n'ai jamais peint celle que j'ai rêvée,
Et mon œuvre achevée
Me disait toujours : Non !

Quand ce trop jeune visage a paru, très simple et très digne, et cependant déjà contracté d'an-

Digitized by Google

goisse, ç'a été un soulagement. Certes, je crois que la Vierge d'il y a dix ans était moins loin de la perfection de son rôle, mais enfin, en la voyant, nous avons tous éprouvé ce qui avait si fort impressionné W. Stead, en 1890.

Le protestantisme, qui fixe uniquement son regard sur la figure centrale de l'Évangile, passe en se détournant du groupe admirable des saintes femmes. Sous prétexte que l'ignorance a exagéré le culte, il faut nous interdire à nous cette contemplation. Mais plantez donc Mr. Kensit ou Messrs. Morgan et Scott sur le théâtre d'Oberammergau. Qu'ils regardent sans pleurer, s'ils le peuvent, cette scène des adieux.

Alors, quand un immense sanglot sort de ces milliers de poitrines, ils réaliseront, pour la première fois peut-être, quelle source de sympathie intense ils ont tarie, quelle puissante émotion ils ont excommuniée. La plus pathétique figure du drame de la Passion, ce n'est pas le Christ, c'est sa Mère. En lui il y a de la sublimité ; elle, n'est que pathéthique. Après Marie, vient Madeleine. Le protestantisme a du chemin à faire avant de trouver une influence aussi puissante pour adoucir les cœurs et exalter les imaginations[1]...

J'aurais voulu, pour ma part, que cette scène d'adieux fût presque silencieuse. Il fallait que le Christ parlât à sa mère ; mais celle-ci aurait pu ne lui répondre que par sa douleur et par son courage. Ou bien, si on voulait à tout prix mettre

1. *The Passion-play at Oberammergau.* Toute cette préface du prophète de la *Review of Reviews* est à lire.

Digitized by Google

quelques mots sur les lèvres de Marie, elle aurait dû les dire très bas, très bas, et, sans les entendre, nous les aurions certes compris. Malheureusement, les courtes paroles de ce rôle sont beaucoup trop longues. Pour se faire entendre dans cette immense salle et traverser le plein air de l'avant-scène, cette voix qu'on rêve merveilleusement belle, se fait aiguë, perçante et dure ! Hélas ! nous l'entendrons encore, tout à l'heure, au pied même de la croix, comme si de telles douleurs n'étaient pas au-dessus de la parole humaine. Mais enfin, malgré tout, cette dernière caresse et cette longue étreinte sont si poignantes, qu'une compassion profonde remue silencieusement toute la salle ; ceux qui ne pleurent pas sont le plus bouleversés.

*
* *

Au point où nous en sommes, on n'a plus de difficulté à comprendre quelle est l'utilité du chœur dans le drame d'Oberammergau. Quelques-uns voudraient le voir disparaître, et plusieurs ne l'admettent que comme une curiosité archaïque et un souvenir fidèle des anciennes traditions. Pour moi, il me semble que, sans les évolutions de ces « anges gardiens », comme on les appelle, sans leurs récitatifs et leurs cantiques, l'impression

Digitized by Google

d'ensemble serait diminuée et compromise. Alors même que les nécessités de la mise en scène ne l'exigeraient pas, il faudrait de toute rigueur un intervalle entre des émotions si vives. Or, après de pareilles scènes, un entr'acte à oranges et à bavardage serait désastreux. La frivolité des uns et l'agacement des autres, sottement ramenés par leurs voisins à la réalité, rompraient l'enchantement d'une trop brusque façon et épuiseraient très vite les sources de sympathie et de pitié. Combien, au contraire, ne finit-on pas par s'attacher à ces personnages, qui, le rideau baissé, descendent lentement par les portiques sur l'avant-scène ! Au début, nous étions tentés de les trouver un peu trop dorés dans leurs costumes, raides et monotones dans leurs gestes, et maintenant nous aimons le bercement de cette musique lente et douce, le calme que ramène cette radieuse apparition. En même temps que, sans brusque diversion, ils laissent s'apaiser insensiblement les vives impressions de tout à l'heure, le chœur nous prépare à des émotions nouvelles par l'intelligence plus profonde des scènes suivantes. C'est lui qui explique le symbolisme des tableaux vivants, ces rapprochements entre l'Ancien Testament et le Nouveau, qui sont une des originalités et des grandeurs du drame d'Oberammergau.

« Mieux que le héraut des vieux drames alle-

Digitized by Google

mands ou que le chœur de la tragédie antique, le chœur prépare les spectateurs aux leçons des événements, qu'il interprète à la lumière de la révélation et dont il montre le sens profond et la permanente efficacité. La traduction française ne donne qu'une idée imparfaite de cette poésie douce dans laquelle a passé l'inspiration lyrique des Livres saints. Les choristes, au nombre de vingt-quatre (dix hommes et quatorze femmes), portent des manteaux de couleurs diverses, sur lesquels se déroulent leurs longues chevelures, retenues au sommet de la tête par un cercle d'or. Un coryphée, qui se distingue par sa haute taille et la richesse plus grande de ses vêtements, fait le récit, et les autres choristes chantent les strophes et antistrophes alternées. Leurs rangs s'ouvrent lentement vers la droite et la gauche chaque fois que la toile doit se lever sur un tableau vivant. Un orchestre de quarante musiciens, presque invisible aux spectateurs, soutient leurs chants[1]. »

J'ai déjà parlé des tableaux vivants qui précèdent immédiatement et symbolisent chaque scène. Ces tableaux, dit encore M. Blondel, « composés avec un merveilleux sentiment de la beauté plastique, évoquent des épisodes touchants ou terribles de l'histoire du peuple juif. Chacun dure

1. G. Blondel, p. 14-15.

Digitized by Google

ordinairement trois ou quatre minutes ; l'immobilité de ceux qui y prennent part est si parfaite, même chez les plus jeunes enfants, qu'on a peine à croire que ce sont des êtres animés. Ces visions gracieuses ou terribles, qui font revivre sous les yeux du spectateur les souvenirs de l'histoire sainte, produisent une profonde impression. On a pu discuter l'opportunité de ces tableaux figuratifs, sous prétexte qu'ils retardent et coupent la marche de l'action. Mais quelle ampleur ils ajoutent au drame sans en briser l'unité ; comme ils en montrent l'intérêt et en précisent l'éternel intérêt[1] ! »

Voici, entre autres, les deux tableaux qui précèdent l'institution de l'Eucharistie. Un seul, à mon avis, suffirait ; mais je me trompe, sans doute, puisque l'ensemble des spectateurs ne paraît pas se lasser de les contempler. Le coryphée commence d'une voix grave :

Avant que le divin Ami n'aille au-devant d'une mort cruelle, pressé par son amour, il veut se donner en nourriture à ceux qu'il aime, pour les fortifier dans le pèlerinage de la vie... Autrefois dans le désert, il avait rassasié miraculeusement les enfants d'Israël avec la manne tombée du ciel ; autrefois il avait réjoui les cœurs défaillants à la vue du raisin merveilleux de la Terre promise. Mais quelle meilleure nourriture Jésus ne nous offre-t-il pas ! C'est

1. G. Blondel, p. 13.

Digitized by Google

vraiment le pain du Ciel, mystère de son corps et de son sang, source de grâce et de salut !

La scène s'ouvre, et on aperçoit le théâtre absolument rempli par la foule des Hébreux. Au premier plan, des groupes de nombreux enfants, plusieurs dans les bras de leurs mères; plus loin, Moïse, Aaron, le peuple, tous regardant, avec une avide allégresse, la manne qui tombe. Regardant avec eux, le chœur chante :

Le Seigneur est bon ! Le Seigneur est bon !
Aux affamés il donne de la nourriture,
Une nourriture céleste,
D'une façon nouvelle et merveilleuse.
Mais la mort a balayé tous ceux
Qui, dans le désert, furent sauvés
Par ce pain,
Tandis que le pain sacré de la nouvelle alliance
Garde l'âme qui sans lui mourrait.

Le rideau se referme. Le chœur revient se mettre sur une seule ligne, à l'avant-scène et chante encore quelques couplets; puis il se replie de nouveau pour nous laisser voir le second tableau, les Hébreux pressés autour des explorateurs de Chanaan et l'énorme grappe de raisin, figure du sang de Jésus. Enfin, séparé en deux groupes, il s'en va lentement des deux côtés du portique. Sur les marches de l'escalier, quand ils sont près de disparaître, ces « anges gardiens »

Digitized by Google

aux longs cheveux tombants, aux diadèmes d'or, aux chapes traînantes, sont d'un effet charmant et rappellent, d'une façon saisissante, les anges et les bienheureux qui, dans les paradis des primitifs, rangés au bas du tableau, tournent le dos aux spectateurs et restent perdus dans une immobile extase.

*
* *

La cène est très belle. La fresque de Vinci semble avoir inspiré le décor et le premier groupement des personnages; mais heureusement l'imitation s'arrête là. La vie, une vie assez lente, mais intense, circule dans ces cœurs d'hommes qui passent par de si étranges et de si fortes émotions. Le calice va de main en main, puis Jésus lave les pieds des douze. Cette scène est une révélation, la révélation de la vie. C'est bien ainsi que ces choses vulgaires et augustes ont dû être faites, ce manteau déposé aux mains de saint Jean, ce linge attaché autour des reins et tout le détail de cette corvée d'humilité et de tendresse. La lassitude qu'Antoine Lang n'avait pas besoin de feindre, quand il arrivait au douzième apôtre, ajoutait encore à la vérité et à la beauté du tableau, Puis est venue l'institution de l'Eucharistie, la stupeur et le ravissement des apôtres, l'attendrissante bonté du Sauveur. A ce moment, saint

Digitized by Google

Jean est naturellement écrasé par son rôle. Captifs que nous sommes de tant de règles et de conventions, les plus simples gestes nous sont les plus difficiles. Jean ne s'abandonne pas assez, ne se couche pas assez naturellement sur la poitrine de son ami. Lui aussi, le pauvre garçon, il doit avoir en tête quelque tableau d'une froideur académique. Ce souvenir le gêne plus encore que le malheureux escabeau gothique sur lequel il lui faut bien rester assis. Qu'il laisse donc parler son cœur! Tous préféreront à cette fausse élégance une rude et vive tendresse de paysan.

Le spectacle de Jésus, terrassé sur le rocher de Gethsémani, est un des tableaux les plus impressionnants de tout le drame. J'aimerais mieux que l'ange restât dans les coulisses, et du moins faudrait-il, de toute nécessité, qu'on lui défendît de parler. Mais, au point où nous sommes, de pires maladresses ne nous distrairaient pas de ce Christ, si complètement homme, écrasé d'angoisse, de dégoût, de peur, *vermis et non homo*. Les vieilles images usées par la banalité des sermons et des livres retrouvent leur réalité. Jésus se lève. Comment peindre ces deux bras qui retombent lentement de résignation désespérée devant le sommeil des apôtres, et, au milieu du bruit des armes, cette terrifiante rencontre entre les lèvres du traître et celles du Fils de Dieu? Non, nous ne

Digitized by Google

sommes pas au théâtre, et l'art de ces braves gens, si grand soit-il, ne réussirait pas à nous tenir ainsi haletants. Le vrai drame est là, dans le cœur de cette foule immobile qui ne savait pas à quel point le Christ était encore vivant en elle, et qui, dans la pitié et le remords, le reconnaît pour son unique maître et pour son meilleur ami.

*
* *

C'est, du reste, si nous voulons y prendre garde, ce qui nous attache ainsi aux acteurs d'Oberammergau. Mieux qu'une statue, qu'un dessin ou qu'une médaille, ils sont un trait d'union entre nous et les vrais acteurs de la Passion, sans en excepter Jésus et sa mère. Et quelle exquise statuette aurait pour nous l'intérêt de cet enfant blond qui fait, si jeune, l'expérience de la scène, et qui, dans vingt ans, sera le Christ! Cet autre sera saint Jean, cet autre saint Pierre et cette toute petite fille s'appellera Marthe, ou Madeleine, ou Marie. On voit d'ici la porte ouverte aux rêves ambitieux des mères et ce que doit être, dans les imaginations échauffées par de telles espérances, la pensée des souffrances de Jésus. Les moindres détails leur sont connus de bonne heure, détails qui, pour eux, se concrètent tous en une personne familièrement connue. « Ce

Digitized by Google

vieillard qu'on conduit au cimetière, vous vous rappelez, il faisait Simon il y a huit ans, et sa tête branlait déjà pendant qu'il offrait à la Vierge sa maison de Béthanie. »

Et que de convoitises ne doivent pas enfiévrer le paisible village pendant l'année qui précède la représentation! Le moment venu de distribuer les rôles, le Comité du spectacle se rend à la paroisse et entend la messe qui est dite pour attirer la bénédiction de Dieu sur leur œuvre. Puis ils vont à la maison de ville pour l'élection. La foule attend dans une extrême impatience. Les plus agités sont ceux qui ont eu un rôle, il y a dix ans. Va-t-on le leur laisser encore, et qui sait si quelque « jeune » ne leur sera pas sottement préféré? On m'assure que l'ancien Christ posait encore cette fois-ci sa candidature. Il y a cependant plus de trente ans qu'il tient ce rôle, et sa barbe a blanchi. Personne que lui ne pouvait avoir d'illusions sur le résultat du vote. Pour le consoler, on a créé pour lui un rôle nouveau. C'est lui qui récite les prologues qu'on laissait jadis au coryphée. Vous l'avez vu, dans sa splendide robe blanche, guidant les évolutions du chœur. Il descendait, superbe, posant bien avant lui, avec une majesté alerte, son long bâton d'or. Partout ailleurs, il aurait paru légèrement comique; mais ici les plus moqueurs oublient de rire; et,

Digitized by Google

d'ailleurs, en pensant aux radieux souvenirs de ce vieillard, qui n'aurait eu pitié de sa brillante et trop solennelle détresse?

Quelqu'un, du moins, et non pas le dernier des anciens acteurs, avait l'esprit bien tranquille, quand, le 24 décembre, la décision du Comité fut connue. Je veux parler de cette Rosa Lang, la Vierge Marie de 1890. Détail charmant et qui montre combien ces gestes appris peuvent cacher de vérité profonde, l'aimable jeune fille, qui s'était préparée à son rôle en soignant les malades du village, la pièce finie, est partie pour le couvent. Garde-malade ou maîtresse d'école, — je ne sais; — mais j'imagine qu'elle doit avoir une grâce particulière pour parler de la Passion à ceux pour qui elle a sacrifié sa jeunesse et l'amour, deux fois cher, de son pays.

Les quatre mois qui suivent la distribution des rôles doivent être, pour les heureux élus, parmi les plus beaux de leur vie. Ce n'est pas encore le contact avec l'auditoire, contact d'abord redoutable et si vite blasant, c'est l'intimité de toutes les minutes et de toute l'âme avec les dernières journées du Sauveur. S'ils sont des amis de Jésus, ils n'ont pas de peine à revêtir les sentiments de leurs personnages, et si on les a choisis pour être ses juges ou ses bourreaux, ces simples montagnards doivent se sentir obligés de racheter par

Digitized by Google

une ferveur plus grande les libertés qu'il leur faudra prendre à la scène avec la divine victime. Ainsi comprise, la préparation est tout ensemble œuvre d'art et prière. Et qui n'envierait l'existence étrange de cette petite ville, absorbée dans cette attente et dans cette unique pensée!

Mais revenons au théâtre. L'heure de repos est finie et la seconde partie va commencer. Nous ne sortirons pas de la salle avant que le sacrifice soit consommé.

*
* *

Anne, Caïphe, le sanhédrin, Pilate, Hérode, encore Pilate, on connaît cet itinéraire de douleur et de honte. Le bon dramaturge d'Oberammergau n'ayant rien voulu supprimer du récit évangélique, a trouvé un moyen naïf et sûr de rompre la cruelle monotonie de ces allées et venues. Presque chaque étape est interrompue par les hésitations, par le remords, enfin par le désespoir de Judas. La foule ne semble pas regretter l'importance, peut-être excessive, donnée au traître; elle ne se lasse pas de regarder cette chevelure en désordre; ces yeux égarés, ces gestes nerveux, cette robe d'un jaune sinistre, cette démarche de criminel et de fou. L'ancien Judas jouait, dit-on, si bien son personnage que de

Digitized by Google

bonnes gens des environs voulaient lui faire un mauvais parti. Notre Judas de 1900, malgré tout son art, échappera sans doute à de pareilles représailles. A force de le voir souffrir, on finit par presque oublier l'infernal baiser de tout à l'heure. D'autant plus que le malheureux se cramponne encore par moments à la divine miséricorde. Il va, il vient sur la scène, comme une bête blessée. On finit par être fatigué du spectacle de cette incurable souffrance, et, tout bas, on désire entendre enfin sonner l'heure de l'inévitable dénouement.

L'action avance cependant, malgré les lenteurs d'une apparente procédure, et bientôt elle se précipite, fouettée par un meneur endiablé. Le grand prêtre Caïphe est au-dessus de tous les éloges. Prudence et passion, violence et maîtrise de soi, entrain et trivialité puissante, qui font de lui l'homme de la foule, décision et sang-froid qui lui permettent d'user de tous ses avantages et de parer à toutes les chances d'échec, il est le plus merveilleux des agitateurs. Or, qu'on le remarque, en même temps que le drame redouble d'intensité, toute l'histoire de la Passion se montre à nous dans une nouvelle lumière. Les revirements de la foule, les tergiversations de Pilate, l'anesthésie des consciences, tout s'éclaircit, tout s'explique devant cette fougueuse apparition sacerdotale, qui

Digitized by Google

résume et incarne des siècles d'ambition, d'orgueil et de jalousie.

Nous touchons ici à ce qui me paraît être l'explication la plus naturelle de l'extraordinaire succès de ce drame. Tout le monde s'accorde à penser que l'originalité d'Oberammergau est dans la foi sincère et vive des acteurs. Mais le problème est précisément de savoir comment cette foi agit ici, quel est le champ propre et l'étendue de son influence. Car, enfin, nous ne pouvons pas oublier que les trois quarts des acteurs sont parmi les ennemis acharnés de Jésus. Il y a contradiction entre leurs vrais sentiments et ceux qu'ils doivent jouer sur la scène. La question est donc moins simple qu'on ne l'imagine et mérite quelque réflexion.

On peut dire, me semble-t-il, que la valeur particulière de la pièce est dans l'extrême réalité des scènes, et que, d'ailleurs, cette réalité ne serait pas atteinte avec autant de perfection dans un milieu moins croyant. Il faut, en effet, à moins d'un art infini, beaucoup de foi pour oser garder à l'Évangile sa simple et vulgaire vérité. Que l'on compare n'importe quelle scène des modernes aux tableaux des primitifs. L'effort d'idéalisation, presque nul chez ces derniers, sera considérable chez les autres et d'autant plus grand peut-être qu'ils douteront davantage de la divinité de Jésus. Eh

Digitized by Google

bien, les artisans d'Oberammergau sont assez chrétiens pour n'être tentés, en aucune façon, d'enjoliver, d'ennoblir ou d'exagérer l'Évangile. Ils sont trop sûrs de leur foi en Jésus pour craindre de la voir s'évanouir au bruit hideux des ricanements des soldats et des huées de la foule. Ils ne songent pas davantage à amplifier la divine histoire pour la rendre plus saisissante. Non, ils prennent tous les détails du récit sanglant; aucun ne les étonne, ne les scandalise ou ne leur paraît trop vulgaire, et tout leur souci sera de nous donner de chacun de ces détails une exacte et vivante ressemblance.

Vous rappelez-vous une des merveilleuses fresques de Giotto, à l'Arena de Padoue. Le Christ est assis, drapé dans une écharpe et comme insensible à force de douleurs. A côté, les bourreaux s'amusent de lui, dans toute la force du mot. Ce n'est pas cette joie d'enfer qu'imagineraient nos peintres modernes, mais une bonne joie naïve et grossière qui, manifestement, absorbe ces hommes et ne laisse en eux de place ni au scrupule, ni même à la haine. Les enfants ont-ils de la haine pour les animaux qu'ils tourmentent? Eux, s'amusent. Le plus jeune, un genou en terre, a tout à fait l'air de jouer à la main chaude. Un autre, tendant niaisement le cou, s'approche aussi près que possible du Sau-

Digitized by Google

veur et fixe sur lui un regard de joie stupide. Un troisième, debout, s'appuie d'une main sur le roseau de Jésus, de l'autre lui tire les cheveux, en le fixant aussi, radieux de plaisir. Les bourreaux d'Oberammergau ne le cèdent en rien à leurs camarades de Padoue. Grâce à eux, la scène de la prison est poignante de réalité brutale et d'inconsciente cruauté. Et notre Christ est là entre ces affreuses mains; il ne fait pas un geste et ne dit pas un mot, et si nous ne sentions que ce pauvre corps brisé va s'évanouir, nous pourrions croire que tout le monde s'amuse et qu'il est lui-même de la partie.

On comprend par là l'importance des moindres rôles et comment tous concourent à cet effet de complète vraisemblance, de naturel et de vie. En vérité, on ne saurait trop admirer l'art avec lequel ces braves gens prennent si pleinement les attitudes et les sentiments de leurs personnages. Le travail le plus acharné n'expliquerait pas un pareil succès. Comme tous les paysans de Bavière, ce peuple-là a évidemment un don inné du théâtre, don que trois siècles de culture dramatique a prodigieusement affiné. Mais ce qui frappe plus encore peut-être, c'est le goût, le tact parfait, l'extrême sentiment de la mesure et des convenances qui règle la mise en scène et les menus détails de la représentation.

Digitized by Google

Étant donné le réalisme de l'ensemble, on pouvait craindre, en maints endroits, de voir ces montagnards dépasser la limite dans le but de nous impressionner davantage. Il n'en est rien. Rien non plus de ce grossier comique où se délectaient leurs ancêtres. On ne voit plus, heureusement, des grappes de diablotins gourmands se disputer les bons morceaux de charcuterie que devenaient les entrailles du traître pendu. On ne voit même plus cette pendaison sinistre, et le rideau tombe quand Judas, ayant achevé son monologue, dénoue sa ceinture et se dirige vers l'arbre de mort.

Une semblable délicatesse nous épargne l'inutile spectacle de la flagellation. On entend les derniers coups; mais, quand la scène commence, les bourreaux, fatigués, jettent les verges et passent à un supplice d'âme qui, sans exaspérer les nerfs de l'auditoire, ne laisse pas de l'émouvoir profondément. Il faut bien se résigner à représenter le couronnement d'épines, à appuyer le roseau sur cette tête sanglante; mais, ici encore, le geste nécessaire est indiqué d'une façon rapide, on ne le prolonge ni ne l'exagère à plaisir. Cette consigne de réserve est ainsi toujours rigoureuse depuis les deux ou trois coups de fouet donnés aux vendeurs du temple jusqu'à l'achèvement des voleurs crucifiés. Même le coq de saint Pierre semble craindre

Digitized by Google

de détourner sur lui l'attention, et on ne pouvait rendre de façon plus sommaire le coup de tonnerre qui suit le dernier soupir de Jésus. Le drame est uniquement dans l'âme des acteurs, et ceux-ci — apôtres, prêtres, soldats et bourreaux, — sont tout entiers à leur amour, à leur curiosité ou à leur haine.

*
* *

Le dénouement est proche. Voici venir une seconde fois, du fond du théâtre, ce bruit effrayant, pareil à celui des grandes eaux. Une seconde fois, la foule, essaim de colère, remplit l'immense avant-scène. Les derniers venus s'échelonnent sur les degrés de la maison d'Anne, les plus furieux assiègent le tribunal romain.

Superbe d'exaltation croissante, Caïphe, suivi de son état-major de prêtres, passe cette revue de haine. Pilate paraît. On amène la victime. Elle appartient déjà, elle le sait, à cette foule qui gronde. *Tradebat autem*... Sur cette place ameutée, l'étrange parole reprend toute sa valeur. Pourquoi tant raisonner ? Que Pilate signe vite l'arrêt de mort et qu'il se lave les mains. C'est fait. On l'acclame. Il a bien mérité de César et des Juifs. Jésus est conduit au supplice. Il est encore à quelques pas du palais de Pilate, et déjà on ne le voit plus. La multitude l'entoure. Cette vague

Digitized by Google

humaine, sinistre et hurlante, le ballotte, l'entraîne, le porte à la mort. Rien n'est effrayant comme cette sensation de naufrage, et cette furieuse clameur qui diminue lentement, avec des sursauts lugubres, à mesure que le cortège s'engouffre dans les rues de Jérusalem.

Un groupe d'angoisse débouche par la rue de gauche, la sainte Vierge, Madeleine, Jean et Joseph d'Arimathie. Ils ne savent pas les dernières nouvelles, ils vont s'informer, quand, par la rue de droite, arrive lentement le cortège de Jésus. Le chemin de la croix a commencé. Et d'abord, aussi loin que des yeux peuvent aller, on cherche à l'apercevoir. C'est lui enfin et c'est bien lui, et je n'en saurais dire autre chose. « Jésus tombe pour la première, pour la seconde fois. » Lignes banales et irréelles qu'on a lues ou entendues si souvent d'une âme tranquille. Ici, il tombe vraiment, et cette chute, nous la sentons venir avec épouvante, tant il nous semble impossible qu'il fasse encore un pas sans tomber. Voici, heureusement, le bon Cyrénéen et quelque chose de plus palpitant et de plus beau. A quelques pas de Jésus, quelques pauvres femmes et de tous petits enfants qui venaient à lui s'arrêtent, cloués sur place par la terreur et la pitié. Je n'ai rien vu de plus vrai et de plus poignant, dans ce drame où presque tout est vrai et poignant et je n'oublierai

Digitized by Google

pas l'épouvante, la stupeur et l'affection de ces petits, trop jeunes pour distinguer entre le drame et la réalité, et si parfaitement semblables à ceux qui, blottis de peur dans les robes de leur mère, virent passer Jésus chargé de sa croix.

Le chœur en robes blanches et en manteaux de deuil vient nous bercer encore de son cantique douloureux. On entend le bruit des marteaux, et enfin, devant nous, la croix se dresse. Les prêtres sont près d'elle, sur le devant du théâtre, que, par derrière, la foule remplit tout à fait. Peu à peu, le petit groupe fidèle se fait jour et arrive jusqu'à la croix. A côté de cette douleur, les bourreaux sont superbes de désinvolture, d'habitude insouciante et leste du métier. On entend les dernières paroles. Jésus incline la tête et, au milieu d'un silence écrasant, ces quatre mille spectateurs se penchent pour recevoir son dernier soupir.

Peu à peu et sans bruit la foule s'écoule ; le calvaire reste libre. Qui dira la détresse et aussi l'apaisement de cette dernière scène, le respect, les précautions infinies avec lesquelles il est descendu de la croix, l'effet de ces bras morts qui se balancent dans le vide pour s'arrêter sur l'épaule de saint Jean, surtout, l'effacement, le néant de toutes ces douleurs auprès de la douleur de Marie ? Mais, avant qu'on lui rende son fils, regardez, une fois encore, ce vieillard, plus courbé que de coutume, essayant

Digitized by Google

vainement de se rendre utile et qui, incapable, finit par prendre, dans sa ferveur navrée, un bout du linge où d'autres, plus jeunes, vont ensevelir son ami. C'est Simon, le Simon de Béthanie, et ainsi, jusqu'au bout, les seconds rôles gardent au drame son caractère de simple, d'humaine et de réelle vérité.

*
* *

Deux courtes scènes de triomphe. Puis la salle se vide comme une église après l'office du soir, et bientôt, dans le murmure atténué des rues trop pleines, nous rencontrons ces hommes et ces enfants aux longs cheveux. Ce sont des amis, maintenant, que l'on voudrait mieux connaître, dont on tâche de deviner l'âme, et que l'on suit d'une pensée affectueuse, dans l'avenir.

Le curé d'Oberammergau, dans sa petite brochure, nous ouvre sur cet avenir une vue mélancolique :

Rien de plus triste, pour le vrai *Oberammergauer*, que le dernier jour du jeu de la Passion... La pièce finie, il rentre au costumier les yeux pleins de larmes et se sépare avec amertume de ces habits qui souvent ne représentaient pour lui qu'un modeste rôle, mais qui pourtant lui étaient si chers. Plusieurs demandent, par faveur, d'en garder quelques lambeaux comme souvenir.

Quand, dans dix ans, la Passion recommencera, leur

Digitized by Google

confiera-t-on encore ce rôle, et même vivront-ils encore dix ans?...

Et eux, qui avec tant de fierté ont porté, des mois durant, la pourpre des prêtres ou le manteau des apôtres... les revoilà, pendant neuf ans, en costume d'ouvrier, à leur table de travail, sculptant sur bois des images saintes, rêvant à la gloire passée, attendant patiemment le retour de la Passion.

Cette pensée devient plus pénétrante quand, sur le chemin de la gare, nous regardons une dernière fois, au bord du petit fleuve insensible, la maison du Christ. Là, dans quelques semaines, Antoine Lang aura repris sa modeste besogne de potier. Combien de fois pensera-t-il alors à celui dont, pendant des mois, il a vécu la vie douloureuse, et quels regards élèvera-t-il vers le crucifix de bois qui protège son atelier? Lui-même n'a-t-il pas été, pour des milliers d'hommes, un crucifix vivant? Maintenant, il peut bien, s'il le veut, continuer à être un « autre Christ », mais sans la douceur sensible, sans la ressemblance plus vive et la lumière merveilleuse des jours disparus. N'est-ce pas notre tristesse à nous qui avons été jadis, qui ne sommes plus un peuple chrétien; n'est-ce pas un peu notre histoire à nous qui avons vécu jadis en pleine civilisation chrétienne, de la vie extérieure du Christ? Maintenant c'est dans l'intime de notre âme qu'il faut le chercher, le trouver et le reproduire, seuls, sans brillants dé-

Digitized by Google

cors qui nous redisent ses triomphes, sans l'aide de tout un peuple qui le prie et l'aime avec nous. Qui dira si cette dévotion, moins douce et moins triomphante, n'est pas plus chère à Celui qui veut avant tout les âmes et dont le règne vient, sans fracas, dans le silence et dans la nuit?

TAYLOR INST - OXFORD -

Digitized by Google

Digitized by Google

QUE FERAIT LE CHRIST ?

Digitized by Google

Digitized by Google

QUE FERAIT LE CHRIST[1] ?

Un fait, extrêmement curieux, domine, depuis trois siècles, l'histoire religieuse des Anglo-Saxons. Je veux parler du retour chronique de ces *revivals* ou grands mouvements de renaissance qui, lancés par deux ou trois chrétiens enthousiastes, entraînent bientôt, dans une commune ferveur, d'innombrables adhérents. En France, nous avons de la peine à prendre au sérieux ces étranges aventures, mêlées de bien et de mal, de sublime et de grotesque, de grandeur morale et d'enfantillages, et nous n'y voyons d'ordinaire qu'une nouvelle occasion de nous amuser de nos voisins. Les convulsions des méthodistes, le tutoie-

1. *What would Jesus do?* Ce roman a plusieurs titres : « Notre modèle », « Sur ses pas ». « Que ferait Jésus? » — Il est pour moi évident que M. Sheldon s'est inspiré d'un petit roman de l'hon. James Adderley, paru en Angleterre il y a quelques années. Quant au mouvement religieux de M. Sheldon, de loin et dans l'absence de documents sûrs, je ne puis dire exactement jusqu'où nous devons le prendre au sérieux. Histoire ou roman, peu importe, c'est une image fidèle des *revivals*.

Digitized by Google

ment des quakers, le chapeau des salutistes, quelques caricatures suffisent à fixer notre impression devant ce fanatisme qui nous ressemble si peu. Nos qualités et nos défauts de race, bon sens bourgeois et facile résignation à l'absence sensible de Dieu, nous préservent de toute contagion. De plus, tout ce qui touche au protestantisme nous met en une naturelle défiance. « Ça, c'est du protestant », disait l'autre jour, à côté de nous, une bonne femme en feuilletant l'Évangile de saint Jean qu'on distribuait aux passants. Et d'instinct elle aurait parlé de même en rencontrant, à l'Exposition, entre la colonne délaissée du *Vieil Arles* et le restaurant du *Vieux Poitou*, la baraque, courageuse et ridicule, de l'armée du salut. *C'est du protestant*. Là est, en effet, la maladie de naissance de toutes ces entreprises et la cause profonde de leur avortement définitif. De là viennent infailliblement l'indiscipline, les schismes précoces, les imaginations grotesques et les excès qui compromettent bientôt des prodiges de zèle et d'un admirable dévouement. Voici pourtant un nouveau *revival* qui, s'il faut en croire les journaux qui nous l'annoncent, pourrait avoir une très heureuse influence.

Quoique ouverte à tous, la nouvelle société semble se recruter surtout parmi les membres de l'*Église libre évangélique*. Elle a pour *leaders* le

Digitized by Google

M. Clark et M. Sheldon. Tous deux sont venus cette année en Angleterre, et, dans un Congrès très mêlé, ils ont expliqué le but de ce qu'ils appellent la *Société de l'effort chrétien*. Leur idée fondamentale est de considérer la religion uniquement comme une ascension vers le plus parfait. Les controverses dogmatiques qui brouillèrent entre eux les fondateurs du méthodisme ne sont plus de saison. Une seule chose importe, c'est l'imitation de Jésus. Ils voient dans l'Évangile l'unique solution de la question sociale et se dévouent avant tout aux pauvres et aux ouvriers. Les deux *leaders* semblent avoir une extraordinaire action sur les jeunes gens. Tous deux parlent, sans verbiage éloquent, avec un curieux mélange de netteté logique et d'ardente conviction. M. Sheldon, que nous connaissons par ses livres, est l'homme d'une seule idée : l'idée de l'application pratique du christianisme à la vie de tous les jours. « J'aime à penser, a-t-il dit dans une interview récente, que l'accueil bienveillant fait à mes livres montre que le peuple d'aujourd'hui a faim et soif d'un christianisme d'action. Les cœurs des hommes sont attirés par le désir de vivre selon la volonté de Jésus. Sans cela mes livres auraient échoué. Les hommes ne se soucient plus de dogmes ; ils veulent un christianisme agissant qui pénètre tous les détails de leur vie. »

Digitized by Google

Comme ce *revival* en est encore à ses débuts, je me contenterai, en attendant plus de détails, de l'étudier dans les sermons de M. Sheldon, son infatigable prédicateur.

Ces sermons sont des romans. Et pourquoi pas ? L'essentiel n'est-il pas de conduire une vérité jusqu'au cœur de l'auditoire ? Nous savons tous, par notre expérience d'auditeurs, que beaucoup de sermons ne nous ont jamais ni saisis ni pénétrés. La plupart semblent s'adresser à d'invisibles personnages, très loin de notre langue, de nos habitudes et de nos besoins. Au contraire, les romans de M. Sheldon sont assurément à la portée des fidèles. Au lieu de ces abstractions qui effleurent également toutes les consciences sans en impressionner aucune, cette doctrine concrète vise et atteint chacun en pleine poitrine. Petits marchands, ingénieurs, rentiers, ouvriers, il faut bien que chacun se reconnaisse quand son image lui est montrée vivante au cours du récit ; il faut que chacun s'éveille à des inquiétudes nouvelles sur l'étendue de ses devoirs et les conséquences infinies de ses actes. Les fables de M. Sheldon ne sont pas de courtes nouvelles. Chaque roman fait la matière d'une longue suite de sermons. Tous les dimanches on en lit un chapitre du haut de la chaire, et, pendant plusieurs semaines, la curiosité de la paroisse s'attache à

Digitized by Google

deviner la suite des aventures et la solution des difficultés qui se multiplient sur la route des personnages. Le roman achevé, on l'imprime et on le répand, pour un prix dérisoire, à des milliers d'exemplaires. La collection — elle comprendra bientôt dix volumes — a passé d'Amérique en Angleterre, où elle a rencontré partout la même faveur.

Est-il besoin de remarquer qu'il ne s'agit pas ici de littérature et qu'on choquerait ce prédicateur original en le comparant à G. Eliot ou à Thackeray. L'intérêt est tout autre ; mais, pour n'être pas d'un ordre artistique, il n'en est pas moins pressant.

Comme tous ces livres se ressemblent, il sera plus intéressant de nous en tenir à l'étude de *Que ferait Jésus?* Aucun ne fait d'ailleurs mieux connaître ce qu'est, dans la pensée de ses fondateurs, la *Société de l'Effort chrétien*.

*
* *

Ce matin-là — je résume en quelques pages tout un carême[1] — ce matin-là, un vendredi,

1. Ce résumé n'est en rien une traduction. Il est écrit de souvenir, avec une tendance à *franciser* les détails. Comme il ne s'agit pas d'une œuvre d'art, mais d'un livre de propagande, je ne vois aucun inconvénient à prendre ces libertés.

Digitized by Google

Henry Maxwell, pasteur de la principale église de Raymond, s'était enfermé à double tour dans sa chambre. Son prochain sermon du dimanche n'était pas encore achevé; ce sermon qu est, pour tout clergyman lettré, la grosse besogne de la semaine, l'objet des plus tendres soins. Il avait choisi pour texte ces paroles de saint Pierre : « Voilà votre vocation : le Christ a souffert pour vous, exemple que vous devez imiter, en le suivant pas à pas. » Il en était au troisièms point et se mettait à énumérer, dans leur suite logique, les moyens d'imiter le Christ souffrant, quand un coup de sonnette interrompit son travail. Un vagabond exténué venait demander de l'ouvrage. Maxwell l'éconduisit avec de charitables paroles et se remit à son discours. Décidément, il était en verve et le morceau prenait bonne tournure. On n'avait jamais aligné de plus jolies phrases sur la nécessité de suivre le Rédempteur. Madame revient. On lui explique le plan, on lui donne un avant-goût des plus beaux passages. Elle est ravie. Quel succès pour après-demain ! Pourvu qu'il ne pleuve pas !

Dimanche. Un ciel à souhait. Une église comble, Rachel Winslow est à l'orgue et, juste avant le prêche, chante un cantique de cette voix merveilleuse qui donne toujours plus de fraîcheur et d'onction à la parole du jeune Maxwell. Ainsi

Digitized by Google

délicieusement excitée, son éloquence est un charme. Quel heureux moment pour le ministre que chacun écoute avec une si évidente sympathie, et quelle émotion exquise de raconter, de façon si élégante, les souffrances du Christ devant la haute société de Raymond ! Il n'y a pas dans tout le pays de plus belle église, de chœur mieux fourni. Vraiment Dieu a été prodigue envers le jeune homme. Piété, fortune, amour, succès, tout lui est venu sans effort. Encore quelques semaines d'un aimable travail et il partira pour ses trois mois de vacances. Où iront-ils cette année?... Et tout en berçant sa rêverie aux rythmes des phrases, Maxwell est absorbé par les nobles émotions qu'il imprime à son auditoire. Trop vite voici la fin du discours : il referme la grosse bible sur les pages du manuscrit, et il s'assoit, dans la grave douceur des pensées pieuses, du succès et du devoir accompli, pendant que le chœur entonne :

Tout pour Jésus ! Tout pour Jésus !...

Au même moment, du fond de l'église, une voix se fit entendre. Un pauvre homme, en habits en lambeaux, à l'air lamentable, s'avançait péniblement jusqu'à la table de communion. Jamais peut-être les paroissiens de cette église confortable n'avaient vu passer, auprès de leurs bancs capitonnés, une semblable misère. Maxwell recon-

Digitized by Google

nut le vagabond de l'autre jour. D'ailleurs, aucune révolte, aucune aigreur dans son attitude ou dans sa parole. Tenant son chapeau des deux mains, dans un geste de soumission embarrassée, le front crispé comme par la recherche d'un insoluble problème, d'une voix basse et distincte, il commença :

« Je ne suis pas un vagabond comme les autres, quoique, après tout, aux yeux de Jésus, toutes les âmes de vagabonds aient le même prix, n'est-il pas vrai? J'étais imprimeur. On a inventé de nouvelles machines, et mon métier, le seul que je sache, n'est plus bon à rien. Depuis dix mois, je cherche du travail et j'ai battu tout le pays sans en trouver. Ils sont si nombreux dans le même état que moi. Je ne me plains pas, non; est-ce que j'ai l'air de me plaindre? Simplement, je raconte ce qui est. Mais ici, tantôt, sous la tribune, je me demandais ce que vous vouliez dire en parlant de suivre Jésus. Est-ce bien ce qu'il entendait lui-même, quand il disait : « Suivez-moi? » Je ne vois pas clair. Voici trois jours que je suis dans cette ville; personne, sauf votre ministre, ne m'a dit une bonne parole; personne n'a essayé de me trouver du travail. Sans doute, la peur du vagabond vous a retenus. Et puis, je ne blâme personne; ai-je l'air de blâmer qui que ce soit? Comment, d'ailleurs, exiger que vous vous dérangiez

Digitized by Google

pour me chercher de la besogne? Ce qui m'embarrasse, c'est ce que vient de dire le ministre sur la nécessité de suivre Jésus. Il y a ici plus de cinq cents misérables comme moi, et presque tous chargés de famille. Ma femme est morte, heureuse d'être enfin tirée de peine. Ma petite fille, un camarade me la garde jusqu'à ce que j'aie trouvé du travail; et, c'est étrange, mais je ne comprends plus rien quand j'entends des chrétiens qui vivent à leur aise et qui chantent :

Jésus, j'ai pris ma lourde croix,
Et j'ai tout quitté pour te suivre.

« Ça ne vous étonne pas comme moi? Ah! si ceux qui chantent ces choses se mettaient à les vivre pour de bon, cela ne supprimerait-il pas du coup une immense quantité de souffrances? Que ferait Jésus à votre place et que voulez-vous dire en parlant de marcher sur ses pas? Quelquefois ce contraste me fait peur. D'un côté, les heureux qui vont dans les églises, beaux habits, belles maisons, et de l'argent pour tous leurs désirs, et des vacances pendant l'été et tout le reste; de l'autre, la foule qui ne va pas dans les églises, des milliers qui meurent de faim, après avoir longtemps mendié du travail; pas de pianos, pas de tableaux dans leurs maisons, il leur faut grandir dans la misère, dans l'ivrognerie et dans le péché... »

Digitized by Google

Sa voix se faisait plus faible. Sur ces dernières paroles, il laissa tomber son chapeau, passa la main devant ses yeux et tomba lourdement, la face contre terre. On s'empresse, on le relève et on le conduit dans la propre maison du ministre, où le malheureux ne tarde pas à mourir.

La secousse fut terrible pour Maxwell, et son prochain sermon devait en garder l'empreinte. Il ne fut pas limé, ce sermon-là, comme les autres; il ne fut même pas écrit, et cependant aucun de ceux qui l'entendirent ne pourra jamais l'oublier. Pluie ou soleil, ce jour-là, je ne sais, mais l'église était pleine. Bouleversés comme leur pasteur, les plus fervents de la paroisse attendaient une réponse aux doutes qui les obsédaient. « Mes amis, leur dit-il, très ému lui-même, la vue et le discours de cet homme ont fait sur moi une impression extraordinaire. Pourquoi vous le cacher? Après l'avoir entendu, après l'avoir vu mourir chez moi, je ne cesse de chercher ce que c'est que l'imitation de Jésus. Je ne condamne personne, mais je me demande si, jusqu'ici, vous et moi, nous ne nous sommes pas payés de mots. Ce défi au christianisme formaliste et satisfait de nos églises, comment le laisser tomber si nous sommes vraiment chrétiens? Écoutez-moi, je vais vous faire une proposition vraiment étrange, qui vous surprendra tous, qui en rebutera beaucoup

Digitized by Google

parmi vous. Je voudrais lever ici, dans cette paroisse, une croisade de volontaires qui, sérieusement, loyalement, s'engageraient, pendant une année entière, à ne rien décider, à ne rien faire sans s'être auparavant demandé : à ma place, et dans ce cas particulier, que ferait Jésus? Et l'on promettrait de faire toujours, coûte que coûte, ce que Jésus aurait fait. Est-ce compris? Tous ceux qui voudront être des nôtres resteront ici, après le service. Notre devise serait : *Que ferait le Christ?* Notre désir, de le suivre, pour de bon, au sens littéral du mot. Et cela pour un an, à partir d'aujourd'hui. »

Ils furent plus nombreux que le ministre n'avait osé l'espérer, et ce fut une scène touchante de naïveté généreuse, quelque chose de gracieux et d'émouvant comme la vue d'un enfant s'armant d'un sabre trop lourd pour essayer de sauver sa mère. Dans l'avenir, ils entrevoyaient des passes ténébreuses et de terribles devoirs. Mais leur loyauté éclairait la route, et le Christ leur donnerait du cœur, s'ils venaient à défaillir. On convint de se réunir une fois par semaine pour mettre en commun les expériences de chacun. On pria. Le Saint-Esprit se manifesta sensiblement à l'assemblée, et ils se retirèrent en silence, étreints par des émotions que les mots ne traduisent pas.

Digitized by Google

*
* *

Respirons. Aussi bien, tout cela, exorde ou premier acte, est d'une maladresse ingénue. C'est truqué à plaisir, et le chanoine Schmid a des airs de parnassien à côté de M. Sheldon. Mais, encore une fois, pourquoi comparer ce mystique mort-de-faim à notre *Paysan du Danube* et rappeler, devant la scène du *pledge*, l'idylle royale où les compagnons d'Arthur s'engagent à conquérir le Saint-Graal? Cette absence de littérature importe si peu! L'essentiel est d'arriver par tous les moyens, fût-ce par la plus monotone des répétitions et la plus banale des intrigues, à préciser cette interrogation brûlante : Oui ou non, suis-je païen ou disciple du Christ? Oui ou non, puis-je relire de bonne foi l'Évangile sans que mon titre de chrétien me brûle le front? Enfoncée avec plus ou moins d'art, il suffit que la question entre dans la vie de l'auditoire et l'oblige à réfléchir et à se juger.

D'ailleurs, si l'on y veut prendre garde, il y a là matière à un développement littéraire de la plus grande beauté. Ce serait un rajeunissement et une mise à point toute moderne de l'éternelle poésie du jugement dernier.

Digitized by Google

Le thème est usé maintenant, à force de redites et de formules convenues. Ces petits damnés effarés et ces rondes d'élus qui, sur le tympan des cathédrales, prennent un bain dans les bassins dorés de la terrible balance, ou ces avalanches d'hercules qui dégringolent avec fracas le long des fresques italiennes, toutes ces pauvres fictions et ces raccourcis nécessaires ne troublent plus notre repos. Bien plus pressante, au contraire, serait l'idée du divin revenant, paraissant brusquement, au plein de notre vie moderne, pour compter ceux qui sont à lui. Pour avoir entrevu, en la défigurant, cette beauté nouvelle, un chansonnier de Paris nous secouait, l'autre jour, au point de nous faire presque oublier les trivialités sacrilèges de sa langue et le cynisme de ses drôleries.

Car, enfin, le Christ est vivant, et il n'est pas loin. S'il revenait! A qui en aurait-il aujourd'hui? De quelle boutique irait-il déloger les vendeurs du temple, et chez qui retrouverait-il les petit-fils des Pharisiens?

De cette idée, simple et grande, l'agitateur américain — et c'est un rare mérite — n'a voulu choisir que l'expression la plus intime et la plus profonde. *Que ferait le Christ?* Que me dirait à moi, dans le secret de ma conscience, le modèle et l'ami divin? Force et lumière, ici et là, dans le détail de mes journées, que voudrait-il me voir

Digitized by Google

faire? Où sont les traces de ses pas sur la route où je dois marcher?

On voit combien cette inspiration est plus pure et plus saine que d'autres évocations plus grandioses d'où tant de sectes sont venues. Il n'est pas question ici de juger les autres et de condamner le monde, encore moins songe-t-on à camper l'image vengeresse en face d'une Rome trop puissante et trop belle, et si cette croisade est une guerre, c'est seulement contre nos lâchetés et nos défauts.

Il y a plus, et le simple choix de la devise : *Que ferait le Christ?* met une différence profonde entre ce mouvement religieux et ceux qui l'ont précédé. L'illuminisme était jusqu'ici le grand ressort de ces renaissances. Les prophètes promettaient, et la masse attendait avec certitude une révélation de Dieu prochaine, directe, particulière et sensible. Le tout était de se sentir enfin pardonné et de palper, pour ainsi dire, l'assurance infaillible de la prédestination et du salut. Ici, très habilement, l'attention du fidèle est détournée d'un examen outré de soi-même et d'une attente maladive, vers l'action et l'étude pratique du devoir de chaque instant. Il subsiste peut-être encore un peu de fanatisme; mais un germe a été déposé qui doit tôt ou tard l'étouffer. N'en doutons pas, malgré des traces protestantes,

Digitized by Google

cette pensée est d'essence catholique et, quand il en aura exprimé tout le sens, M. Sheldon ne sera pas très loin de nous.

*
* *

Lentement, la bande héroïque s'égrène dans les rues de Raymond. Où vont-ils? Ah! s'ils pouvaient mourir dans l'extase de leur rêve, au seuil du sacrifice entrevu et accepté! Étrange portée de quelques heures idéales, ces hommes et ces jeunes filles sont marqués d'un signe que le temps n'effacera pas. Soit que le découragement des promesses imprudentes les attende, soit qu'ils restent fidèles, humainement leur vie est manquée. On voudrait presque leur crier d'arrêter, que tout cela n'est pas de la terre, et que les refrains de cantique ne s'adaptent pas à la prose de tous les jours. Mais non; qu'ils aillent quand même et engagent leur âme dans cet engrenage divin qui les broiera. La vertu bourgeoise qui les prend en pitié et qui les dédaigne, comme des poètes et des exaltés, ne sait pas qu'ils sont la force et la rançon du monde, et que la plus vulgaire honnêteté serait bien compromise, le jour où la prudence et les calculs humains

Digitized by Google

auraient effacé, en ce monde, la trace des pas de Jésus.

Édouard Norman, rédacteur en chef du *Raymond Daily News*, a pris hier son engagement de grand cœur ; mais, aujourd'hui, dans son cabinet, il se demande avec embarras ce qu'il lui faut faire pour tenir pleinement sa promesse. On frappe. Le secrétaire lui apporte les épreuves d'un article : « Voyons, de quoi s'agit-il ? — Des courses d'hier.. — Est-ce long? — Trois colonnes et demie. » Norman réfléchit un instant, puis il se décide : « Non, pas pour aujourd'hui. — Comment ? dit Clark stupéfait. — Non, l'article ne paraîtra pas. — Mais... s'écria l'autre, absolument ahuri. — J'estime qu'il ne faut pas qu'il paraisse, et voilà tout. — Voulez-vous dire que le journal de ce soir n'aura pas un mot sur les courses ? — Précisément. — Mais c'est inouï ? Tous les autres journaux en parleront. Que vont dire les abonnés? C'est simplement... (Il ne trouvait pas de mot pour rendre sa pensée.) — Voyons, Clark, approchez une minute et fermez la porte. Dites-moi : si le Christ avait la direction d'un journal, laisserait-il passer trois colonnes sur les courses? » Clark n'y était pas du tout. Pourtant il finit par répondre : « Non, il me semble que non. — Eh bien ! je n'ai pas d'autre raison pour supprimer ce compte rendu. Je suis décidé à ne rien faire pendant un

Digitized by Google

an au journal que Jésus ne ferait s'il était à ma place... » Clark n'osa insister davantage; il ajouta brièvement que cette ligne de conduite amènerait la ruine du journal, et il descendit.

On devine les conséquences de cette mesure. Colère des abonnés, colère des acheteurs au numéro et des camelots, pluie de lettres qui menacent de cesser les abonnements et de retirer les annonces. Les annonces! Norman n'y avait pas pensé. Précisément, le *Daily* publiait quotidiennement une longue réclame pour un fabricant de liqueurs. Que ferait Jésus, surtout dans ce pays ravagé par l'ivresse? L'hésitation n'était pas possible. Dorénavant sera supprimée toute annonce que le Christ n'aurait pas acceptée. Supprimé aussi le supplément du dimanche, source d'un très gros revenu. Sur ces ruines amoncelées Norman, se mit à élever avec courage un journal pleinement chrétien. Naturellement, les abonnés se dispersent, les fonds baissent et la banqueroute est imminente.

Le *pledge* n'est que d'hier, et déjà il travaille toute la ville. En même temps que la conversion subite du *Daily News*, on apprend que M. Powers, ingénieur en chef des chemins de fer, vient de perdre sa position. La cause en est connue. Cet honnête homme a voulu obéir à un scrupule de conscience qui ne pouvait être du goût de ses chefs, Cassé aux gages, il redevient simple télégraphiste,

Digitized by Google

comme à ses débuts, il y a plus de vingt ans. Lui, ce n'est rien; mais sa femme, mais ses filles qui devront se passer de robes à la mode et ne plus aller dans le monde! « Nous vivrons sans peine, dit le brave homme en essayant de sourire, et la fierté seule en souffrira. » Mais le ministre qui est venu le féliciter de son héroïsme n'a pas le courage d'ouvrir la bouche, car il devine les scènes quotidiennes qui attendent son ami dans le ménage bouleversé.

A côté de ces immolations solitaires que l'imagination du lecteur peut multiplier sans effort, la généreuse devise fait lever une moisson de dévouements. Derrière ses beaux quartiers, Raymond cache des abîmes de honte. Au bout de la ville, de vastes terrains sont couverts de brasseries et de bouges où grouille une multitude infâme. Sauf pour toucher le revenu de ces locations importantes, l'aristocratie de la *First Church* semble ignorer ce perpétuel scandale, et on vote paisiblement, à chaque élection municipale, pour le renouvellement de ces criminelles patentes.

Que ferait le Christ? Il irait droit à cette foule, plus malheureuse encore que coupable, il dénoncerait cette exploitation meurtrière, il assainirait ces terrains vagues et donnerait son cœur et sa vie à ces âmes abandonnées. Sur ses pas, notre groupe, de délicatesse raffinée, de confort et de

Digitized by Google

grâce, se met en route vers la grossièreté méchante et la corruption. Maxwell, qui a toujours prêché devant des lettrés, se trouble bien un peu quand il lui faut aborder ses nouveaux frères, et ceux-ci n'ont garde de chercher à modifier son impression. Sifflets et brocarts interrompent le sermon. Heureusement, Rachel Winslow est là. Elle ne veut plus chanter pour la joie des riches et des artistes, mais seulement pour préparer aux effusions de la grâce divine ce peuple de malheureux. Elle entonne un cantique qui apaise bientôt ce tumultueux auditoire. D'autres se dévouent avec elle, donnent leur argent et les belles heures de leurs journées. Des patronages s'élèvent, des asiles pour les jeunes filles, pour les enfants, et tout cela, en quelques mois, parce qu'une poignée de braves cœurs s'est décidée, pour de bon, à suivre le Christ.

Le président de Lincoln Collège, le bon Dr Marsh, est tout ému devant ces merveilles. Qu'on s'imagine un vieil universitaire, enterré dans ses livres et l'élaboration de ses conférences, honnête, pieux, le moins bruyant, le plus pacifique des professeurs de morale. Il a pris loyalement le *pledge*, sans croire s'engager à autre chose qu'à plus d'assiduité et de dévouement dans ses devoirs ordinaires, Mais non, ce c'est pas cela. « Je sens bien, dit-il au ministre, qu'à ma place le Christ

Digitized by Google

ferait davantage. Or ce davantage ne me va pas du tout, et je n'y pense pas sans horreur. Vous devinez, Maxwell. Vous et moi nous nous sommes toujours tenus à l'écart de la politique, et nous n'avons jamais été jaloux de nos droits ni soucieux de nos devoirs de citoyens. Nous vivions dans un petit monde fermé, où rien, même la vertu, ne dérangeait nos goûts de calme et de travail, et, quant aux intérêts de notre ville, nous les abandonnions sans résistance à une bande d'intrigants. Vous voyez où ils nous mènent, et la pleine licence donnée à ces infâmes brasseries. J'ai essayé de me tromper moi-même; je ne puis pas. Mon simple devoir est de donner de ma personne dans cette lutte électorale, de suivre les *meetings*, d'user de toute mon influence pour faire arriver d'honnêtes gens. Vous pensez si ça m'amuse. L'idée de ces vulgarités me dégoûte. Perdre ma chère paix, échanger mes livres contre cette littérature d'affiches, entrer en lutte avec ces gens que je méprise; ah! si vous pouviez m'assurer qu'à ma place Jésus resterait chez lui! Mais je sais trop que non. C'est lui qui me demande de balayer cette écurie municipale, au risque de m'éclabousser de cette boue. C'est ma croix; il me faut la prendre ou bien renier mon Dieu. »

Maxwell n'a qu'une chose à répondre. Lui aussi, malgré ses répugnances, il fera tout son devoir

Digitized by Google

de citoyen. Les deux amis trouvent d'autres dévouements, et, la première fois depuis de longues années, on voit les honnêtes gens de la ville se passionner pour les élections.

*
* *

On a maintenant la formule du roman-sermon. Rien de plus simple, de plus naïf et de plus facile. Comme on le voit, la psychologie est absente, et si le décor est moderne, nous n'en sommes pas moins aux pays des contes de fées. Pas une hésitation, par une défaillance dans la poursuite de l'idéal ; pour ces bourgeois américains, le désir et le succès se confondent ; promettre et tenir ne sont qu'un. Il y a bien, par grand hasard, sur le nombre des héros, un jeune homme de lettres qui, à peine embarqué, regrette le rivage et qui descend à la première station. Mais les autres vont droit au but, plus vite et plus droit que nos saints, et on ne sait où pourra bien s'arrêter cette course de géants. C'est l'esthétique du roman-feuilleton, la seule qu'il soit possible de suivre, quand on demande à la fiction d'être simplement un moyen d'apostolat.

D'ailleurs, bien que dénués de vie propre, ces

Digitized by Google

héros ont, à mes yeux, une exceptionnelle valeur; aucun d'eux n'est, à proprement parler, un fanatique, et pour un livre qui est le manifeste d'un mouvement religieux, c'est là une très importante nouveauté. Ni le pasteur Maxwell, ni le journaliste Norman, ni aucun de leurs amis, — pas même cette Rachel Winslow, qui était pourtant si proche de l'exaltation religieuse, — ne se croient l'objet d'une élection spéciale et de faveurs directes du ciel. Toute leur intensité de vie est tendue vers la recherche du plus parfait. Aussi n'ont-ils jamais une pensée de mépris pour ceux qui ne partagent pas ou qui ne comprennent pas leur sublime aventure. N'était leur implacable vertu, rien d'humain ne leur serait étranger. Une enfantine histoire d'amour vient même fleurir timidement sur ce champ austère de sainteté. Après avoir, une seconde, froncé le sourcil, le ministre Bruce, en brave homme qu'il est, se penche pour bénir la fleur. « En somme, dit-il, le roman est une des pages de la vie, l'amour n'est-il pas plus vieux que moi, et plus sage? » Comme on voit, ces parfaits ne dédaignent pas le sourire et une pointe d'humour. L'humour, dit encore l'évêque Bruce, vient détendre les nerfs fatigués; « comment ne serions-nous pas écrasés, si Dieu ne nous avait donné cette admirable soupape de sûreté? »

Digitized by Google

Ce n'est pas tout. Une autre faiblesse, plus radicale et plus incurable, attache ces héros à la terre. L'auteur n'a garde de la cacher, et cela est d'autant plus méritoire que cette faiblesse ne va à rien moins qu'à ralentir et à fausser la marche en avant des personnages, et, chose bien plus grave, à compromettre le mouvement religieux dont ce roman résume les aspirations et les espérances.

En effet, avant de se décider à suivre pas à pas la trace de Jésus, il faut bien connaître ce que, dans tel ou tel cas particulier, Jésus, aurait fait. Or les premières expériences des chrétiens de Raymond montrent que la chose n'est pas facile· Norman n'hésite pas à révolutionner la composition de son journal et à courir à la banqueroute. J'admire cette fougue de vertu, mais je me demande si le Christ n'aurait pas suivi une politique moins foudroyante et plus efficace. Pour faire place à la pauvresse qu'elle veut relever et guérir. Virginia Page consent à laisser partir de chez elle sa propre grand'mère. Le Christ aurait-il agi de la sorte ? Ce n'est pas sûr.

Certes, aucun d'eux ne se fait illusion sur l'obscurité du problème. Avant de se résoudre à prendre un parti, leur geste habituel est de se jeter à genoux pour implorer les lumières de la grâce. Rien de mieux. Ils peuvent aussi se tranqulliser

Digitized by Google

en se rappelant que l'essentiel n'est pas de deviner quelle eût été précisément, ici et là, la conduite de Jésus, mais d'agir comme l'on croit bonnement qu'il aurait fait. Malgré tout, là est le point faible du système et, la première ferveur passée, c'est là que demain la brèche sera faite pour laisser passer l'illuminisme ou le scrupule, les plus cruelles inquiétudes ou les plus folles décisions. C'est la fissure nécessaire de tout édifice bâti sur le libre examen ; c'est, pour plus ou moins tôt, la ruine certaine des plus magnifiques monuments.

J'ai parlé d'illuminisme. Ce danger n'est à craindre que pour ceux qui voudront être fidèles tout ensemble à la devise ; *Que ferait le Christ ?* et au préjugé protestant. De soi, la formule même de la devise semble rendre indispensable l'existence d'une autorité qui tranche les cas douteux et calme les consciences anxieuses. A ces pèlerins de l'idéal, il faut un pilote qui les rassure contre les fantômes de la route et les dirige dans la nuit. Il y a sans doute, dans la généreuse initiative de ce beau départ, quelque chose d'excellent qui résume les meilleures qualités des Anglo-Saxons. Il est bon de savoir se décider, prendre la responsabilité de ses actes et marcher sans s'appuyer à chaque instant sur le bras d'autrui. Peut-être quelques-uns parmi nous l'ont-ils trop

Digitized by Google

oublié en prenant facilement l'habitude de demander à l'autorité non seulement de les guider, mais encore presque de vouloir pour eux ; mais, quoi qu'il en soit, surtout quand il s'agit de perfection, on ne saurait se passer de recourir à une autorité infaillible. Les illusions sont trop spécieuses et trop funestes pour qu'on puisse s'embarquer à l'aventure, et se passer d'un guide authentique, qui fixe sur le bon chemin.

Sur ce point capital, M. Sheldon n'a pas dit encore son dernier mot. Il reste jusqu'ici dans une situation mal définie et qui deviendra de plus en plus embarrassante, à mesure que croîtra le nombre et la ferveur de ses disciples. D'une part, si l'on veut suivre consciencieusement la devise, on est amené à s'adresser à une autorité qui l'interprète pour les cas difficiles, et, d'autre part, le dogme fondamental de l'*Église libre* ne permet pas aux ministres de dicter une ligne de conduite aux consciences individuelles. Que faire ? Le sens chrétien poussera naturellement les membres de l'*Endeavour Society* à se tourner vers leurs chefs pour recevoir d'eux une direction précise, et les chefs chercheront en vain une attitude équivoque qui réponde à l'attente des fidèles sans contredire au principe du libre examen. M. Sheldon le sait bien, et on le lui rappellerait au besoin. Les protestants purs ont

Digitized by Google

trouvé qu'au récent Congrès de Londres il avait presque oublié le plus sacré de ses devoirs. Dans un grand *meeting* populaire où chacun lui présentait des cas de conscience à résoudre, le *leader* avait bien dû essayer quelques réponses. « J'ai suivi pendant une heure cet exercice, écrivait le lendemain un journaliste, et je ne puis m'empêcher de dire que cet aimable M. Sheldon a entrepris une impossible besogne. Il se défendait bien haut de toute idée de jouer au pape, et il faut l'en croire ; mais vraiment, à la manière dont on accueillait sa parole, il était clair qu'un bon nombre était disposé à saluer en lui un directeur spirituel. Parmi ses principes essentiels, la *Christian Endeavour Society* a mis le respect absolu de la conscience de ses membres. Que ses chefs ne l'oublient jamais[1]. »

Voilà du moins une sentinelle qui sait sa con-

1. *British Weekly*, 19 juillet 1900. — Un autre correspondant du *British Weekly* montre que ce n'est pas là une impression particulière. Il transcrit les conversations qu'il a entendues au sortir d'une conférence de M. Sheldon : « Pour moi, dit un monsieur, j'aime sa façon de parler. Il établit un principe et vous oblige à y réfléchir. Puis on se demande si on ne devrait pas se mettre soi-même à appliquer ce principe, et on sent que tout irait mieux si on le faisait. » — « Mais, dit sa femme, je *trouve M. Sheldon bien arrogant de dire aux gens ce qu'ils doivent faire.* » Un troisième fut tout à fait de cet avis, et très vivement. Le mari tomba d'accord. Dans sa pensée, M. Sheldon n'avait pas d'autre mission que d'établir son principe. Cela fait, c'était à chacun de l'appliquer à sa propre vie : « Il y aurait moins de chances de se tromper que si on suivait sa direction. »

Digitized by Google

signe et qui monte fidèlement la garde aux avant-postes protestants. Que M. Sheldon laisse dire et n'ait pas peur de choisir entre les préjugés de son éducation évangélique et les sûres intuitions de son cœur et de son bon sens. Qu'il se demande simplement ce que ferait Jésus, en face de brebis sans pasteur. Peut-être, et j'ai de la peine à en douter, reculera-t-il devant les responsabilités trop lourdes d'une mission incertaine; qu'il cherche alors si, par hasard, le Christ, prévoyant l'insoluble difficulté, n'aurait pas indiqué les signes auxquels il faut reconnaître l'interprète de sa doctrine et le pasteur des pasteurs.

*
* *

Pour être ainsi presque condamnés à une situation fausse, les ministres n'en tiennent pas moins une grande place dans les romans de M. Sheldon. Tel de ses livres (*the Crucifixion of Philip Strong*), le plus pathétique peut-être, est entièrement consacré à l'héroïque imprudence d'un jeune pasteur qui s'est crucifié à son impossible idéal. Quant au roman qui nous a occupés, Henry Maxwell en serait sûrement le héros, si, vers le milieu du volume, deux de ses confrères ne venaient

Digitized by Google

se partager nos sympathies. Entre ces différents personnages, il n'y a d'ailleurs qu'une différence de nom. Qu'il s'appelle Maxwell ou Bruce, c'est toujours la même âme, délicate et courageuse, subitement mise en face des réalités du devoir chrétien. Cette incessante reproduction du même type deviendrait vite monotone, si on n'était dès l'abord pleinement conquis par l'inquiétude contagieuse du romancier et ses convictions brûlantes. Il y a là une sincérité d'accent qui ne trompe pas et qui empêche de remarquer l'absence des finesses littéraires et des procédés de métier. Qu'on en juge une fois encore en écoutant les étranges propos que tiennent entre eux un ministre évangélique et un évêque anglican.

Le Dr Bruce, après une visite aux œuvres de Raymond, s'est décidé à tenter un mouvement analogue dans sa paroisse de Chicago ; l'évêque, son vieil ami, veut aussi prendre le *pledge ;* mais, sans se l'être avoué l'un à l'autre, tous deux se sentent appelés à commencer leur vie nouvelle par un absolu sacrifice.

Les deux amis étaient dans le bureau de Bruce. « Tu sais bien, commence brusquement l'évêque, ce que je suis venu te dire, ce soir? » — Bruce le regarda et inclina lentement la tête. — « Je suis venu t'avouer que je ne n'ai pas encore tenu ma promesse ; car, à mes yeux, il n'y a qu'une façon

Digitized by Google

d'aller sur les pas du Christ. » — Bruce se promenait de long en large, très agité. — « Et moi non plus, je ne suis pas content : ce n'est pas comme ça que je serai fidèle. Aussi ma résolution est prise, et je vais donner ma démission de ministre de Nazareth. — Je le savais bien, dit tranquillement l'évêque, et précisément je venais te le dire, je laisse ma charge. » Il y eut un long silence. « Mais, demanda enfin Bruce, est-ce bien nécessaire pour toi ? — Pour moi, bien sûr, écoute plutôt :

« Calvin, tu sais depuis combien de temps je fais ma besogne et la responsabilité et les soucis de ce ministère. Certes, je ne veux pas dire que ma vie ait été tout à fait exempte de peines ; mais enfin, après tout, j'ai eu ce que les meurt-de-faim de cette ville appelleraient une existence confortable et luxueuse. Belle maison, bonne nourriture, bien vêtu et tant de plaisirs à ma disposition ! J'ai pu aller sur le continent une douzaine de fois, et la musique, l'art, la lecture ont toujours été pour moi une délicieuse compagnie. Jamais je n'ai manqué d'argent, et me voici incapable de répondre à la terrible question : « Qu'ais-je souffert pour le Christ ? »... Comparée à la vie de Paul et des premiers chrétiens, ma vie est une vie de plaisir et de péché. La bizarre façon de suivre Jésus ! et cela durera tant que le système actuel de notre Église

Digitized by Google

sera en vigueur : pas d'issue pour moi si je ne laisse tous ces privilèges pour me consacrer, dans les bas-fonds de la ville, au bien des malheureux. »

L'évêque s'était levé, et il marchait jusqu'à la fenêtre. En face de lui, là-bas, la foule encombrait les rues. Il la regarda longtemps, puis d'une voix pleine d'une amertume passionnée, il reprit :

« Oh ! la terrible ville que la nôtre, mon ami ! sa misère, son péché, son égoïsme, me brisent le cœur. Et voici des années que je lutte avec la peur maladive du jour où il me faudra laisser le luxe de ma position officielle pour prendre contact avec le paganisme du siècle. La désastreuse condition des ouvrières, l'égoïsme brutal des hautes classes, riches et fashionables voulant ignorer quand même les détresses des malheureux, et la malédiction de l'ivresse et l'enfer du jeu, et cette armée de sans-travail ! Et, chez la plupart de ceux qui souffrent, une envie de maudire nos riches églises et nos existences de paresseux : tout cela contraste avec ma vie agréable et commode, au point de me remplir de dégoût et de remords.

« Plusieurs fois, tous ces jours-ci, les paroles de Jésus ont tinté à mes oreilles : « Ce que vous « aurez fait au plus petit des miens, c'est à moi « que vous l'aurez fait. » Et quand donc me suis-je donné aux prisonniers, aux désespérés ou aux pécheurs de manière à en souffrir? Jamais ; mais

Digitized by Google

tout doucement j'ai suivi le courant des conventions sociales, les faciles habitudes de ma position, et j'ai vécu avec les plus riches et les plus distingués de mon église. Y a-t-il jamais eu place chez moi pour la vraie souffrance ? Sais-tu, mon cher, que j'ai failli, l'autre jour, me donner la discipline ? Ah ! si j'avais vécu au temps de Martin Luther, que j'aurais volontiers prêté mes épaules à cette souffrance volontaire ! »

Et le bon Dr Bruce, très pâle, fait écho à ce que vient de dire son ami. Lui non plus il ne peut se flatter d'avoir jamais souffert pour le Christ. Le souvenir des apôtres le hante. Il a vécu toujours à l'aise et ignore ce que c'est que le besoin. Les péchés et la misère de cette grande ville venaient se briser comme des vagues contre les solides murailles de son église et de sa maison, sans même qu'il y prît garde. Les murs sont si épais, la maison si bien défendue ! Mais il ne peut se résigner plus longtemps au contresens de sa vie. Il ne condamne pas son Église : il l'aime trop encore pour vouloir lui nuire : il ne condamne pas les autres ministres, mais sent qu'il lui faut dire adieu aux douceurs et au repos officiel de sa position[1]. Lui aussi il a grande hâte de se mêler

1. Bruce touche là, en passant, un problème que M. Maxwell, dans un moment de douloureuse franchise, a nettement formulé : « Was the Church, then, so far from the Master that the people no longer found Him in the Church ? » (P. 304.)

Digitized by Google

aux plus dégradés de ses frères pour leur apprendre l'amour et l'imitation de Jésus. »

Et les deux amis se tiennent parole. Ils disent adieu à leurs riches prébendes pour mener une vie de privation et de dévouement dans les plus misérables faubourgs de Chicago.

*
* *

Tel est le livre et telle est la croisade dont il porte le programme aux quatre vents du ciel. Après avoir indiqué quelques nécessaires réserves je tenais à rendre hommage à la richesse de l'esprit chrétien qui anime ces fortes pages. Il n'y a pas assez de chaleur surnaturelle en ce monde pour que nous ayons le droit de faire fi de cette flamme allumée là-bas, si loin de nous, dans une église indépendante du Kansas. Je n'ai qu'un regret : c'est que le livre et le mouvement qu'il résume ne soient pas encore plus pleinement, plus solidement beaux; c'est de penser à la part de chimère qui se mêle à cet idéal et aux désillusions qui attendent sur bien des points, ces nobles cœurs. En tout cas, de telles chimères ne troublent pas le repos des âmes communes et de telles fleurs de rêve ne poussent que sur les sommets. Aussi, quel que soit l'avenir de l'*Endeavour*

Digitized by Google

Society, il était intéressant d'en étudier le point de départ. Histoire ou roman, encore une fois, au point de vue où nous nous sommes placés, peu importe. Et il importe de même assez peu que l'on découvre ou non dans l'entreprise de M. Sheldon une arrière-pensée « industrielle ». L'intérêt n'est pas là pour nous. Que M. Sheldon ait cherché ou non à s'enrichir en vendant ses livres, le curieux est que de pareils livres puissent enrichir un homme, et qu'il y ait encore des foules capables de prendre au sérieux de telles aventures. S'il nous était démontré que Bunyan a voulu battre monnaie avec le *Pilgrim's progress*, ce livre n'en resterait pas moins un des monuments les plus admirables de la vie religieuse en Angleterre. Certes, j'ai assez montré que je ne songeais pas à comparer à ce chef-d'œuvre un petit roman de propagande, mais j'ai peur de n'avoir pas assez dit le sûr instinct de ces agitateurs religieux qui, au lieu de rabaisser les exigences de l'Évangile à un vulgaire niveau de moralité bourgeoise, savent qu'ils réussiront d'autant mieux qu'ils demanderont davantage et qu'ils escompteront plus hardiment l'attrait que toute âme sincère aura toujours pour la personne et la parole du Christ.

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

Digitized by Google

Digitized by Google

APPENDICE

LES ÉLÉVATIONS DE JEAN MAILLEFER

Jean Maillefer avait composé à son usage un petit livre de méditations, *la Pratique des vertus pour tous les mois de l'année*. M. Jadart a publié ce petit opuscule dans le tome XCIV des *Travaux de l'Académie de Reims*. J'en reproduis quelques passages caractéristiques, en respectant scrupuleusement l'orthographe de J. Maillefer.

PRATICQUE DES VERTUES
POUR TOUS LES MOIS DE L'ANNÉE

. . . . . .

FEBVRIER

DE LA CHASTETÉ

Ayde la Sainte Vierge

Je sçay bien que je vay entreprendre un combat contre la nature et plus dificil à vaincre que les tigres et les lions; mais armée de la grâce de Dieu

Digitized by Google

que ne peut on se promettre, après que nous voyons par la mesme grâce, tous les jours, des jeunes gens, ma fille[1], se sacrifier et se vouer au service de ses autels et renoncer à la chair, et que des nations, privés de la lumière de la foi, ont aymés et pratiqués ceste vertue par le désir de se rendre plus parfaits ou pour d'aultres considérations! Chasteté, que de plaisirs pures et parfaits goustent on en vostre compagnie; les anges et tous les saints sout revestues de vos livrés; que ceux qui vous ayme et qui vous suivent sont joyeux et heureux! C'est vous qui les conduisés à l'espoux des âmes chastes et rien d'impure n'entrera au royaume des cieux : *Venite ad me pacifici et mundo corde*, dit nostre Seigneur. Je sens tous les jours mon amour s'augmenter pour vous. Ha! j'ay un grand et violent désir de vous suivre doresnavant et de ne vous quicter jamais. Que je vous treuve belle, que vous m'este charmante et toute à fait agréable, mais ce qui est advantageux à ceux qui vous font la cour, c'est que vos beautés sont tousjours pareilles. Vous ne viellisés point. On treuve tous les jours en vous des grâces nouvelles; vous est honneste, sage et belle; vous rendés amour pour amour; vous ne rebutés personne; vous n'este pas cruelle; vous aymés

(1) Jeanne Maillefer, religieuse de la Congrégation de Reims.

Digitized by Google

ceux qui vous ayment; vous n'obleigés pas vos amants à de vaines despences; il ne faut pas se cacher pour vous servir. Que ceux qui ne vous suivent pas sont aveugles et à plaindre. Ouy, je le die et le diray, mil et mil contentements, santé, repos, plaisirs innocents vous accompaignent.

Sy je vien d'aillieurs à considérer dans quels abismes et précipices, dangers, maladies, pauvreté, honte, infamie, infirmités, péchés, hazarts, enfer en ce monde et en l'aultre, s'expozent ceux qui ne vous ayment pas ou qui suivent votre ennemye; que de soings, que d'inquiétudes, que de travaux d'esprit, que de paeines du corps, pour un plaisir qui ne dure q'un moment et quy est commung avecq les brutes, mil et mil douleurs qui durent tousjours. Ha! come peut on aymer des plaisirs que le péché accompaigne; hé! peut on leur donner ce nom; y peut-il avoir des véritables plaisirs sans la vertue? Appellés vous plaisirs des actions qui laissent après elle du repentir, des infirmités, des maladies honteuzes, des infamies, de la pauvreté et du soing tousjours, et souvent tous ses maux ensemble qui troublent l'âme. Ceux qui ont leue l'histoire sainte et prophane sçavent tous les désordres que l'incontinence et péché de la chair a causée, cause et causera tous les jours dans le monde. Vous qui ne les avez pas veue ou leue, prenes umpeue la paeine de les y

Digitized by Google

lire ou demandés le à ceux qui les ont leue, ils vous en instruiront.

. . . . . .

SEPTEMBRE

DU JEUNE

Ayde Saint Alexis

Pour vivre longuement
Faut vivre sobrement.

C'est un beau jeûne que de s'abtenir d'offenser Dieu, souffrir et soustenir, c'est l'employe journalier. Il est à considérer que dans la pratique de ceste vertue, avecq le méritte, sont ordinairement attachés la santé et la longue vie. Nous voyons que les médecins dans beaucoup de maladies ordonnent pour remèdes de faire diette, et ces remèdes se trouvent souverains. Combien de maladies causent ces longues tables à cinq ou six services, où l'on met dans un seul plat ce qui couvriroit toutte une table. Ces diversités et de saupiquets et de ragousts, dont il y a tant d'auteurs de cuisine qui en ont fait des traictés, pour moy quant je m'y rencontre je m'y trouve assés embarassé, et come je ne puis fournir à la conversation à cause de mon infirmité de l'ouye, je prend librement un livre. On n'en sorte jamais

Digitized by Google

que on ne se trouve mal pour deux ou trois jours. Je les fuy autant que je peux, et quant je mis rencontre que je ne puis faire aultrement, je prie de couvrir la table en une fois de ce que on veut donner et puis le desert : Me rencontrant une fois chés un des mes amis en un festin, come je vis le premier service sur la table, les potages et fricassés, je die à l'oreille à un amis, auparavant que nous mettre à table, car on ne lave pas les mains que le premier couvert ne soit mis, je luy die : Monsr voila la sixiesme partie de l'ouvrage que nous avons à faire ce soir. Le maistre du logis qui m'entendit me vint dire : Tout beau, cela n'ira pas sy viste. — Je feis responce : Le festin que vous avés préparé, vous ne l'envoyeres pas chés vos voisins, ils viendront tour à tour ou on les aportera.

Le premier service levé, on servit
le second, le roty, poulets, lapereaux,
le troisiesme, le gibier, levrauts, perdreaux,
le quatriesme, les ragoust, pieds de pourcaux
choux fleuris
le cinquiesme, le desert.

La colation, des confitures sèches et liquides, fruits secs, dragés, biscuits, macarons, maspins, oublies. J'oublie aussy, car je ne mets pas tout, faudroit avoir bonne mémoir.

Mon Dieu! quel charivarie et quelle confusion

Digitized by Google

dans un estomacq, quels mélanges, et le moyen qu'elle peut porter et digérer tout cela. Cependant c'est pour cela qu'on prend des soings, c'est à cause que c'est la mode. Mais ceux donques qui sont la plus part du temps dans les festins ou dans le lit, je ne veux pas pousser ce discours et parler de ces Sardanapale *quorum deus venter est.* Le cœeure me bondit. J'aymerois mieux mil fois un potage à l'eau et à l'oignon, accompagné d'une botte de rave. Au sortir on est plus libre et plus gaye; la nature se contente de peue, mais du superflue on n'en a jamais assés.

Digitized by Google

Je transcrirai encore ici la lettre inédite dont la lecture fit pleurer le bon Maillefer[1], et que M. Henri Jadart a l'obligeance de m'envoyer. On y verra entre autres choses que le jeune homme n'a pas la bonne simplicité de son père.

Mon très cher frère,

Vous admirerés peut estre la hardiesse que je prend de mettre la main à la plume pour vous faire savoir de mes nouvelles. Il est vraye que je n'aurois jamais ozée entreprendre d'escrire à une personne digne de vos merittes, à une personne si parfaite, sy la bonté que vous m'avés témoigné dans la lestre precedante et la gratidut des bienfaits dont je vous serés redebvable ne m'embrasoit d'un feu divin à vous escrire. Puisque une personne sy advancée dans le progrés de la vertue n'a pas daignée d'escrire à son frère qui se dit son trés humble serviteur, je crois que elle ne serat pas fachée de lui faire responce. Je ne pretend pas icy raconter vos vertues, puisque mon incapacité ne fourniroit pas d'assés belles parolles pour les publier, agréés donques mon très cher frère, aujourd'huy que je vous dise ce bon jour qu'il y a long temps que je désire. Je vous prie de me conserver tousjours l'amitié que vous avés pour moy. Je vous prie de prier Dieu pour moy comme je le

1. Cf. p. 81.

Digitized by Google

fais pour vous tous les jours, afin que, unissant nos prières ensemble, elles aillent comme un parfum se présenter devant la majesté divine. Parlons donques maintenant de ce désire, après lequel mon âme aspire jour et nuit, parlons donc de cest heureux moment lorsque mon âme aura renoncé aux plaisirs mondains Je vous dirés, mon très cher frère, que je suis sy fort porté à m'unir avecq Dieu que quelquefois je dis à mon âme : *Noli contristari anima mea, tandem aliquando efflorebit ille dies quo dicam ultimum vale mundo blandianti.* Les parolles me manquent pour vous exprimer la joye que je ressens lorque je verés que mon Dieu aura enfin accompli en son serviteur ce qu'il avoit tant désirée. Mes pleurs, mes soupirs, mes sanglots vous en pouront mieux faire le detaille que la plume avecq laquelle j'escris.

A Dieu donques, mon très cher frère que sy je ne puisse vous voir des yeux mortels, que tout au moings nous nous puissions envizager des yeux du cœure. Adieu donques pour une seconde fois, et ma plume voudroit toujours que je continuasse sy les larmes qui tombent de mes yeux ne l'arestoient tout court. Je vous prie que dans la première lettre que vous escrirés au père soubprieur de luy tesmoigner l'ardeur et le desire que j'ay de me vouer tout entierement à Dieu.

Je serois un incivil sy j'oubliais à vous faire les baismains de mon cousin Batiste Favart.

Votre très humble et très obéissant serviteur et frère,

PIERRE MAILLEFER.

(*Mémoires de Jean Maillefer*,
ms. de la Bibliothèque de Reims, f° 239.)

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Digitized by Google

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS VII

Un Saint anglican : JOHN KEBLE 3

La Vie religieuse d'un bourgeois de Reims au XVIIe siècle :
JEAN MAILLEFER 63

La Vocation de l'abbé de Broglie 95

Un Éducateur anglais : EDOUARD THRING 129

Les Acteurs d'Oberammergau 203

Que ferait le Christ ? 241

Appendice 277

Digitized by Google

TOURS

IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES

6, rue Gambetta.

66671215

Digitized by Google

Nouvel

HENRI BRÉMOND

ÂMES RELIGIEUSES

JOHN KEBLE

LA VIE RELIGIEUSE D'UN BOURGEOIS AU XVIIe SIÈCLE

LA VOCATION DE L'ABBÉ DE BROGLIE — ÉDOUARD THRING

LES ACTEURS D'OBERAMMERGAU

QUE FERAIT LE CHRIST?

DEUXIÈME ÉDITION

(14)

Librairie-académique PERRIN *et* Cie.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE PERRIN ET Cie

HENRI BREMOND.

L'Inquiétude religieuse. Aubes et Lendemains de conversion. 1 vol. in-16..... 3 50

FERDINAND BRUNETIÈRE.

Discours de Combat. 1 volume in-16..... 3 50
Discours académiques. 1 volume in-16..... 3 50

GEORGES GOYAU.

Autour du Catholicisme social. 1 volume in-16..... 3 50
L'Allemagne religieuse. Le Protestantisme. 1 volume in-16.. 3 50
L'École d'aujourd'hui. 1 volume in-16..... 3 50
Lendemains d'Unité. Rome — Royaume de Naples. 1 volume in-16..... 3 50
La Franc-Maçonnerie en France. Brochure..... » 50

LÉON GRÉGOIRE

Le Pape, les Catholiques et la Question sociale, 3e édition. 1 volume in-16..... 3 »

LUCIE FÉLIX FAURE.

Newman. Sa vie et ses œuvres. 1 volume in-16..... 3 50

ALBERT BAZAILLAS.

La Crise de la Croyance dans la philosophie contemporaine. 1 volume in-16..... 3 50

H. J. BRUNHES.

Ruskin et la Bible, pour servir à l'Histoire d'une Pensée. 1 volume in-16..... 3 50

THÉODORE JOUFFROY.

Correspondance de Théodore Jouffroy, publiée avec une introduction et des notes, par Adolphe Lair. 1 volume in-16..... 3 50

LÉON OLLÉ-LAPRUNE.

La Vitalité chrétienne, avec une Préface de M. G. Goyau. 1 volume in-16..... 3 50

ERNEST HELLO.

L'Homme. La vie, la science, l'art. Préface de Henri Lasserre. 6e édition. 1 volume in-16..... 3 50
Le siècle. Les Hommes et les Idées. 1 volume in-16..... 3 50
Physionomies de Saints. 1 volume in-16..... 3 50
Paroles de Dieu. Réflexions sur quelques textes sacrés. 1 volume in-16..... 3 50
Contes extraordinaires. Nouvelle édition. 1 volume in-16... 3 50

MAURICE MURET.

L'Esprit Juif. Essai de psychologie ethnique. 1 volume in-16. 3 50

RENÉ DE MAULDE.

L'Art de la Vie. 1 volume in-16..... 3 50

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue de Seine, 57.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Google

Digitized by Google